




0 1116




BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
10. 1116

à la Bibliothèque Cantonale
vaudoise
de la part de l'auteur
F Lecomte

CAMPAGNES

DE

VIRGINIE ET DE MARYLAND

EN 1862

CAMPAGNES

DE

VIRGINIE ET DE MARYLAND

EN 1862

DOCUMENTS OFFICIELS SOUMIS AU CONGRÈS

TRADUITS DE L'ANGLAIS

AVEC INTRODUCTION ET ANNOTATIONS

PAR

FERDINAND LECOMTE

LIEUTENANT-COLONEL A L'ÉTAT-MAJOR FÉDÉRAL SUISSE

AVEC CARTES

PARIS

CH. TANERA, ÉDITEUR

LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS

Rue de Savoie, 6

—

1863



INTRODUCTION

Dans un petit volume sur la guerre et l'armée des États-Unis que nous avons publié l'hiver dernier (1), nous disions, en mentionnant quelques-unes des sources principales de renseignements pour l'histoire de cette guerre :

« *Les procès-verbaux des cours martiales et des cours* « *d'enquête* constituent un élément de publicité et de « sources historiques particulier aux États-Unis, et du « plus haut prix. J'ai déjà parlé de l'institution de ces « innombrables cours de justice, où les généraux et les « plus hauts fonctionnaires du gouvernement doivent « faire leur déposition et sont soumis à des interroga- « toires comme de simples témoins en cour correction- « nelle. Si ce rouage complique parfois les opérations « et nuit gravement à la discipline, il faut reconnaître, « en revanche, qu'il facilite singulièrement la tâche de « l'histoire, et à cet égard je serai bien le dernier à

(1) *Guerre des États-Unis d'Amérique. Rapport au département militaire suisse*, par F. Lecomte, lieutenant-colonel fédéral, 1 vol. grand in-8° avec deux cartes. Paris, Ch. Tanera, éditeur.

« m'en plaindre. Par le facile usage de ces cours, « presque toutes les opérations importantes passent au « crible de l'enquête publique et de la discussion con- « tradictoire. Celles des généraux Smith, Mac Dowell, « Porter, Pope, Fremont, Burnside, Whites, etc., et les « procès-verbaux qui en sont résultés, fournissent des « documents de la plus grande valeur pour l'intelligence « des mouvements auxquels ces généraux ont participé; « mais ils demandent, vu leur prolixité, une grande « dose de patience de la part des personnes désireuses « d'en tirer profit. »

Notre publication avait à peine eu le temps d'arriver en Amérique que nous en recevions un précieux ballot de procès-verbaux de diverses cours.

Parmi eux se trouvaient entre autres les enquêtes du fameux *Comité mixte du congrès sur la conduite de la guerre*, trois forts volumes grand in-8°, comprenant, outre les dépositions de nombreux témoins, un rapport général et des rapports spéciaux au congrès.

La lecture du recueil contenant l'enquête sur les opérations principales de l'armée, c'est-à-dire sur celles du général Mac Clellan en Virginie et en Maryland, nous offrit tant d'attrait au double point de vue militaire et politique, et nous parut caractériser si fidèlement et si naturellement le genre tout particulier de cette guerre, que nous avons cru être agréable à nos camarades et au public de langue française en leur faisant connaître la substance de ce volume.

Cette substance est renfermée dans le rapport général au congrès basé lui-même sur les dépositions des divers témoins. Mais ce rapport, émanant d'hommes d'État non militaires et mêlés très-activement aux luttes politiques

du pays, est loin de donner à certains faits de la campagne le même poids et la même interprétation qu'ils peuvent avoir aux yeux de personnes dégagées de tout esprit de parti.

En voulant confondre en chaque point les détracteurs politiques du gouvernement, chose très-louable au fond dans la situation actuelle, où toute opposition systématique devrait cesser, le comité, nous regrettons de devoir le dire, n'a pas toujours su rester dans les limites de l'équité vis-à-vis d'officiers qui, sans intention aucune de récrimination, n'ont pu cependant se justifier de la non-exécution de leur tâche que par l'indication de certains faits marquant tout autant de reproches à l'adresse de l'administration.

Nous avons cru devoir, en conséquence, mettre nos lecteurs en garde contre cette tendance du comité, et rétablir, ci et là, en contradiction avec son exposé, la valeur exacte des choses à notre point de vue neutre et spécialement militaire.

On ne nous accusera pas de vouloir faire la guerre au gouvernement de Washington. Nous n'en avons aucun motif personnel ni autre, et, quelle que pût être notre opinion à cet endroit, nous estimerions d'ailleurs que, aujourd'hui plus que jamais, les amis de toutes nuances de la cause du Nord doivent faire abstraction de leurs divergences secondaires pour se grouper loyalement autour du représentant légal de l'Union, et pour lui donner force et courage dans la pénible carrière que les événements lui ont tracée.

Pour nous, en particulier, ce devoir nous était facile. Nous sommes plein de respect pour la droiture et l'honnêteté de caractère du président Lincoln; nous admirons

en lui, comme en plusieurs de ses ministres, des vertus et des qualités précieuses; nous sympathisons de tout cœur avec sa ferme constance et avec ses persévérants efforts pour la reconstitution de sa belle patrie, providentiellement appelée, semble-t-il de plus en plus, par le fait de cette effroyable crise, à une transfiguration qui la rendra plus belle encore en la rendant plus pure, et plus grande, moralement et matériellement, qu'elle n'eût jamais réussi à l'être tant que l'esclavage serait resté un des piliers de son état social. Nous avons salué avec joie les actes de l'an dernier pour l'émancipation des noirs, comme l'indice d'un des progrès les plus réels et les plus méritoires de notre siècle. Nous méconnaîtrions les aspirations de toute l'Europe éclairée et libérale, nous nous sentirions en outre indigne de notre qualité de républicain suisse et de chrétien, si nous concourions à entraver la réalisation de cette bonne et sainte œuvre.

Mais ce même sentiment nous force aussi de réclamer, au nom de la vérité de l'histoire, des éléments plus complets de jugement que n'en fournit le rapport présenté au congrès, et à demander en même temps quelque justice pour d'honorables officiers trop sévèrement traités et impitoyablement dénoncés à l'opinion publique par les auteurs de cette pièce officielle.

C'est dans ce but, et sans nous flatter de l'avoir atteint autant que nous l'aurions désiré, que nous avons pris la liberté de joindre audit rapport, si instructif du reste, quelques éclaircissements qui permettront peut-être d'apprécier les faits et leurs conséquences en meilleure connaissance de cause.

Lausanne, 2 septembre 1863.

F. LECOMTE.

CAMPAGNES

DE

VIRGINIE ET DE MARYLAND

EN 1862

RAPPORT FAIT AU CONGRÈS PAR M. WADE, MEMBRE DU COMITÉ MIXTE DE LA CONDUITE DE LA GUERRE

En décembre 1861, un comité mixte des deux chambres du congrès, composé de trois membres du sénat et de quatre membres de la chambre des représentants, fut nommé avec la mission de faire une enquête sur la conduite de la présente guerre.

Votre comité s'est acquitté de cette tâche et y a travaillé avec zèle et, il croit pouvoir le dire aussi, avec conscience. Il en donnera pour preuve le grand nombre de témoignages recueillis sur divers points, et qui sont consignés dans son rapport.

Observation. — Le grand nombre des témoignages recueillis montre en effet que le comité n'a pas craint la besogne, mais ne

prouve pas nécessairement que cette besogne ait été consciencieuse, c'est-à-dire marquée au coin de l'impartialité et de la justice. Le choix de certains témoins et la tournure des questions posées indiqueraient au contraire que le comité s'est moins cru chargé d'éclairer le congrès sur la conduite réelle de la guerre que de dresser un réquisitoire contre le général Mac Clellan et ses amis. A cette tâche spéciale il a travaillé, nous en convenons, avec un zèle infatigable, nous dirons même avec une habileté et une adresse dignes de succès plus grands. Mais tout cela, sauf erreur, n'est pas de la conscience; et vouloir en revendiquer le cachet pour cette œuvre passionnée est une ruse de rhétorique que tout lecteur saura reconnaître dès les premières pages et taxer à sa juste valeur. (FERDINAND LECOMTE.)

CONDUITE DE LA GUERRE

Le sujet de l'enquête était lui-même de la plus haute importance. De la « conduite de la présente guerre » dépend en effet l'issue des expériences inaugurées par nos pères après tant de sacrifices de sang et d'argent, c'est-à-dire l'établissement d'une nation fondée sur les aptitudes de l'homme au *self-government*. La nation s'est trouvée engagée dans un conflit où sa propre existence est en jeu. Une rébellion, qui n'a pas son égale dans l'histoire, menaçait de ruine nos libres institutions; et les sentiments de patriotisme et d'honneur de chaque citoyen, ainsi que les intérêts de la prospérité du peuple, dictèrent les mesures les plus promptes et les plus vigoureuses.

Aucune nécessité n'apparut à votre comité de

recommander une législation particulière au congrès. Lorsque le congrès se réunit en juillet dernier, fraîchement appelé par les électeurs à pourvoir à la sécurité du gouvernement et au maintien de l'honneur et de l'existence de la nation, les représentants du peuple montrèrent qu'ils comprenaient les devoirs qui leur incombaient et ils eurent le courage et la volonté de les remplir. L'administration, appelée à la tête du gouvernement dans ce moment critique de notre histoire, fut appuyée plus complétement et plus promptement que ne le fut jamais un gouvernement quelconque dont les annales aient gardé le souvenir. Les appels présidentiels d'hommes et d'argent ont été dépassés, aucune mesure législative jugée nécessaire n'a été refusée par le congrès, et le peuple a acquitté de la manière la plus noble et la plus généreuse la dette à laquelle ses représentants s'étaient engagés en son nom. Le même congrès s'est réuni de nouveau, et nul doute qu'il ne continue à agir dans le même esprit. Il n'y a qu'à s'en référer aux procès-verbaux de la session qui vient de se clore pour être certain qu'il saura accomplir toute sa tâche.

Ce n'est donc pas sur ceux à qui il incombait de pourvoir aux moyens nécessaires d'écraser la rébellion, mais sur ceux qui durent appliquer

ces moyens et sur les agents qu'ils employèrent dans ce but, que doivent retomber, s'il y a lieu, le blâme et la responsabilité des déceptions éprouvées.

Votre comité a donc pensé que le meilleur moyen de remplir sa tâche était de prendre toutes les informations sur la conduite de la guerre qui pourraient montrer les erreurs faites dans le passé, et la manière d'en éviter de semblables à l'avenir, travail auquel ni le président ni le cabinet, vu leurs occupations courantes, ne pouvaient se livrer, et de le leur soumettre avec telles observations et recommandations qu'il jugerait le plus utiles. Les procès-verbaux du comité montrent que nous avons été longtemps en communication constante avec le président et son cabinet, et que nous n'avons négligé aucune occasion de placer sous leurs yeux le résultat de nos investigations.

Plusieurs sujets se sont présentés d'eux-mêmes à l'attention de votre comité, dont les uns pourraient demander l'examen d'un comité spécial, tandis que la plupart réclameraient, pour être complétement éclairés, les soins de tous les membres du congrès. Il fut évident dès l'entrée que votre comité devrait se borner à quelques sujets principaux d'enquête, à ceux, par exemple, ca-

ractérisant le mieux les causes et la nécessité, s'il y en eut, des délais et de l'inaction de nos armées en campagne.

Et quoique chacun de ces sujets ait reçu du comité l'attention auquel son importance, pour autant qu'elle pouvait être reconnue, lui donnait droit, ses soins se sont plus particulièrement portés sur les opérations de l'armée du Potomac. Dans l'historique de cette armée se trouve tout ce qui est nécessaire pour mettre votre comité à même de rapporter sur la « conduite de la guerre ». Si cette armée avait accompli tout ce qu'un peuple généreux et confiant était en droit d'en attendre, la rébellion aurait été depuis longtemps écrasée, et les bienfaits de la paix restitués à cette nation. Les échecs de cette armée ont prolongé le présent trouble, avec tous ses sacrifices de vies et de biens, car ils ont en grande partie neutralisé, sinon détruit entièrement, les légitimes fruits qui, sans cela, seraient résultés de nos glorieuses victoires de l'Ouest.

Observation. — Il serait plus exact de dire que les victoires de l'Ouest ont été en bonne partie payées par l'armée du Potomac. C'est parce que celle-ci avait attiré contre elle, en Virginie, les masses principales des sécessionistes que, sur les autres points, le succès fut facilité aux fédéraux. Et si le peuple généreux et confiant aux sentiments duquel le comité fait appel est en même temps quelque peu raisonnable, il ne méconnaîtra point les utiles services d'une armée vouée, par la force des choses, aux

plus grands risques, pendant que ses collègues étaient mises à même de recueillir tous les lauriers. Les diverses actions d'un théâtre de guerre sont solidaires. Pendant que les forces de l'Ouest reprenaient le Tennessee en hiver 1862, les masses sécessionnistes étaient retenues en Virginie par l'armée du Potomac, campant et bivouaquant dans la boue et dans la neige par une rigoureuse saison, en face de l'ennemi. Pendant que le général Mac Clellan était obligé, par manque de renforts attendus, de ne s'avancer dans la péninsule d'Yorktown qu'à pas de loup, le général Halleck laissait s'éclipser de Corinthe l'armée de Beauregard, qui arrivait ensuite à Richmond et y augmentait considérablement les forces contre lesquelles le général Mac Clellan avait à lutter. On est donc mal fondé à exploiter les victoires de l'Ouest pour ravaler les services de l'armée du Potomac. (F. L.)

Aussi, quoique votre comité n'ait pas manqué d'entendre des témoins sur les opérations des divers théâtres de guerre, et sur divers sujets qui lui ont été recommandés depuis sa nomination par le congrès et par le département de la guerre, la partie principale de son enquête porte sur l'armée du Potomac et sur les opérations liées directement avec les siennes. Il a entendu environ deux cents témoins, presque tous militaires en service, y compris environ cent généraux.

Le *désastre de Bull-Run*, en juillet 1861, a été examiné en détail par votre comité, comme la première affaire sérieuse des troupes nationales contre la trahison armée, et aussi parce que les troupes engagées sur ce champ de bataille formèrent le noyau autour duquel fut constituée plus tard la grande et magnifique armée du Potomac.

Le comité soumet dans un rapport spécial le résultat de son enquête à cet égard.

Le *désastre de Ball's Bluff* a été examiné par votre comité, comme étant la première action de quelque importance livrée par l'armée du Potomac réorganisée. Un rapport séparé est également fait sur ce désastre.

Aussitôt après l'organisation de votre comité, et avant de commencer l'enquête, nous adressâmes au général Mac Clellan, devenu commandant en chef de l'armée par la retraite du général Scott, la communication suivante :

« Washington, D. C., 21 décembre 1861.

« Monsieur, vous êtes informé qu'un comité mixte a été nommé par le sénat et la chambre des représentants pour s'enquérir de la « conduite de la guerre ». Notre comité, dans une réunion tenue ce matin, a exprimé unanimement le désir d'avoir, avant de procéder à ses devoirs officiels, une entrevue avec vous à notre salle du Capitole, et à l'heure qui pourrait vous convenir en vue de vos pressantes affaires. Notre lieu de réunion est la salle du comité des territoires du sénat.

« Je demeure votre très-respectueux.

« (Signé) B. F. Wade, président.

« ***Au major général Mac Clellan, commandant en chef de l'armée des États-Unis.*** »

Quoique appréciant pleinement la dignité et le pouvoir dont il était revêtu par la confiance des deux chambres, votre comité ne pensait pas déroger de sa position en demandant au général Mac Clellan de pouvoir conférer avec lui sur la meilleure méthode à suivre pour répondre à l'attente que le peuple est en droit d'avoir d'une administration à laquelle il a confié, par l'intermédiaire de ses représentants, des pouvoirs aussi étendus. Le journal de votre comité montrera qu'une indisposition empêcha le général Mac Clellan de se rendre immédiatement à notre invitation.

Observation. — Le général Mac Clellan fut en effet indisposé pendant plusieurs jours, et, comme on avait laissé l'heure de la réunion à son libre choix, il put bien penser que rien ne pressait jusqu'à son rétablissement. D'ailleurs, on pouvait déduire de la haute intelligence de MM. les membres du comité que, dans les circonstances critiques du moment, ils n'envisageraient pas leur tâche comme devant primer toutes autres affaires. Le fait est que lorsque, un peu plus tard, le général fut remis et qu'il se rendit à la séance, le temps s'y passa, dit-on, en causeries qui durent sans doute offrir beaucoup d'attrait à MM. les membres du comité et piquer leur curiosité, mais pendant lesquelles la besogne courante restait en souffrance au quartier même du général en chef. (F. L.)

Les circonstances, toutefois, étaient si urgentes que le comité dut passer outre et procéder aux enquêtes.

ARMÉE DU POTOMAC

Aussitôt après la bataille de Bull-Run, en juillet 1861, le général Mac Dowell fut mis en disponibilité et le général Mac Clellan fut appelé par le président au commandement de l'armée du Potomac. La campagne de la Virginie occidentale et le crédit qu'elle avait donné au général Mac Clellan, la faveur dont il jouissait auprès du général Scott, commandant en chef de l'armée des États-Unis, puis sa jeunesse comparative, pronostic d'actives et vigoureuses mesures, toutes ces considérations tendirent à répandre l'espérance dans le public et à dissiper la tristesse qu'avait fait naître la désastreuse campagne de l'été de 1861.

Toute l'énergie du gouvernement et toutes les ressources d'un peuple patriotique et généreux furent prodiguées au général Mac Clellan pour le mettre à même de réunir une nouvelle armée, et cela de manière à pouvoir recommencer les opérations au premier moment favorable. L'armée du Potomac devint l'objet d'un soin spécial de chaque département, et tous les autres mouvements et organisations militaires furent subordonnés au seul grand but de réunir et d'organiser

à Washington une armée supérieure aux forces de l'ennemi, et capable de détruire à tout jamais les espérances de succès dont les rebelles se flattaient. Lorsque l'armée du Potomac eut atteint des dimensions qui n'avaient jamais été vues dans aucune opération militaire sur ce continent, et qui furent rarement égalées, si jamais elles le furent, dans les temps modernes, aucune portion de son effectif toujours rapidement croissant n'en fut distraite, même pour un temps très-court, en vue d'autres entreprises. Les généraux chargés de temps en temps de diverses expéditions, d'où l'on attendait grand profit, généraux Sherman, Burnside, Butler et autres, furent obligés de tirer de partout ailleurs les troupes de leurs corps respectifs, de recourir continuellement au patriotisme du peuple et au zèle des exécutifs des États pour la levée des régiments nécessaires à l'accomplissement des devoirs qui leur étaient assignés. Aucune considération ne fut admise tendant à diminuer l'effectif de l'armée du Potomac, et un spectacle inusité fut offert aux nations qui suivaient le cours des événements de notre pays, c'est-à-dire celui de la plus vaste armée du présent siècle levée entièrement par des enrôlements volontaires dans la courte période de quelques mois.

Quand le congrès s'assembla dans cette ville, au commencement de décembre 1861, les efforts de l'administration avaient été si fructueux, et le peuple avait répondu avec tant de zèle à l'appel de la patrie, que les rapports de situation fournis à votre comité par l'adjudant général de l'armée montraient que l'armée se montait à environ 185,000 hommes, non compris le commandement du général Dix à Baltimore.

Pendant tout le temps de formation de cette grande armée, rien d'important ne survint en connexion avec elle, sauf l'arrêt de la navigation du Potomac par les rebelles, que votre comité traite plus au long dans une autre partie de ce rapport, et le triste désastre de Ball's Bluff, qui fait le sujet d'un rapport spécial.

La température, pendant l'automne et pendant quelques semaines après la réunion du congrès, continua d'être exceptionnellement favorable à d'actives opérations militaires. Comme, malgré cela, les mois s'écoulaient sans que rien fût fait par l'armée du Potomac, le peuple devint de plus en plus impatient d'apprendre que l'œuvre de préparation était terminée et que la campagne s'ouvrît bientôt.

D'après les témoignages déposés devant votre comité, il apparaît que l'armée du Potomac était

bien armée et équipée, et avait atteint un haut degré de discipline dès la fin de septembre ou le commencement d'octobre. Les hommes étaient impatients d'entrer en campagne et y étaient prêts. Les généraux divisionnaires étaient opposés à ce qu'on prît des quartiers d'hiver, et la plupart d'entre eux déclaraient qu'il n'y avait aucune nécessité à le faire.

ORGANISATION DES CORPS

En ce qui concerne l'organisation même d'une armée aussi considérable que celle rassemblée autour de Washington, de manière à pouvoir agir pour le mieux en campagne, les dépositions des témoins entendus sont d'une remarquable unanimité sur ce point. Les généraux les plus familiers avec le sujet semblent considérer comme étant de la plus haute importance la répartition en *corps d'armée*, et disent même qu'une telle organisation doit être effectuée dans le temps d'instruction des troupes. Votre comité considéra la chose comme tellement nécessaire qu'il appela sur elle à plusieurs reprises l'attention des autorités, et demanda l'adoption de cette répartition, en appuyant sa demande de tous les arguments en son pouvoir. Le président et le secrétaire de la

guerre reconnurent aussi la nécessité d'une telle mesure; mais elle ne semblait pas être en grande faveur auprès du général Mac Clellan. A la vérité, le général Mac Clellan établit devant votre comité, à l'époque des conférences avec lui, que, quoiqu'il puisse être quelquefois convenable de diviser l'armée en corps d'armée, la matière était d'une grande difficulté. Il dit qu'il était délicat de nommer des majors généraux avant qu'ils aient été qualifiés par un service actif en campagne et qu'ils aient montré leur aptitude à être choisis pour un commandement de 30 à 40,000 hommes. Un major général ne peut pas être mis de côté, s'il se montre inepte, aussi facilement qu'un brigadier général. Il se propose, en conséquence, de mener lui-même toute son armée à quelque bataille ou campagne, et de choisir parmi les brigadiers généraux ceux qui se montreraient aptes à de plus hauts commandements. En conséquence, la répartition en corps d'armée ne fut faite qu'en mars, lors de la mobilisation de l'armée, et seulement en suite d'ordres directs et réitérés du président.

Néanmoins, le général Mac Clellan continua à s'opposer à cette répartition en corps, comme le montre la dépêche suivante, à lui adressée par le secrétaire de la guerre, en date du 8 mai 1862:

« Le président ne verrait pas de bon œil la suspension de l'organisation en corps d'armée, pas plus que des embarras au commandant en chef dans les présentes escarmouches et à la veille d'une grande bataille attendue. Vous pouvez donc suspendre temporairement cette répartition dans l'armée immédiatement sous vos ordres, et adopter celle qu'il vous plaira jusqu'à nouvel ordre. Il vous écrit aussi particulièrement. »

Sur cela, les corps provisoires des généraux Fitz-John, Porter et Franklin furent formés en réduisant les autres corps de trois à deux divisions.

Observation. — Ici le comité a raison en principe, et aurait raison d'une manière absolue si toute la vérité était dans les lignes ci-dessus. Il eût été certainement utile de répartir, dès l'abord, l'armée en quelques grands corps, car les divisions furent bientôt trop nombreuses (il y en avait seize le 15 janvier 1862) pour qu'on se passât d'une unité supérieure servant de rouage intermédiaire entre la division et le commandement en chef; mais si le général s'y refusa, c'est qu'on voulait lui imposer pour chefs de corps, comme on finit par le faire, des officiers en qui il n'avait pas confiance. En outre, on voulait lui imposer des conseils de guerre avec ces mêmes chefs de corps, qui prendraient, à la majorité des voix, des décisions quasi-souveraines, ainsi qu'on le verra plus loin à propos du débat sur les défenses de Washington. (F. L.)

FORCE DE L'ENNEMI

Votre comité s'efforça d'obtenir des informations aussi exactes que possible quant à la force et aux positions de l'ennemi sur le front de

Washington. Les indications des officiers de notre armée étaient cependant loin d'être satisfaisantes sur ce point. Au commencement de décembre, un ordre du quartier général interdit aux commandants sur le front d'examiner les personnes arrivant dans nos lignes de la direction de l'ennemi ; ces personnes durent être envoyées, sans interrogation, au quartier général de l'armée. Des restrictions furent aussi apportées aux mouvements des batteurs d'estrade. Il en résulte que les généraux interrogés paraissent avoir été complétement ignorants de la force de l'ennemi qui leur était opposée, n'ayant à cet égard que les renseignements qu'ils pouvaient obtenir du quartier général. La force de l'ennemi fut variablement estimée de 70 à 210,000 hommes. Ceux qui donnaient le chiffre le plus haut se basaient sur les chiffres du quartier général. Quant à la force des positions de l'ennemi, l'impression générale semblait basée sur les informations obtenues par la même source, et que ces positions étaient formidables. Les événements subséquents ont prouvé que la force de l'ennemi était au-dessous même du chiffre le plus bas, et que la force des fortifications avait été gravement exagérée.

Observation. — Cette assertion est complétement erronée, ainsi que celles des passages précédents sur lesquels elle s'appuie. Les

ouvrages sécessionistes qui couvraient les abords de Manassas, et surtout ceux qui couronnaient les hauteurs de Centreville, étaient formidables, non pas tant par leur développement que par leur emplacement judicieux. Ils dominaient, en glacis de pente favorable aux feux, tout le terrain par où l'on pouvait les approcher sur cette zone, et étaient pourvus d'excellents flanquements. A notre humble avis, ces deux lignes d'ouvrages auraient retenu toutes les armées du Nord qui auraient tenté de les assaillir de front, et l'on pouvait considérer les routes qu'elles commandaient comme parfaitement barrées. Quant à la force de l'ennemi, elle varia pendant l'hiver; elle put être considérablement réduite pendant le temps des grandes boues, qui, à elles seules, auraient suffi à empêcher la marche de la plus brave armée du monde et servaient comme d'un immense fossé entre les deux camps opposés. Mais, aussitôt que les terrains furent praticables, l'armée ennemie des environs de Manassas et de Centreville fut portée à une centaine de mille hommes. Chacun ne le savait pas, il est vrai, dans l'armée du Potomac, et cela n'était pas nécessaire. Mais on le savait très-bien à l'état-major général, et l'on en communiqua toujours aux généraux ce qui leur était utile de connaître. Nous croyons même pouvoir dire sans indiscrétion que ce service des renseignements sur la force de l'ennemi était un des mieux faits. Le général Mac Clellan en avait chargé spécialement deux de ses aides de camp en qui il avait toute confiance, les deux jeunes princes d'Orléans. Ces officiers y mettaient toute l'intelligence et le zèle désirables; ils interrogeaient les déserteurs, les prisonniers, les nègres fugitifs; ils recevaient les rapports des espions et comparaient soigneusement les divers renseignements qui pouvaient résulter de tout cela. Ils avaient même, à l'aide de ces indications, pu dresser une petite carte donnant les cantonnements de chaque brigade de l'ennemi, ainsi que les retranchements avec leur armement; l'effectif était noté de 95 à 105,000 hommes à la fin de février. Plus tard, les 10 et 11 mars, nous visitâmes les cantonnements et les ouvrages de Centreville et Manassas sur les talons de l'ennemi, le comte de Paris ayant sa carte à la main, et cette carte fut trouvée exacte à fort peu de chose près, péchant en tout cas plutôt par omission que par exagération. Il est donc tout à fait faux de dire que nous n'étions pas renseignés de la situation de l'ennemi et de conclure de là à l'incapacité et à l'étourderie du général en chef. Si ces renseignements n'étaient pas communiqués à tous les officiers interrogés par les membres du congrès c'est qu'il n'y avait

pas, nous le répétons, de nécessité à la chose ; et si on ne les communiquait pas aux membres mêmes du congrès, c'est qu'on avait de bonnes raisons de ne pas se fier à leur discrétion, ainsi qu'on le verra plus loin. (F. L.)

DÉFENSE DE WASHINGTON

Votre comité a aussi cherché à se former une opinion sur le nombre d'hommes qui pouvait être détaché de l'armée pour une opération offensive quelconque, en tant que les ouvrages ennemis sur le front de Washington fussent trop forts pour marcher directement sur eux. La force jugée nécessaire pour garder Washington et assurer la capitale contre toute attaque de l'ennemi fut portée, par les témoins interrogés à cet égard, au chiffre de 50 à 80,000 hommes, en laissant ainsi 100,000 et plus pour les expéditions sur d'autres points.

En relation avec le même sujet, votre comité s'est enquis de ce qui avait été fait pour rendre les fortifications, construites à si grands frais et avec tant de peine, le plus efficaces possible pour la défense de Washington. Votre comité est obligé de dire que les soins nécessaires ne furent jamais pris pour l'équipement de ces fortifications et pour l'exercice des hommes dans la manœuvre des canons. Plusieurs témoins déclarent qu'ils ont

appelé à plusieurs reprises l'attention de l'autorité sur cette matière, mais en vain. Et lorsque la mobilisation de l'armée fut commencée, en mars, le peu de régiments qui avait été placé dans les forts et instruit partiellement au maniement des pièces en fut presque entièrement retiré, laissant les ouvrages aux soins de recrues inexpérimentées.

Observation. — Nous ne saurions voir où fut le crime de laisser les recrues à la garde des ouvrages. On ne saurait, croyons-nous, mieux les employer, et elles peuvent y rendre de meilleurs services qu'en rase campagne. En deux semaines on peut leur apprendre suffisamment le maniement de la pièce de position pour les utiliser à une bonne défense. Dans la campagne d'Italie, en 1859, les alliés laissèrent les forteresses du Piémont à la surveillance des gardes nationaux seulement, et ne crurent pas commettre une grave imprudence.

Quant au nombre d'hommes nécessaire à la défense de Washington, c'est là un problème qui soulève d'importantes questions, et que le comité nous paraît, malgré toute sa bonne volonté, avoir examiné trop superficiellement.

Combien faut-il d'hommes pour rendre Washington parfaitement sûre contre une armée de 100,000 hommes? Telle est la question qui fut posée par le comité aux témoins interrogés. Or, nous croyons que dans ces termes cette question est trop vague pour être susceptible d'une réponse satisfaisante. Il faudrait auparavant préciser ce qu'on entend par « parfaitement sûre ». Est-ce garantir la ville de tout projectile de longue portée lancé de l'autre rive du Potomac, ou bien, est-ce simplement tenir la ville au milieu des dangers ordinaires de la guerre? Puis qu'entend-on par « Washington »? Est-ce la ville proprement dite, depuis les abords des ministères jusqu'à ceux du Capitole? Est-ce aussi le Navy-Yard, puis Georgetown, puis Alexandrie? Entend-on que les défenseurs de Washington gardent tous les ouvrages des alentours? A-t-on quelques canonnières pour concourir à la défense de la

portion navigable du fleuve? Enfin les points importants du haut Potomac où pourrait se faire un passage, Harpers-Ferry, Edwards-Ferry, etc., ont-ils des garnisons spéciales ou pas?

Les réponses sur tous ces points spéciaux devront nécessairement commander la réponse à la question générale.

D'après les pièces du dossier, il nous a paru que les idées du gouvernement à ce sujet étaient très-confuses, mais qu'il considérait le problème à peu près sous la forme suivante :

« Rendre Washington parfaitement sûre, c'est tenir tous les ouvrages de fortification construits pour sa défense autour de la capitale, y compris le Navy-Yard, Alexandrie et Georgetown, et empêcher qu'on ne bombarde les édifices de Washington depuis les hauteurs de la rive opposée du Potomac. Dans ces conditions, et en supposant Harpers-Ferry occupé par une garnison spéciale pouvant détacher quelques postes en aval du Potomac, combien faut-il de monde pour que la capitale soit sûre contre 100,000 ennemis s'avançant de la Virginie? »

Nous répondrons à cette question ainsi formulée qu'en comptant les hommes se valant de part et d'autre il faudrait de 120 à 130,000 défenseurs pour avoir des chances favorables contre 100,000 agresseurs.

Sans doute, si les fortifications savaient se défendre toutes seules, ou si leur force réelle était en raison de leur développement, Washington serait une place formidable, la plus formidable peut-être du monde entier. Elle est entourée de 29 ouvrages détachés, formant une ceinture, double et triple parfois, d'un pourtour d'une soixantaine de kilomètres, s'étendant à droite et à gauche du Potomac et couvrant quatre ponts sur le fleuve. Ce ne sont, il est vrai, que des ouvrages de campagne, sans maçonnerie; mais quelques-uns sont spacieux, très-bien construits, convenablement défilés, et font grand honneur aux officiers du génie; la plupart sont fermés et palissadés; le matériel aurait fini aussi par y arriver.

Leur vice ne tient donc pas à la construction ou à l'armement; mais au défaut d'ensemble et à l'excessif développement de la ligne qu'ils figurent. Aucune idée nette sur leur emploi et sur le meilleur mode de défense de la capitale ne semble avoir présidé à la détermination de cette ligne. Des ouvrages, qui par leur emplacement devraient servir de pivots pour des troupes manœuvrant autour d'eux, sont sans moyens de sortie; d'autres, avancés dans des positions désespérées, sont ouverts. En somme, cet immense

camp retranché, établi sans plan ni système, est le signe le plus évident de la confusion qui dut régner dans l'esprit de l'administration supérieure au moment où elle en commandait ou autorisait les travaux. Bien loin d'être un renfort pour la défense, un tel tohu-bohu de retranchements ne fait que la compliquer et la gêner. Les ouvrages de fortification donnent une valeur à des points qui, selon les cas, n'en auraient pas eue, et tel terrain qui, non fortifié, aurait pu être abandonné sans préjudice ou peut-être même avec avantage à l'ennemi, devra être défendu seulement pour empêcher que celui-ci ne s'empare de ce qu'il considèrerait comme un trophée. On devra *garder* ces précieuses redoutes, et les protéger même contre des coups de main. De là un éparpillement des troupes sur des distances relativement très-grandes. Sur chacun des fronts ces troupes, mal reliées entr'elles, doivent avoir une première et peut-être, vu l'éloignement, une seconde réserve pour les soutenir; une réserve centrale doit se trouver au milieu du tout, pouvant rayonner sur le point réellement menacé. En tenant donc compte des garnisons affectées à ces divers ouvrages, et du temps nécessaire pour concentrer sur une portion de cet immense périmètre un noyau de troupes supérieur ou égal aux deux tiers seulement de la force ennemie, soit 65,000 hommes; nous répétons que 120 à 130,000 hommes seraient à peine suffisants.

Sans doute, le problème de la défense d'une grande capitale est un problème toujours difficile, qui en soulève beaucoup d'autres se rattachant aux plus hautes questions de politique, de stratégie et de grande tactique, sans parler de la fortification elle-même, dont le système doit toujours être commandé par ces considérations d'un ordre supérieur. On sait les vives et intéressantes discussions soulevées, dans le temps, par l'établissement des fortifications de Paris, de Lintz et de Vérone; plus récemment par celles d'Anvers et de Coblentz; aujourd'hui par les vastes projets du gouvernement britannique. On sait aussi que ces sujets capitaux d'art militaire ont donné lieu à de nombreux et importants écrits (parmi lesquels celui du major belge Vandevelde sur la *Défense des États* se distingue spécialement), et tous ces débats ont prouvé combien une telle question est vaste, complexe, difficile par conséquent en pratique si on ne sait pas subordonner à de bons principes de stratégie tous les problèmes secondaires d'emplacement, de tracés et de travaux techniques. Ce n'est pas du terrain que le gouvernement ou le général qui ordonne des fortifications doit

en premier lieu s'inspirer, mais de son but à lui, qui variera suivant ses ressources et suivant les événements présumables. En un mot, avant de remuer la terre, il faut savoir ce qu'on veut ou ce qu'on pourra faire dans les diverses hypothèses possibles. Les ingénieurs viennent ensuite plier le terrain aux projets éventuellement adoptés. Tel est le problème dans les conditions ordinaires, et nous devons reconnaître que ce n'est pas en Amérique seulement qu'on l'a souvent résolu au rebours du bon sens.

Mais, lorsque la capitale à défendre est dans les conditions tout exceptionnelles de Washington, c'est-à-dire d'une capitale placée sur la frontière même séparant les belligérants, frontière formée par un fleuve trop large pour y avoir tous les ponts nécessaires, mais pas assez pour mettre la ville à l'abri du canon; lorsque cette capitale est en même temps un port avec chantier maritime, et lorsque une telle situation géographique est produite tout à coup par le fait d'une guerre civile, le problème, on le voit, se complique singulièrement. C'eût été, il est vrai, une raison de plus d'en faire une étude sérieuse, et surtout de ne pas le trancher par un plus grand nombre d'ouvrages que ne le comportait le strict nécessaire.

Malheureusement, c'est le contraire qui fut fait. On construisit sous l'empire de la fièvre, on tourmenta le sol sans trève ni répit dans tout le district de Colombie et au delà. Chacun ordonna tour à tour un bout de ces fortifications, suivant les besoins du moment, lequel fragment appelait bientôt des compléments reconnus indispensables, et ainsi de suite sans s'être encore bien arrêté depuis plus de deux ans. Il s'ensuit un réseau dont personne en particulier ne peut être rendu réellement responsable. On pourrait presque dire que ce sont les fortifications de l'opinion publique, et l'on en reconnaîtrait même les fluctuations aux diverses séries de constructions, comme on compterait les tourmentes de notre globe dans un terrain géologique favorable.

Deux hypothèses principales se présentaient pour la défense de Washington :

Ou une défense à large développement et sur grande échelle, avec toute une armée s'y appuyant comme sur un pivot, dans l'intention d'y livrer une affaire décisive. En ce cas, un grand camp retranché dans le genre de Lintz, de Vérone, de Lyon, et aussi de celui qu'on a eu l'intention de faire à Washington, était ce qui convenait le mieux. Dans ce cas aussi, les opérations

ultérieures en campagne étaient, sous certains rapports, plus ou moins déterminées. Une condition première, par exemple, était imposée, c'est que l'armée principale restât en communication avec son pivot; à défaut de cela, une armée spéciale devait être attachée à ce pivot, assez forte pour pouvoir livrer deux ou trois affaires contre un ennemi supérieur, tandis que, pendant ce temps, l'armée principale rejoindrait le pivot ou frapperait un coup décisif ailleurs. Sur le terrain des alentours de Washington, l'armée spéciale ne pourrait guère être moindre de 55 à 60,000 hommes. Mais nous dirons en même temps que ce terrain ne se prête pas favorablement, vu la largeur du fleuve, à un dispositif de ce genre, et qu'il recommande au contraire l'autre hypothèse.

Dans cette seconde hypothèse il s'agirait d'une défense restreinte. La ville, sur la rive gauche, serait à considérer comme le corps de place; le Potomac, comme le fossé; les quatre sortes de têtes de pont de la rive droite (y compris celle du chemin de Prospect-Hill) comme ouvrages avancés, détachant en avant un petit corps mobile; ajouter un blockhaus à la gauche de cette ligne au-dessus d'Alexandrie; préparer la rupture des ponts : établir sur la rive gauche sept à huit batteries côtières de gros calibre blindées, pour parer autant que possible au bombardement de la ville depuis les hauteurs d'Arlington; un fort fermé et maçonné en avant de Georgetown : les quatre grands édifices publics de Washington transformés en forteresses : le Capitole, entre autres, s'y prête admirablement; un vigilant service de sûreté sur le haut Potomac, jusqu'à Harpers-Ferry, et quatre à cinq canonnières devant Washington et Alexandrie. De cette façon, la défense, avec 12 à 15,000 hommes au plus bien maniés, aurait présenté toute la sûreté qu'on peut espérer à la guerre. Peut-être quelques projectiles Parrott auraient-ils pu encore arriver sur les monuments, mais aucune tentative sérieuse pour s'emparer de la ville n'aurait pu être faite assez rapidement pour produire un résultat réellement avantageux. Cette défense restreinte était favorisée par le terrain; les ouvrages demandaient moins de temps et moins d'argent pour être construits et armés; la garnison régulière de la ville pouvait être réduite à un effectif très-minime; toute liberté d'action était laissée à l'armée principale; rien n'empêchait, au cas où l'on voulût livrer une grande affaire sous Washington, de passer promptement de la défense restreinte à la défense étendue, en élevant, avec la rapidité et le savoir-faire propre aux soldats américains, une ligne à intervalles d'ouvrages

plus avancés. Tandis qu'en procédant tout de suite par le dispositif le plus vaste, il n'est point si facile de revenir à la défense limitée. Abandonner devant l'ennemi des ouvrages qu'on avait jugés très-forts démoralise la troupe en retraite et exalte le nouvel occupant, sans compter que bon nombre de ces ouvrages, et c'est le cas pour quelques-uns de la rive droite, peuvent être retournés avec avantage contre leurs constructeurs. Le grand tort qu'on a donc eu à Washington fut d'y construire ce vaste et mauvais camp retranché, au lieu de se borner à la défense sérieuse de la rive gauche et des ponts, avec simulacre de défense seulement des hauteurs au delà et d'Alexandrie par un corps mobile plus en avant.

Mais, nous dira-t-on, les ouvrages actuels étant construits, que fallait-il faire lors de l'élaboration du plan de campagne de l'hiver et du printemps 1862 ? Nous n'hésitons pas un moment à répondre qu'il aurait été avantageux d'en détruire ou au moins d'en miner les cinq sixièmes, comme immobilisant et même exposant un matériel et des garnisons qui pouvaient être beaucoup mieux employés ailleurs. Nous croyons savoir que telle était, en théorie, l'opinion du général Mac Clellan, opinion basée sur les meilleurs principes, mais que, reculant devant les complications de détail, les difficultés d'exécution et devant des considérations politiques, il fut obligé de subir en pratique les vices d'un système de fortification qu'il avait dû adopter et même continuer pour profiter de ce qui existait déjà. Il comptait toutefois pouvoir prendre un moyen terme ; d'abord, avoir un corps qui tiendrait la campagne en avant, vers Manassas et le Bull-Run. Quant à la place même, laisser en dehors de la ligne réelle de défense et faire miner quelques ouvrages de la rive droite qu'on aurait fait sauter sous les pieds de l'ennemi. C'est aussi dans ce but que l'armement de plusieurs forts avait été négligé. Cela ne pouvait, on le comprend, ni être dit d'avance ni être exposé aux indiscrétions. L'ennemi ne devait pas pouvoir deviner le mode de défense de Washington, ni les forces qui y étaient affectées. En laissant subsister les ouvrages avancés, où ne seraient restées que de faibles garnisons, on lui imposait sur notre nombre total, et concurremment avec le petit corps d'avant-garde, puis avec l'offensive de notre armée principale, on détournait l'ennemi de toute attaque ; mais si cette attaque avait eu lieu, les fédéraux sous le commandement du général Wadsworth en seraient arrivés, par l'esprit des instructions du général Mac Clellan autant que par la force des choses, à une défense restreinte à peu près

semblable à celle esquissée plus haut. Or, dans cette prévision, qui était la plus naturelle, les 20,000 hommes laissés à Washington par le général Mac Clellan, secondés par les grandes ressources d'artillerie qu'on aurait pu accumuler dans les quelques ouvrages conservés et par les renforts venant de la droite, étaient plus que suffisants à une parfaite défense de la capitale.

Si nous nous sommes étendu sur cet objet, c'est qu'il fait le fond de presque tout le débat qui s'éleva plus tard, et nos observations ultérieures pourront en être d'autant plus abrégées. (F. L.)

BLOCUS DU POTOMAC

Le blocus du Potomac par les rebelles est un sujet qui demandait naturellement d'être examiné par votre comité. A cet égard, nous appellerons l'attention du congrès sur le témoignage du capitaine G.-F. Fox, sous-secrétaire de la marine. On y verra qu'en juin 1861 le département de la marine proposa au département de la guerre d'adopter des mesures pour prendre possession de Matthias-Point, dans le but d'assurer la navigation du Potomac contre tout danger d'interruption. Le même objet fut soumis de nouveau à l'attention du département de la guerre par le département de la marine, au mois d'août, aussitôt après la bataille de Bull-Run. Rien cependant ne fut fait à ce moment sur ce point.

En octobre 1861, le département de la marine revint à la charge auprès du département de la guerre. L'expédition de Port-Royal était en prépa-

ration, et allait bientôt être prête à partir. Le département de la marine représenta qu'il serait absolument nécessaire au succès de cette expédition d'y pouvoir joindre la flottille du Potomac, qui, composée de forts bâtiments de peu de tirant d'eau avec machines protégées, était mieux appropriée à ce service que tous autres bâtiments disponibles à ce moment, et que si quelque chose devait être fait pour assurer la navigation non interrompue du fleuve, il fallait l'effectuer avant le départ de l'expédition. Il fut proposé au président et au département de la guerre de faire prendre et détruire par les canonnières les batteries que les rebelles commençaient d'élever sur les rives du Potomac et d'où ils canonnaient les navires descendant et remontant le fleuve. Après cela, un nombre suffisant de troupes débarquerait à Matthias-Point, etc., s'y retrancheraient sous la protection des canonnières, jusqu'à ce qu'elles fussent à même de tenir tête avec l'aide des petits bateaux de la flottille à une force quelconque de l'ennemi. Il fut représenté que, sans cette opération préalable, le départ de la flottille pour Port-Royal serait le signal de la clôture du Potomac à la navigation, et l'événement prouva la justesse de cette prévision. En résumé, toute la question soumise par le département de la marine

se bornait à ceci : l'armée veut-elle concourir avec la marine à assurer la navigation du Potomac, ou bien veut-elle, en se refusant à ce concours, permettre qu'une voie anssi importante de communication soit fermée?

Après des efforts répétés, le général Mac Clellan promit que 4,000 hommes seraient prêts à temps donné pour descendre le fleuve. Le département de la marine pourvut aux moyens de transport nécessaires pour la troupe, et le capitaine Craven, commandant la flottille du Potomac, rassembla par ordre à Matthias-Point tous les bateaux de la flottille au temps fixé. Les troupes n'arrivèrent pas, et le département de la marine en fut informé par le capitaine Craven. Le sous-secrétaire Fox s'informa à son tour auprès du général Mac Clellan du motif qui faisait manquer les troupes au rendez-vous donné, et le général lui répondit que ses ingénieurs étaient d'opinion qu'un si fort corps de troupes ne pouvait pas être débarqué, et qu'il s'était, par conséquent, décidé à ne pas l'envoyer. M. Fox répliqua que le débarquement des troupes était une affaire dont le département de la marine prenait la charge, que toutes les mesures avaient été prises pour l'accomplir avec succès, qu'aucune information n'avait été demandée par lui à cet égard,

ni aucune notification donnée du non-envoi des troupes.

On se mit ensuite d'accord pour que les troupes fussent envoyées la nuit suivante. Le capitaine Craven fut de nouveau averti, et tint de nouveau sa flottille prête pour l'arrivée des troupes. Mais celles-ci n'apparurent pas plus que la première fois, et l'on n'en put jamais avoir pour l'expédition projetée.

Le capitaine Fox, interrogé par le comité sur les motifs qui avaient pu faire manquer cette seconde tentative d'entente, a dit que la seule raison qu'il ait pu avoir était, croit-il, que le général Mac Clellan craignait que cette affaire n'amenât un engagement général.

Observation. — On sait qu'à ce moment un plan d'opérations était en discussion entre le général Mac Clellan et le gouvernement. On se flattait de pouvoir tourner l'ennemi par sa droite en descendant la Chesapeake depuis Anapolis, et l'on avait grande espérance de capturer tout ce qui se trouverait entre le Rappahanock et le Potomac. Il y avait donc tout avantage à les laisser en sécurité sur le Potomac et à ne pas les déloger de leurs batteries, malgré les inconvénients de la navigation momentanément gênée. Le secret dont le général en chef était obligé de s'entourer ne permit pas sans doute de donner la vraie raison des retards dans les pourparlers avec le département de la marine et avec ses divers employés. (F. L.)

Le président, qui s'était joint au département de la marine pour demander cette mesure d'abord au général Scott et ensuite au général Mac

Clellan, manifesta un grand mécontentement lorsqu'il apprit que le plan avait échoué parce que les troupes n'avaient pas été envoyées. Le capitaine Craven demanda d'être envoyé à la mer et se démit de son commandement du Potomac, disant qu'en restant là sans rien faire il compromettait sa réputation, vu que le blâme du blocus du Potomac retomberait sur lui et sur sa flottille.

Sur cela, les bâtiments de la flottille du Potomac partirent pour Port-Royal. Presque immédiatement après, la navigation de la rivière fut fermée et demeura interrompue jusqu'à ce que les rebelles eussent volontairement évacué leurs batteries ; en mars, rien ne fut fait pour rouvrir cette voie de communication.

ORDRE DE MOBILISATION

Le 19 janvier 1862, le président des États-Unis, en sa qualité de commandant en chef de l'armée et de la marine, donna l'ordre d'un mouvement général de toutes les forces fédérales, d'où résultèrent les séries de victoires de Fort-Henry, Fort-Donelson, etc., dans l'ouest, qui électrisèrent le pays et ravivèrent les espérances de tous les citoyens loyaux.

Observation. — Il n'est pas hors de propos de dire à cette occasion que c'est le général Mac Clellan qui, de Washington, donna toutes les instructions principales pour les opérations dans l'ouest, fixant entre autres aux deux armées de Buell et de Halleck deux objectifs principaux : Knoxville et Chattanooga. (F. L.)

LIGNE D'OPÉRATION

Après cette longue période d'inaction de l'armée du Potomac, le président des États-Unis émit l'ordre suivant, en date du 31 janvier 1862 :

« Résidence exécutive, Washington, 31 janvier 1862.

« Spécial ordre de guerre du président, n° 1.

« *Il est ordonné* que toutes les forces disponibles de l'armée du Potomac, après avoir pourvu à la défense de Washington, soient mises en campagne dans le but immédiat de s'emparer du point du chemin de fer du sud-ouest connu sous le nom de Manassas-Junction, et de s'y maintenir. Les détails de l'expédition restent à la discrétion du général en chef; le mouvement aura lieu avant le 22 février ou ce jour-là même. »

« (Signé) Abraham Lincoln. »

A cet ordre, le général Mac Clellan répliqua le même jour par écrit, objectant que le plan susindiqué entraînait à la « faute de diviser notre armée en deux parties séparées par un difficile

obstacle (la rivière Occaquan), et cela à une distance telle que ces deux portions ne pourraient pas se soutenir réciproquement dans le cas où l'une serait attaquée pendant que l'autre serait tenue en échec ». Il se prononçait ensuite pour un mouvement par la voie du Rappahanock ou de Fort-Monroe, donnant la préférence au premier. Il disait que trente jours seraient nécessaires pour préparer les moyens de transport, et qu'il regardait, « suivant toutes les chances de la guerre, le succès comme certain » par la route qu'il proposait, tandis qu'il n'était « en aucune façon certain de battre l'ennemi par Manassas ».

A cela le président répondit comme suit :

« Résidence exécutive, Washington, 3 février 1862.

« Mon cher monsieur, vous et moi avons des plans différents pour un mouvement de l'armée du Potomac : le vôtre, de descendre la Chesapeake, puis de remonter le Rappahanock sur Urbana, et de là, par terre, jusqu'au chemin de fer du Yorck-River; le mien, de se porter directement sur un point du chemin de fer au sud-ouest de Manassas. Si vous voulez me donner des réponses satisfaisantes aux questions ci-dessous, je subordonnerai volontiers mon plan au vôtre :

« 1° Votre plan n'entraînera-t-il pas une plus

« grande dépense de temps et d'argent que le « mien ?

« 2° En quoi une victoire est-elle plus certaine « par votre plan que par le mien ?

« 3° En quoi une victoire serait-elle plus déci- « sive par votre plan que par le mien ?

« 4° En fait, ne serait-elle pas, au contraire, « moins décisive puisqu'elle ne couperait aucune « grande ligne de communication de l'ennemi, « tandis que cela aurait lieu par mon plan ?

« 5° En cas de désastre, une retraite ne serait- « elle pas plus difficile par votre plan que par le « mien ?

« A vous sincèrement. »

« (Signé) Abraham LINCOLN.

« *Au général Mac Clellan.* »

Votre comité n'a aucun renseignement ni oral ni écrit sur les discussions qui suivirent et sur les arguments qui amenèrent le président à abandonner sa ligne d'opération pour adopter celle du général Mac Clellan, sauf le résultat d'un conseil de guerre tenu en février 1862. Le conseil, le premier pour autant que votre comité ait pu s'en assurer, convoqué par le général Mac Clellan, se composait des douze généraux suivants : Mac Dowell, Sumner, Heintzelman, Keyes, Fitz-

John Porter, Franklin, W.-F. Smith, Mac Call, Blenker, Andrew Porter, Barnard et Naglee (de la division Hooker).

Il lui fut soumis la question d'endosser la ligne d'opérations que le général Mac Clellan désirait d'adopter. Le résultat de la déclaration fut un vote de 8 contre 4 pour la ligne par Anapolis, de là descendant la baie de Chesapeake, remontant le Rappahanock, débarquant à Urbana et à travers le pays sur Richmond. Les quatre généraux qui votèrent contre ce mouvement proposé furent les généraux Mac Dowell, Sumner, Heintzelman et Barnard. Le général Keyes vota pour le mouvement à condition que rien ne serait changé jusqu'à ce que l'ennemi ait avancé ses batteries du Potomac.

Cela étant, il peut être opportun d'examiner maintenant les principaux arguments pour et contre le mouvement direct de Washington sur Richmond, en regard du mouvement par la Chesapeake, y compris le premier plan proposé par le Rappahanock et le plan finalement adopté par le Fort-Monroe et la Péninsule.

Dans l'expression de son opinion sur ce point, ainsi que sur d'autres sujets se rapportant aux opérations, votre comité n'a pas entrepris de se former son jugement par lui-même, mais bien

par les témoignages de militaires dont les connaissances et l'expérience méritent toute confiance.

Les arguments en faveur de la route directe sur Richmond et contre celle de la baie sont nombreux et puissants. Plusieurs d'entre eux ont déjà été exprimés dans la lettre mentionnée ci-dessus du président au général Mac Clellan du 3 février 1862. A côté de cela, le mouvement direct permettait au nombre le plus grand de troupes d'opérer activement en campagne, vu que par son mouvement l'armée couvrait immédiatement Washington, et pouvait ainsi dispenser d'y laisser une forte garnison (1). Par le choix de la route d'en bas, au contraire, une division de l'armée devait nécessairement rester à Washington pour garder la capitale de toute attaque ennemie. « On faisait la faute, pour employer le langage du général Mac Clellan lui-même à l'occasion du mouvement proposé contre l'ennemi à Manassas, de diviser notre armée en deux portions par un difficile obstacle, si bien que chacune d'elles pourrait être accablée par des masses ennemies sans que l'autre, simplement tenue en échec, puisse la secourir. »

(1) Voir l'observation de la p. 18 sur les défenses de Washington.

En partant directement de Washington, l'armée évitait tous les délais et les embarras de l'embarquement et du débarquement d'une telle force avec son matériel.

Observation. — Mais elle avait l'embarras des boues et des charrois, ainsi que l'obstacle des fortifications ennemies. (F. L.)

Et en investissant Richmond par le nord et le nord-ouest, nous la coupions de ses grandes sources de ravitaillement de la Shenandoah, en même temps qu'on prévenait ses pointes dans cette région, pointes qui, on le sait, paralysèrent les efforts pour envoyer à l'armée de la péninsule l'assistance du peu de troupes laissées à Washington.

Le général Mac Clellan dit, dans sa déposition, qu'en adoptant la route d'Anapolis et du Rappahanock il espérait, surtout si le secret était bien gardé, être à même d'arriver dans le voisinage de Richmond avant l'armée rebelle de Manassas. Quelles qu'aient pu être les chances de réalisation d'une telle espérance au moment où la voie du Rappahanock fut choisie, elles étaient complétement tombées depuis que l'ennemi avait évacué Manassas avant tout mouvement de notre armée. Le général Mac Clellan abandonna aussitôt la route du Rappahanock, et décida, de con-

cert avec ses commandants de corps d'armée, de se diriger par Yorktown et la péninsule.

Une grande objection contre la route de la péninsule, indiquée dans la déposition de tous les témoins, du général Mac Clellan lui-même, était le manque total d'informations sur la nature du pays, la condition des routes, les préparatifs de défense, etc. Les difficultés et les contrariétés de toute espèce qui assiégèrent notre armée dans la péninsule provinrent bien évidemment de ce manque d'informations, à en croire les témoignages.

Observation. — On avait quelques cartes de la presque-île de Yorktown, mais fautives et incomplètes, il est vrai. Si une armée en offensive ne devait jamais s'avancer que dans un pays parfaitement connu, elle limiterait plus encore ses chances de succès que ses risques. Ce n'est point cela, au reste, qui fit échouer la campagne de la péninsule, comme on le verra tout à l'heure, mais bien la perturbation jetée dans les plans du général en chef. (F. L.)

La décision du conseil des douze généraux en février avait été d'opérer par Anapolis et le Rappahanock. La question de la réouverture du Potomac, en repoussant l'ennemi de ses batteries sur le fleuve, fut discutée. Il fut cependant décidé en finale que l'ennemi serait laissé en possession de ces batteries, et que le mouvement serait fait quand même. Ce fait est établi par l'enquête,

ainsi que par le second paragraphe de l'ordre du président, en date du 8 mars 1862, portant :

« Résidence exécutive, 8 mars 1862.

« ORDRE GÉNÉRAL DE GUERRE DU PRÉSIDENT, N° 3.

« *Il est ordonné* qu'aucun changement de base d'opérations de l'armée du Potomac ne soit fait sans laisser à Washington et environs une force telle que, dans l'opinion du général en chef et des commandants de tous les corps d'armée, la capitale soit en parfaite sécurité.

« Que pas plus de deux corps d'armée (50,000 hommes) de ladite armée du Potomac ne soient acheminés sur une nouvelle base d'opérations tant que la navigation du Potomac, de Washington à la baie de Chesapeake, ne sera pas débarrassée des batteries ennemies et autres entraves, ou tant que le président n'en aura pas donné expressément la permission.

« Que le mouvement que le général en chef peut vouloir ordonner vers une nouvelle base d'opérations par la baie de Chesapeake commencera le 18 mars, et le général en chef sera responsable qu'il s'effectue dès ce jour.

« *Il est ordonné* que l'armée et la flotte agissent en commun et immédiatement pour capturer

les batteries ennemies sur le Potomac, entre Washington et la baie de Chesapeake.

« (Signé) Abraham LINCOLN.

« *A L. Thomas, adjudant général.* »

Avant que l'opération par Anapolis ait commencé, l'ennemi avait évacué les batteries du Potomac, ainsi que ses positions de Centreville et de Manassas, se retirant sur la ligne du Rappahanock.

Lorsque le général Mac Clellan, alors à Washington, apprit l'évacuation de Manassas, il traversa le Potomac et ordonna un mouvement de toute l'armée dans la direction de la position précédemment occupée par l'ennemi. L'armée se mit en marche le matin du 10 mars et n'alla pas au delà de Fairfax-Court-House. Un détachement de l'armée se porta jusqu'à Manassas et vers le Rappahanock, s'assurant que l'ennemi s'était bien retiré derrière la rivière et avait détruit le pont du chemin de fer qui la traverse.

Le 11 mars, le général Mac Clellan ordonna, par télégraphe, que les transports concentrés à Anapolis soient aussitôt conduits à Washington et Alexandrie pour y embarquer l'armée, et il informa le département qu'il se proposait de faire occuper Manassas par une portion du corps du

général Banks, tandis qu'il porterait toutes les forces qu'il pourrait concentrer sur la ligne déterminée précédemment. Des événements subséquents dans la vallée de Shenandoah, qui aboutirent à la bataille de Winchester, le 23 mars, empêchèrent le corps du général Banks de quitter la vallée.

Le 13 mars, le général Mac Clellan réunit à Fairfax-Court-House un conseil de guerre, comptant quatre des cinq commandants de corps d'armée (le général Banks étant absent), et l'informa qu'il avait décidé d'abandonner le premier plan du Rappahanock pour un mouvement par les rivières York et James. Le résultat des délibérations de ce conseil fut le suivant.

« Quartier général de l'armée du Potomac.
« Fairfax-Court-House, 13 mars 1862.

« Un conseil des généraux commandants des corps d'armée réuni au quartier général a été de l'opinion :

« 1° Que l'ennemi s'étant replié de Manassas à Gordonsville, derrière le Rappahanock et le Rapidan, il est avantageux d'agir d'Old-Point-Comfort, entre les rivières York et James, sur Richmond, pourvu qu'en premier lieu le bâtiment ennemi *Merrimac* soit neutralisé ; qu'en second

lieu les moyens de transport pour un transfert immédiat de l'armée par le Potomac soient prêts à Washington et à Alexandrie ; qu'en troisième lieu une force navale auxiliaire participe à la prise des batteries ennemies de la rivière York ; et qu'en quatrième lieu la force laissée pour couvrir Washington donne complète sécurité pour la capitale. A l'unanimité.

« 2° Si le projet ci-dessus ne peut être exécuté, l'armée se mouvra contre l'ennemi, derrière le Rappahanock, aussi promptement que possible. A cet effet, on devra lui fournir les moyens de reconstruire les ponts et de remettre en état de service les deux chemins de fer Orange-Alexandrie et Aquia-Richmond, pour en faire les lignes de ravitaillement de l'armée. A l'unanimité.

« *Note.* Que les forts de la rive droite du Potomac ayant garnison complète et ceux de la rive gauche étant occupés, une force de 25,000 hommes laissée au front de la Virginie serait suffisante pour couvrir Washington. (Généraux Keyes, Heintzelman et Mac Dowell.) Une force totale de 40,000 hommes suffirait à la défense de la capitale (Sumner). »

Le même jour, le général Mac Clellan informa le département de la guerre « que le conseil des

commandants de corps d'armée avait décidé à l'unanimité un plan d'opérations, et que le géné-Mac Dowell allait se rendre à Washington pour vous le soumettre ».

A quoi le secrétaire de la guerre répliqua : « Quel que soit le plan adopté, exécutez-le immédiatement, sans perdre une heure pour mon approbation. »

Le plan fut soumis le même jour au président, qui l'approuva également, mais en donnant les directions suivantes pour son exécution :

« 1° Laisser à Manassas-Junction une force telle qu'on soit certain que l'ennemi ne reprenne pas possession de ce point et de cette ligne de communication;

« 2° Laisser Washington en sécurité;

« 3° Porter le reste des forces par le bas Potomac, choisir une nouvelle base à Fort-Monroe, ou partout ailleurs dans ces parages, ou à tout événement poursuivre aussitôt l'ennemi par terre avec tout le reste de l'armée. »

L'armée revint sur Alexandrie afin d'y être embarquée pour la péninsule, et auparavant tous les corps durent être concentrés autour d'Alexandrie. Les moyens de transport ne suffisant pas pour un embarquement immédiat, les troupes

restèrent plusieurs jours exposées à de fortes pluies, privées de leurs arrangements antérieurs de campement, quoique à proximité, et n'ayant pour se préserver des intempéries que leurs tentes-abris.

Le général Mac Dowell avait d'abord été désigné pour prendre la tête de l'expédition, mais lorsqu'on vit qu'il n'y avait pas de bâtiment pour embarquer tout son corps à la fois, il consentit à rester jusqu'à ce que toutes ses troupes pussent être embarquées ensemble, en réservant que les troupes parties avant lui n'opéreraient pas sur le champ d'action spécial qui lui avait été désigné. Il s'ensuivit que le corps Mac Dowell resta le dernier à partir, et qu'enfin, au lieu d'être embarqué, il fut, en vertu d'ordres postérieurs, retenu pour la défense de Washington.

Observation. — Nous prierons ici le lecteur impartial de vouloir prendre note de cet aveu, qui se rapporte au fait le plus important du plan de la campagne. Il est donc établi que le corps du général Mac Dowell, qui devait partir le premier, mais dont l'embarquement fut retardé de quelques jours pour qu'il restât concentré, et en réservant que la mission qui lui était assignée ne serait pas remplie par d'autres troupes, que ce corps, disons-nous, fut retenu par ordre du président, très-mal conseillé en cette circonstance. On verra plus loin quelle fut la conséquence de cette fatale mesure, lorsqu'on verra quelle était la mission que devait remplir le corps de Mac Dowell. Il est presque inutile de dire que Washington ne fut ni plus ni moins sérieusement menacée par suite de la présence du corps retenu pour sa défense. — Quant au chiffre fixé par le conseil de guerre pour le nombre des défenseurs de Washington,

il était, d'après ce que nous avons dit précédemment, beaucoup trop fort. D'ailleurs, à ce même moment, plus de 100,000 hommes, en dehors de l'armée du Potomac, étaient morcelés en petites armées et en détachements, à droite et à gauche, d'où l'on aurait pu tirer quelques renforts. (F. L.)

En se référant à l'ordre présidentiel général n° 3, du 8 mars 1862, on se rappellera qu'aucun changement de base d'opérations de l'armée du Potomac ne devait être fait, sans laisser à Washington et aux environs une force telle que dans l'opinion, non-seulement du général en chef, mais « de tous les commandants de corps d'armée », la sécurité de la capitale soit complète. Et en se référant au rapport du conseil de guerre tenu à Fairfax-Court-House le 13 mars 1862, composé des généraux Mac Dowell, Sumner, Heintzelman et Keyes, on verra que trois membres de ce conseil estimaient nécessaire pour la sûreté de Washington « que les forts de la rive droite du Potomac eussent garnison complète, que ceux de la rive gauche soient occupés, et qu'une force de 25,000 hommes y soit laissée ». L'autre général (Sumner) estimait à 40,000 hommes en tout la force suffisante pour couvrir la ville.

Malgré cet ordre du président et la décision du conseil, le général Mac Clellan, quand il s'embarqua lui-même à Alexandrie pour Fort-Monroe, laissa l'ordre à tous les corps de l'armée du

Potomac, sauf à Banks, et sans en avoir conféré avec les commandants du corps, de s'embarquer aussitôt pour la péninsule.

OBSERVATION. — On voit ici la preuve qu'on voulait imposer des conseils de guerre au général. Le jour même du passage du Potomac, l'armée avait été réorganisée par le gouvernement; des chefs de corps avaient été imposés au général Mac Clellan, et il fut aussi déclaré *relevé* de son poste comme commandant en chef des troupes des États-Unis, ne restant plus que commandant de l'armée du Potomac, qu'on allait encore lui diminuer de deux cinquièmes. C'est sous le coup de telles mesures, équivalant à une disgrâce mal déguisée, que le général Mac Clellan dut ouvrir la campagne. Il semblait qu'on n'eût attendu que le moment où il serait hors de Washington pour le frapper. (F. L.)

Juste au moment de partir, le général Mac Clellan adressa la communication suivante à l'adjudant général de l'armée :

« Quartier général de l'armée du Potomac.
« A bord du *Commodore*, 1er avril 1862.

« Général, je vous prie de vouloir bien mettre sous les yeux de l'honorable secrétaire de la guerre la note ci-dessous :

« Les effectifs approximatifs et les positions laissés en arrière de l'armée du Potomac sont à peu près comme suit :

« Le géneral Dix, tout en gardant les chemins de fer sous sa surveillance, a assez de monde pour donner 5,000 hommes à la défense de Baltimore, et 1,988 affectés à l'Eastern-Shore,

Anapolis, etc. Le fort Delaware est très-bien garnisonné par 400 hommes environ.

« Les garnisons des forts autour de Washington montent à 10,000 hommes; les autres troupes disponibles sous le général Wadsworth sont d'environ 11,400 hommes.

« Les troupes employées à la garde des chemins de fer du Maryland montent à 3,359 hommes. Ils sont désignés, étant d'anciens régiments, pour être relevés par de la cavalerie démontée et être envoyés en avant à Manassas.

« Le général Abercrombie occupe Warrenton avec une force qui peut monter à 7,780 hommes et 12 bouches à feu, y compris le colonel Geary à White-Plains et la cavalerie à sa disposition.

« J'ai l'honneur de demander que toutes les troupes organisées pour le service en Pensylvanie, à New-York et dans d'autres États de l'Est soient dirigées sur Washington. J'apprends du gouverneur Curtin qu'il y a maintenant 3,500 hommes de troupes prêtes en Pensylvanie. J'aurais aimé envoyer aussitôt cette force à Manassas; je désire qu'on y envoie 4,000 hommes du général Wadsworth. Ces troupes, avec les gardes de chemins de fer précitées, feront une force, sous le général Abercrombie, montant à 18,639 hommes.

« Mon intention est de pousser la division du général Blenker de Warrenton sur Strasburg, où il resterait jusqu'à destination ultérieure.

« Les troupes dans la vallée de Shenandoah seraient alors : division Blenker, 10,028 hommes et 24 bouches à feu; le cinquième corps Banks, comprenant le général Shields, soit 19,687 hommes et 41 canons, 3,652 chevaux de cavalerie et la garde des chemins de fer, environ 2,100 hommes, en tout 35,157 hommes.

« J'ai le dessein de relever Hooker sur le bas Potomac par un régiment, 850 hommes et 500 cavaliers, soit 1,350 hommes.

« Pour récapituler :

« A Warrenton il y aura....	7,780 hom.
« A Manassas..............	10,859 —
« Dans la vallée de Shenandoah......................	35,467 —
« Sur le bas Potomac	1,350 —
TOTAL........	54,456 hom.

« Il sera encore laissé pour les garnisons et le front de Washington, sous le général Wadsworth, 18,000 hommes des batteries à l'instruction.

« Les troupes en organisation ou prêtes pour service à New-York monteront probablement à

ce que j'apprends, à plus de 4,000 hommes. Elles peuvent être réunies à Washington pour en disposer suivant les besoins.

« Je suis votre très-respectueux et obéissant serviteur.

« (Signé) George B. Mac Clellan,
major général commandant.

« *Au brigadier général Thomas, adjudant général de l'armée des États-Unis.* »

Cet état était, pour employer l'expression d'un des témoins, « très-vague. » Le général Wadsworth, chargé des défenses de Washington, adressa au secrétaire de la guerre, lorsqu'il apprit les dispositions de troupes proposées par le général Mac Clellan et le peu de moyens qu'il lui laissait pour remplir son importante mission, la communication suivante :

« Quartier général du district militaire de Washington.
« Washington D. C., 2 avril 1862.

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous soumettre l'état sommaire ci-dessous des forces laissées sous mon commandement pour la défense de Washington :

« Infanterie...............	15,335 hom.
« Artillerie...............	4,294 —
A reporter.....	19,629 hom.

Report......	19,629 hom.
« Cavalerie (seulement six compagnies montées).............	848 —
« Total........	20,477 hom.
« Malades et hommes aux arrêts à déduire....................	1,455 —
« Total des présents sous les armes..............	19,022 hom.

« Je n'ai pas d'artillerie légère attelée sous mon commandement.

« Plusieurs compagnies de la réserve d'artillerie de l'armée du Potomac sont encore ici, mais pas sous mon commandement, ou pas aptes au service.

« De cet effectif je dois, par ordre du général Mac Clellan, détacher deux régiments à la division Richardson (corps Sumner), qui passera à Alexandrie ; un régiment à l'ancienne division Heintzelman pour remplacer le 37e New-York volontaires ; et un régiment pour relever un régiment de la division Hooker à Budd's-Ferry. — Total 4 régiments.

« J'ai en outre reçu l'ordre ce matin par le télégraphe d'envoyer 4,000 hommes à Manassas et à Warrenton pour y relever le général Sumner, afin qu'il puisse s'embarquer aussitôt.

« Quant à la qualité des troupes de mon commandement, je dois dire que presque toutes sont nouvelles et imparfaitement disciplinées; que plusieurs régiments, par suite de diverses causes qu'il n'est pas nécessaire de rappeler ici, sont complétement désorganisés, quelques-uns ayant été rappelés pour leur inaptitude au service de brigades en campagne, et remplacés par les meilleurs régiments restants.

« Deux régiments de grosse artillerie et un d'infanterie, exercés depuis quelques mois au service des pièces, ont été retirés des forts de la rive sud du Potomac, et je n'ai pu les remplacer que par des régiments tout nouveaux d'infanterie, complétement ignorants du service d'artillerie, et de nulle ou petite valeur dans la présente condition.

« Je ne suis pas informé de la position que devra prendre le major général Banks, mais j'apprends qu'il est à ce moment de l'autre côté des montagnes du Bull-Run, laissant à mon commandement le soin de couvrir le front depuis Manassas-Gap (environ vingt milles au delà de Manassas) jusqu'à Aquia-Creek.

« Je dois donc déclarer, en présence de l'effectif et de la nature des forces laissées sous mes ordres, qu'elles ne sont pas du tout en état de remplir l'important devoir qui leur est assigné.

Je regarde comme très-improbable que l'ennemi nous assaille sur ce point, mais cette opinion est fondée sur l'espérance qu'il sera promptement occupé ailleurs, et qu'il ignore le nombre et le caractère des forces laissées ici.

« J'ai l'honneur d'être votre obéissant serviteur.

« (Signé) Jas. S. Wadsworth, brigadier général et gouverneur militaire.

« *A l'honorable secrétaire de la guerre.* »

Observation. — Voici donc le général Wadsworth qui, tout en regardant comme *très-improbable* d'être attaqué, trouve qu'avec une quinzaine de mille hommes sous ses ordres il ne peut pas satisfaire à sa tâche ! Et voici le gouvernement qui, prenant un tel rapport au sérieux, estime qu'avec ces 15,000 hommes, et avec les 30 à 40,000 autres à disposition vers la droite, il n'est pas encore assez en sécurité. Il ne craindra donc pas de retenir tout un corps engagé dans une opération déjà commencée, et qui est la plus importante de toute la guerre ! (F. L.)

Ces communications furent soumises au président par le secrétaire de la guerre. La question fut aussitôt renvoyée à l'adjudant général de l'armée et au major général E.-A. Hitchcock, avec l'instruction de faire immédiatement rapport sur la manière dont les ordres du président avaient été suivis. Voici le rapport de ces officiers :

« Washington D. C., 2 avril, 7 h. 40 m.

« Conformément à vos instructions, nous avons examiné les papiers qui nous ont été transmis et

nous avons l'honneur de vous faire le rapport suivant :

« 1° L'ordre de guerre présidentiel n° 3, du 8 mars 1862, porte qu'en prenant une nouvelle base d'opérations on doit pourvoir à la parfaite sécurité de la ville de Washington. Les autres points de l'ordre n'ont plus d'opportunité, puisque depuis cette date l'ennemi à évacué ses positions sur le Potomac et s'est retiré derrière le Rappahanock.

« 2° Le conseil des officiers généraux, tenu à Fairfax-Court-House le 13 mars, eut lieu après que l'ennemi eut évacué Manassas et détruit le chemin de fer sur ses talons. Le conseil décida à l'unanimité de prendre une nouvelle base d'opérations par le Fort-Monroe, et trois des généraux — la majorité — décida que la force à laisser pour la défense de Washington devait être de la garnison complète des forts de la rive droite du Potomac, d'une garnison « d'occupation » des forts de la rive gauche, plus d'un corps couvrant de 25,000 hommes. Nous pensons que ces officiers estiment à 30,000 hommes la garnison des forts, ce qui porterait le total de l'armée de défense de Washington à 55,000 hommes.

Observation. — Nous ne savons en vérité où les deux généraux du département de la guerre ont puisé les éléments de ce calcul,

et entre autres du chiffre de 30,000 hommes pour la garnison des forts en proportion des 25,000 autres. Si l'on veut des garnisons sérieuses dans tous les forts exposés aux atteintes de l'ennemi avec les réserves nécessaires, le double ou le triple même n'est pas de trop. Si l'on veut rentrer dans ce que nous avons appelé la défense restreinte, la plus rationnelle sur ce terrain et dans de telles conditions, alors 5 à 6,000 hommes sont tout ce qu'il faut pour les garnisons et leurs réserves immédiates. Avec un corps *couvrant*, c'est-à-dire en campagne dans la direction de l'ennemi, de 25,000 hommes, 2,000 hommes de garnison fixe pourraient à la rigueur suffire. Mais s'il faut au département de la guerre 30,000 hommes de garnison pour un corps couvrant de 25,000, c'est-à-dire plus d'hommes immobilisés que d'hommes actifs dans le total de l'armée, alors nous comprenons qu'il n'ait jamais assez de forces sur les points où il croit voir du danger. (F L.)

« 3° Les directions du président au général Mac Clellan, en date du 13 mars, portent : *a*) de laisser une garnison à Manassas-Junction, telle que l'ennemi ne puisse reprendre possession de ce point ; *b*) de pourvoir à la complète sécurité de Washington ; *c*) de porter le reste de l'armée par le bas Potomac ou à la poursuite de l'ennemi. En ce qui concerne l'occupation de Manassas-Junction, comme l'ennemi a détruit les chemins de fer qui y conduisent, on peut assez raisonnablement présumer qu'il n'a pas l'intention de réoccuper cette position, et il n'est par conséquent pas nécessaire d'y mettre une forte garnison.

Observation. — Ce raisonnement fort juste peut aussi s'appliquer en bonne part à la capitale. Si l'ennemi n'avait pas l'intention de réoccuper Manassas, il devait avoir moins encore celle d'enlever Washington, qui est d'une étape et demie plus en arrière. La même

latitude d'interprétation de l'ordre présidentiel dont on use à l'égard du premier de ces points pouvait donc être revendiquée à l'égard du second. On objectera peut-être que l'ennemi peut arriver sur Washington sans passer à Manassas, c'est-à-dire par le haut Potomac et par le Maryland. Possible ! Mais, dans ce cas, les décisions du conseil de guerre deviennent moins impératives encore, puisqu'il avait à peine prévu cette hypothèse, n'ayant demandé garnison complète que pour les forts de la rive droite qui seraient alors complétement inutiles. (F. L.)

« 4° Le rapport du major général Mac Clellan à l'adjudant général, en date du 1er avril, après avoir énuméré les diverses troupes à laisser pour la défense de Washington, en fait la récapitulation comme suit : A Warrenton, 7,780 hommes ; à Manassas, 10,859 ; dans la vallée de Shenandoah, 35,467 ; sur le bas Potomac, 1,350. Total, 55,456. Et il serait laissé pour les garnisons et le front de Washington, sous les ordres du général Wadsworth, 18,000 hommes. Dans l'énumération ci-dessus se trouve compté le corps d'armée du général Banks ; mais il resterait à savoir si ce corps, opérant dans la vallée de Shenandoah, peut être considéré comme une portion réelle de la force nécessaire à la protection du front immédiat de Washington.

« 5° Le rapport du général Wadsworth du 2 avril énumère ses forces comme suit : infanterie, 15,335 ; artillerie, 4,494 ; cavalerie, 858 (six compagnies seulement montées). Total, 20,477.

Malades et hommes aux arrêts à déduire, 1,455. Total des présents sous les armes, 19,022.

« De cette force le général Wadsworth doit détacher deux bons régiments à la division Richardson, corps Sumner, qui seront déduits de son commandement; un régiment à l'ancienne division Heintzelman, pour remplacer le 37e New-York, et un autre pour relever un régiment de la division Hooker à Budd's-Ferry; total 4 régiments.

« Il lui est ensuite ordonné d'envoyer 4,000 hommes relever Sumner à Manassas et Warrenton. Le général Wadsworth mentionne en outre qu'il n'a point d'artillerie légère attelée et qu'il y a bien encore ici quelques compagnies de la réserve d'artillerie, mais pas sous son commandement ou non aptes au service. Il dit encore que presque toutes ses troupes sont des recrues imparfaitement disciplinées, que plusieurs régiments sont démoralisés, quelques-uns ayant été retirés pour inaptitude au service de brigades en campagne, et remplacés par les meilleurs régiments de la place; que deux régiments de grosse artillerie et un d'infanterie, exercés depuis plusieurs mois au maniement des pièces, ont été retirés des forts de la rive sud du Potomac et remplacés par deux régiments d'infanterie, recrues inexpérimen-

tées et complétement ignorantes du service de l'artillerie, par conséquent de nulle ou petite valeur dans la présente condition. S'il y avait donc besoin d'employer la force militaire pour la défense de Washington, le général Wadsworth déclare dans son rapport qu'il estime son commandement impropre à cette tâche.

« En présence de l'opinion exprimée par le conseil des commandants de corps d'armée sur la force nécessaire à la défense de la capitale, quoique non stipulée en chiffres, et de la force énumérée par le général Mac Clellan comme étant laissée dans ce but, nous sommes d'avis que les requêtes du président que la capitale soit laissée « en parfaite sécurité », dans l'opinion non-seulement du général en chef, mais de tous les commandants de corps d'armée, n'aient pas été complétement suivies.

« En tout respect.

« (Signé) L. Thomas, adjudant général.

« E. A. Hitchcock, major général de l'armée des États-Unis. »

Observation. — La tournure basochienne de cette consultation ne la rend pas plus concluante pour cela. Il reste, quant à la forme, que l'ordre du président fut non exécuté sur plusieurs points sans qu'on en fait de crime à personne, parce que, en effet, un ordre ne peut pas toujours tout prévoir et tout prescrire. Par conséquent,

celui dont nous parlons pouvait être interprété, sur le point spécial de la sécurité de Washington, plus sainement et plus largement qu'il le fut, sans autre atteinte à la dignité présidentielle. Il reste constant ensuite qu'avec une quinzaine de mille hommes sous le général Wadsworth à Washington, plus 4 à 5,000 hommes en avant vers Manassas; avec une trentaine de mille hommes en outre à la droite et vers la Shenandoah; avec un large fleuve devant soi, muni de canonnières, de ponts et têtes de ponts; derrière soi, tout le pays en communication par chemin de fer et des recrues en organisation dans plusieurs États; avec toutes ces ressources, il reste constant, disons-nous, qu'on ne se crut pas en « *parfaite* sécurité » à Washington, en d'autres termes qu'on y prit peur ou qu'on fit semblant, et que sous cette pression le gouvernement retint tout à coup au général Mac Clellan, lancé à ce moment dans une entreprise décisive et périlleuse, un corps de 30,000 hommes sur lequel il avait compté pour remplir le rôle principal aussitôt après le débarquement. (F. L.)

Le lendemain du jour où ce rapport avait été écrit, le président invita le secrétaire de la guerre d'ordonner à un corps de l'armée du Potomac de demeurer jusqu'à nouvel ordre devant le front de Washington. Le corps du général Mac Dowell, étant le seul corps au complet encore en arrière, fut choisi pour rester, sans que le général Mac Dowell en ait eu connaissance, cet officier étant occupé, au moment où il reçut cet ordre, à préparer son embarquement pour la péninsule.

CAMPAGNE DE LA PÉNINSULE

Le général Heintzelman, commandant les premières troupes de l'armée du Potomac qui tou-

chèrent la péninsule, arriva à Fort-Monroe le 23 mars, deux semaines après l'évacuation de Manassas. Il avait l'ordre de camper aussi près de la forteresse que possible, pour que l'ennemi restât ignorant de la direction ultérieure que prendrait l'armée, Norfolk ou Yorktown. Le général Heintzelman dit qu'aussitôt après son débarquement il obtint l'information que l'ennemi n'avait pas plus de 10,000 hommes à Yorktown et dans la péninsule, et qu'il aurait été content d'avancer et d'isoler Yorktown; dans quel cas, aucun autre obstacle sérieux ne se serait trouvé sur le chemin de Richmond. Le 27 mars, il poussa des reconnaissances à la hauteur de Big-Bethel et de Watt's-Creek, et s'approcha tout près de Half-Way-House, où l'ennemi avait environ 400 hommes et un peu d'artillerie. Il fit rapport par télégraphe au général Mac Clellan, et il reçut en réplique une dépêche portant que le général Mac Clellan espérait que rien n'avait été fait qui pût donner connaissance à l'ennemi de la ligne d'opérations de l'armée. Sur ce, la reconnaissance fut retirée.

Les troupes continuaient d'arriver à Fort-Monroe, et le 2 avril le général Mac Clellan lui-même débarqua. Le 4 avril, l'armée commença son mouvement dans la direction d'York-

town, et le 5 elle se trouva en présence des lignes ennemies. Le général Mac Clellan a dit qu'il s'était mis en marche de Fort-Monroe plus tôt qu'il n'avait d'abord l'intention de le faire, ayant appris que l'ennemi envoyait des renforts.

Tous les témoignages d'enquête tendent à prouver que lorsque nos troupes commencèrent leur débarquement dans la péninsule, la force de l'ennemi se bornait au commandement de Magruder, estimé diversement de 7 à 12,000 hommes, excepté par le général Mac Clellan, qui l'estime de 15 à 20,000 hommes. L'honorable Lemud J. Bowden, sénateur unioniste de la Virginie, vivant alors en dedans des lignes ennemies, près de Williamsburg, assure que les rebelles ne se décidèrent à renforcer Magruder que lorsqu'il fut évident que nos forces s'arrêtaient devant Yorktown et allaient procéder à un siége régulier de la place. Quelle qu'ait pu être à ce moment l'opinion de nos officiers, il est aujourd'hui démontré que lorsque nos forces apparurent devant Yorktown elles auraient pu faire sans grande difficulté une trouée dans la ligne d'ouvrages barrant la péninsule, et ainsi isoler et bloquer la place d'Yorktown, qui n'aurait pas tardé à capituler. Plusieurs de nos généraux attendaient et désiraient que cela fût tenté. Le général Heint-

zelman transmit au général Mac Clellan une demande du divisionnaire Hamilton pour forcer les lignes de l'ennemi. Aucune réponse ne fut reçue à cette ouverture.

Au lieu de cela, en revanche, un siége fut décidé, contrairement au désir du président, qui déjà, le 9 avril, écrivait au général Mac Clellan comme suit :

« Il y a un curieux mystère à l'endroit des troupes maintenant avec vous. Je vous ai télégraphié le 6, vous supposant 100,000 hommes. Le secrétaire de la guerre vient de me produire un état, pris, dit-il, de vos propres états, portant à 108,000 hommes les troupes avec vous et en route pour vous joindre. Vous me dites, au contraire, que quand tout ce qui est en marche vous aura rejoint vous n'atteindrez pas 85,000 hommes. Comment cette diminution de 25,000 hommes? Quant au commandement du général Wool, j'entends qu'il fasse pour vous précisément ce que vous auriez dû faire avec le même nombre de vos propres troupes si ce commandement n'eût pas existé. »

Observation. — Le général Wool, un des plus anciens officiers de l'armée régulière, commandait à Fort-Monroe et était formellement indépendant du général Mac Clellan, ce qui, malgré toute la bonne volonté du vénérable général, présentait de graves inconvé-

nients. Plus tard, seulement, la place fut mise sous les ordres du général Mac Clellan, quand on y envoya le général Dix. (F. L.)

« Je suppose que toutes les forces qui vous ont été envoyées sont avec vous maintenant, et, dans ce cas, je pense que c'est le bon moment pour frapper un coup. Les délais feront gagner l'ennemi plus que vous, c'est-à-dire qu'il gagnera davantage par des fortifications et par des renforts que vous par des renforts seulement.

« Et laissez-moi vous dire une fois de plus qu'il est indispensable dans votre intérêt que vous frappiez un coup. Je suis impuissant à vous y aider. Vous me rendrez la justice de vous rappeler que j'ai toujours désiré que vous ne vous mettiez pas en quête d'un champ de bataille en descendant la baie, et qu'en ne combattant pas à Manassas ou environs, c'était ajourner et non surmonter la difficulté; nous trouverons toujours le même ennemi et à peu près les mêmes retranchements n'importe sur quelle place. Le pays ne manquera pas de noter, et il note actuellement, que l'hésitation à agir contre une position retranchée n'est qu'une répétition de l'histoire de Manassas. »

Et la répétition fut rendue complète environ un mois plus tard, lorsque l'ennemi, en face d'une force supérieure, évacua ses ouvrages sans

perte et à l'insu du général commandant notre armée.

Le général Mac Clellan n'avait pas jugé ses forces suffisantes, et il avait répliqué très-vivement à l'ordre du président détachant Mac Dowell pour la défense de Washington, disant que cette mesure « mettait en péril le succès de notre cause ». Il demandait renforts sur renforts, réclamant les divisions Franklin et Mac Call, du corps Mac Dowell, pour être placées sous le commandement de Franklin; il insistait pour que la division Franklin au moins lui fût envoyée. Le 11 avril, cette division fut embarquée à Alexandrie pour le Fort-Monroe; le 14, le général Franklin se présenta au général Mac Clellan, près d'Yorktown; mais ses troupes restèrent à bord des transports jusqu'à ce que l'ennemi eût évacué la place; alors elles furent dirigées sur West-Point.

Le 6 avril, le général Mac Clellan télégraphiait au président : « Je n'ai aucun des moyens de transport nécessaires pour mouvoir mon armée seulement quelques milles, » et il demandait que tous ses ordres pour des trains de waggons soient aussitôt exécutés. Tout lui fut envoyé selon ses désirs, et même au détriment du général Mac Dowell, qui se trouva tellement dépourvu de moyens de transport que, lorsqu'il dut se diriger

sur Fredericksburg, ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'il put charrier ses vivres d'Aquia-Creek à Falmouth, avant la construction du chemin de fer.

Un mois s'écoula devant Yorktown, notre armée, d'après l'opinion de quelques-uns de nos meilleurs officiers, se démoralisant par les travaux d'un long siége plus encore qu'elle ne l'aurait été par un assaut infructueux.

Observation. — Il est souverainement injuste de mettre à la charge du général Mac Clellan le temps qui s'écoula devant Yorktown et la prétendue démoralisation qui s'ensuivit dans l'armée. D'abord cette démoralisation n'exista jamais, comme le prouvèrent les actions qui suivirent bientôt. Jamais troupe ne combattit plus bravement. Si le général Mac Clellan fut retenu un mois devant cette place, c'est qu'il avait compté, pour se dispenser d'en faire le siége ou l'assaut, sur un mouvement très-sagement combiné que devait effectuer le corps de Mac Dowell. Ce corps devait débarquer dans la Severn, et venir par terre prendre à revers le position de Gloucester, faubourg d'Yorktown, sur la rive gauche du York-River. Une fois cette position prise, la ville même serait bientôt tombée. Le corps de Mac Dowell ayant été retenu, le général Mac Clellan avait trop peu de troupes pour oser faire ce détachement au delà de la rivière; devant y renoncer, il se décida pour un siége régulier.

On lui a reproché de n'avoir pas fait une trouée dans la ligne ennemie qui traversait la Péninsule, d'Yorktown à Warwick-Creek. Nous avouons avoir aussi partagé un instant le même avis. Mais après avoir eu l'occasion de reconnaître de près la ligne ennemie, qui n'offrait que deux points vulnérables vers de longues et étroites chaussées à travers le marais, battues d'enfilade par de fortes batteries, nous fûmes obligés de revenir à l'opinion plus prudente du général Mac Clellan. Peut-être un assaut eût-il réussi; mais les chances étaient partagées, et en tout cas les pertes auraient été sensibles. Il a préféré ménager les vies des soldats au prix d'un peu

de temps. Nous ne nous sentons pas le courage de lui en faire un grand crime. (F. L.)

Les états signés du général Mac Clellan, qui se trouvent au bureau de l'adjudant général, portent l'effectif des troupes de la péninsule sous le général Mac Clellan, au 30 avril 1862, au chiffre de 112,392 hommes présents sous les armes.

Le 1[er] mai, le président télégraphie au général Mac Clellan : « Votre demande pour recevoir de Washington des canons Parrott m'alarme, surtout parce qu'elle fait prévoir des délais indéfinis. Est-ce que quelque chose sera fait ? »

Dans la nuit du 3 et le matin du 4 mai, l'ennemi évacua Yorktown sans perte. Un des témoins assure que le général Mac Clellan fut très-chagriné et mortifié de l'évacuation, car il avait fait tous ses préparatifs pour démasquer ses batteries le lundi 5 mai.

L'évacuation fut découverte le 4 à la pointe du jour. Entre 10 et 11 heures du matin, le général Stoneman, avec la cavalerie et quelque artillerie à cheval, entreprit la poursuite. A une heure, la division du général Hooker quitta Yorktown avec l'ordre d'appuyer le général Stoneman. Les généraux Sumner, Heintzelman et Keyes se mobilisèrent aussi dans la journée avec tout ou partie de leurs corps. A environ 5 milles d'Yorktown

la division Hooker fut arrêtée pendant quelque temps par une colonne venant d'autre direction et lui croisant sa route.

Pendant ce temps, le général Stoneman avait joint l'arrière-garde de l'ennemi et la serrait de près, jusqu'à ce qu'elle atteignît les ouvrages dans le voisinage de Williamsburg. Là la poursuite dut s'arrêter. Le gouverneur Sprague fut envoyé en arrière pour hâter l'arrivée de l'infanterie du général Hooker. Après un délai considérable, le général Hooker, trouvant impossible de faire poursuivre ses troupes droit devant lui, se détourna pour s'avancer par une autre route sur laquelle il avait obtenu des informations par les habitants ; il marcha jusqu'à 11 heures soir, reprit la marche le lendemain à l'aurore et arriva un peu après 7 heures du matin en présence des ouvrages avancés de l'ennemi, qui sont à un demi-mille du fort Magruder. Immédiatement il engagea l'action.

Il paraît y avoir eu une grande confusion dans l'arrangement des troupes à Williamsburg. Lorsque la poursuite commença, le dimanche, le général Heintzelman avait été chargé des opérations en front. Le lundi matin, ordre fut envoyé au général Sumner de prendre le commandement. Le général Mac Clellan resta en arrière à Yorktown

pour surveiller l'embarquement de deux divisions sur West-Point. Une forte pluie tombée le dimanche rendait les routes presque impraticables. Des troupes de différents commandements s'empâtèrent les unes dans les autres, et il semble qu'il fût difficile de les remettre en bon ordre.

Le lundi après midi, le général Hooker, se trouvant pressé par l'ennemi et sachant que le général Sumner avait 30,000 hommes avec lui, demanda à plusieurs reprises des renforts. Les généraux Stoneman et Heintzelman firent de même, mais les renforts n'arrivèrent pas. Le général Sumner a dit qu'ayant envoyé le général Hancock sur la droite, il n'avait au centre qu'environ 3,000 hommes d'infanterie, la cavalerie ne pouvant pas être employée contre l'ennemi dans un terrain aussi boisé. En recevant la demande de renfort du général Hooker sur la gauche, il envoya des officiers d'état-major rassembler des troupes plus en arrière, son corps s'étendant sur une profondeur d'une dizaine de milles, et il ordonna à Kearney de renforcer Hooker. Les renforts n'arrivant pas au général Hooker aussi vite qu'il l'aurait fallu ou au moins qu'il l'attendait, le prince de Joinville et le gouverneur Sprague partirent pour Yorktown afin de prier le général Mac Clellan de venir sur le

front veiller par lui-même à tout cela. Le gouverneur Sprague arriva à Yorktown vers 1 heure, ayant été environ une heure en route. Il rapporte que lorsqu'il informa le général Mac Clellan de la situation des choses sur le front, le général observa que « ceux en tête devaient bien s'attendre à ces petites difficultés ». Au bout de quelques instants, le général Mac Clellan partit de Yorktown et atteignit les environs de Williamsburg vers 5 heures d'après-midi.

Observation. — Le général Hooker a fait sur cet incident une déposition devant le comité, qui est peu avantageuse à l'un des chefs de corps imposés au général Mac Clellan. Il s'est exprimé comme suit :

« Vers neuf heures, mes tirailleurs serraient de près le fort Magueder. J'envoyai dire aux généraux en arrière que rien ne s'opposait plus à ce qu'ils avançassent. Ils étaient à un mille et demi de moi. Je croyais que c'était Heintzelman; mais il se trouva que c'était Sumner, avec 30,000 hommes au moins. Je le sollicitai d'avancer jusqu'à trois heures après midi, et pendant ce temps mes propres troupes furent engagées trois ou quatre fois. Le général Kearney, qui avait été le dernier à quitter Yorktown, excepté Porter, laissé là en garnison, fut le premier à me donner assistance. Si le général Sumner s'était avancé à temps, je crois qu'on en finissait avec la rébellion; mais il ne s'avança pas du tout.

« *Question.* Où était le général Mac Clellan pendant tout ce temps ?

« *Réponse.* A Yorktown. Vers neuf heures du matin, le prince de Joinville, voyant que les renforts n'arrivaient pas, partit pour Yorktown et y arriva une heure après. On me rapporta qu'il dit au général Mac Clellan : « Général, vous avez trois vieilles femmes en « avant. Le général Hooker est rudement engagé et on ne lui « envoie point de renforts. Il est nécessaire que vous alliez y mettre « bon ordre. » Le lieutenant-colonel Webb était présent à cette

entrevue, en suite de laquelle le général Mac Clellan partit de Yorktown entre quatre à cinq heures, pour aller en avant. »

Il résulte bien de cette déposition que ce ne fut pas le général Mac Clellan, occupé à embarquer à Yorktown des troupes qui devaient tourner l'ennemi posté à Williamsburg, qui fut cause de l'inaction de Sumner. Plusieurs de ses officiers d'état-major et aides de camp étaient détachés aux corps en avant. (F. L.)

Pendant ce temps, le général Kearney avait rejoint Hooker sur le champ de bataille, et, comme plus ancien en rang que Hooker, avait pris le commandement. Le général Hancock avait été engagé sur la droite où, ayant été renforcé, il réussit à repousser l'ennemi en perdant une quarantaine d'hommes. La principale action fut soutenue par les troupes du général Hooker, dont la division subit une perte d'environ 1,700 hommes. Au moment où elles furent renforcées, les troupes de Hooker devaient maintenir leur position à la baïonnette ou à l'aide des cartouches prises sur les corps des hommes tombés; les routes étaient tellement boueuses que les caissons n'avaient pu suivre les bataillons pour les approvisionner à nouveau.

Cette même nuit l'ennemi évacua Williamsburg. Le général Mac Clellan rapporte qu'en arrivant sur le champ de bataille il fut si content de voir l'ennemi battu et forcé ou de devoir évacuer la position dans la nuit ou de courir grand risque

d'être cerné, qu'il contremanda les ordres aux divisions Richardson et Sedgwick, et les renvoya en arrière à Yorktown.

Le jour suivant, la poursuite fut continuée sur une courte distance par le général Stoneman, avec la cavalerie et un petit corps d'infanterie. Plusieurs généraux ont déclaré que si l'ennemi avait été promptement poursuivi après la bataille de Williamsburg, on aurait pu entrer sur ses talons à Richmond; l'un d'eux dit même sans coup férir. Le général Mac Clellan objecte que les pluies avaient rendu les chemins si mauvais qu'une vigoureuse poursuite était impossible.

La bataille de Williamsburg paraît avoir été livrée avec de nombreux et sérieux désavantages. Rien ne fut connu de la nature de la contrée ou de la valeur des ouvrages défensifs de l'ennemi jusqu'à ce que nos troupes les eurent devant elles. Aucune volonté supérieure ne contrôlait les mouvements ; on ne savait qui commandait ; chaque général combattit comme il crut le plus convenable, et lorsque le commandant en chef parut sur le champ de bataille, le principal était achevé.

Trois ou quatre jours furent perdus à Williamsburg pour attendre les vivres, etc. ; puis la marche fut reprise vers le Chickahominy. Ce fut aussi à

ce moment que Norfolk fut pris et le *Merrimac* détruit. Mais auparavant les mesures avaient été prises pour ravitailler l'armée par le York-River au lieu du James, la ligne adoptée fut conservée. Il en résulta que les canonnières ne servirent pas à grand chose dans les opérations contre Richmond, et furent complétement inactives, à l'exception de la tentative contre le fort Darling, jusqu'à ce qu'elles durent, en juillet, protéger la retraite de l'armée sur le James-River.

La distance entre Williamsburg et la ligne d'opérations du Chickahominy est de 40 à 50 milles ; l'armée mit environ deux semaines à les parcourir. Les premières troupes qui franchirent le Chickahominy furent celles du général Keyes, le 24 mai, suivies le lendemain par le corps du général Heintzelman. Le reste de notre armée resta sur la rive gauche du Chickahominy jusqu'à la bataille de Fair-Oaks, pendant laquelle le général Sumner passa sur la rive droite pour appuyer les généraux Heintzelman et Keyes.

Observation. — Voici le Chickahominy qui se trouve maintenant fournir une *ligne d'opération* !! Comme nous n'avons pas à faire ici un cours de définitions stratégiques, nous renvoyons les auteurs d'une telle bévue aux ouvrages de Jomini, de l'archiduc Charles et autres maîtres en la matière, et nous passons aux lenteurs reprochées à l'armée dans sa marche.

A cet égard, le comité devrait se souvenir qu'un peu plus haut, à propos du combat de la division Hooker à Williamsburg, il est

convenu que les routes « étaient tellement boueuses que les caissons n'avaient pu suivre leurs bataillons ». Après l'affaire, la pluie continua encore, et il devint impossible non pas seulement de poursuivre l'ennemi jusqu'à Richmond, mais même de marcher pendant quelques heures. Les hommes avaient de la boue jusqu'à la ceinture ; les cavaliers se tiraient encore d'affaire, mais les chariots n'arrivaient plus. Aussi, après l'action, le général Mac Clellan fit rétrograder quelques corps vers leurs vivres, à Yorktown, et se décida d'embarquer encore deux divisions, Richardson et Sedgwick, pour leur faire faire le trajet en remontant le York-River. Pendant trois jours après le combat, les troupes restées en avant, depuis le simple soldat jusqu'au général, ne vécurent que de ce qu'elles avaient emporté avec elles sur la selle ou dans le sac. Il n'y aurait pas eu moyen de faire marcher seulement 10,000 hommes avec leurs approvisionnements, tandis que l'ennemi, se repliant sur ses dépôts, ne souffrait nullement des longues étapes. Parler, dans de telles conditions, de poursuite jusqu'à Richmond, c'est parler en l'air. Au lieu de faire du roman à l'occasion de ces temps d'arrêt imposés par les éléments, le comité devrait bien nous dire pourquoi l'administration fut si lente à fournir les transports et les bâtiments pour le trajet d'Alexandrie à Fort-Monroe, lenteurs qui firent perdre au moins quinze jours au moment le plus précieux. (F. L.)

Le général Mac Clellan continua à demander des renforts, représentant que la force de l'ennemi en front était supérieure à la sienne propre, et que le corps du général Mac Dowell ferait plus pour la protection réelle de Washington dans la péninsule que partout ailleurs. Dans une lettre du 21 mai, il demande que le corps du général Mac Dowell lui soit envoyé par eau plutôt que par terre, comme le mode le plus expéditif, et que lui et ses troupes soient explicitement placés sous son commandement dans les termes ordinaires. Il termine sa lettre en disant :

« Je crois que notre armée a de grosses affaires en perspective, mais je ne suis ni intimidé ni découragé. Je désire accroître sa force autant que je puis; mais à tout événement je la ferai combattre avec toute l'habileté, toute la prudence et toute la résolution en mon pouvoir. Et j'ai confiance que le résultat sera ou de me maintenir dans la confiance permanente du gouvernement, ou de finir là ma carrière. »

En réponse à la demande du général Mac Clellan que le général Mac Dowell le rejoigne par eau, le président écrivit le 21 mai :

« Mac Dowell peut vous rejoindre par terre plus promptement qu'à bord des bâtiments, même si ceux-ci étaient déjà prêts à Fredericksburg, à moins que sa marche par terre ne soit retardée par l'ennemi, auquel cas vous seriez débarassé d'autant sur le front de Richmond. Par terre, il vous rallierait cinq jours après le départ; tandis que par eau vous ne l'auriez pas avant deux semaines, à en juger par les récentes expériences. La seule division Franklin mit plus de dix jours à vous atteindre depuis que je lui en eus donné l'ordre. »

Les préparatifs furent donc faits par le général Mac Dowell pour quitter Fredericksburg le 25 mai

et rejoindre le général Mac Clellan. Mais, juste au même moment, Jackson commençait son expédition dans la vallée de Shenandoah. Alors Mac Dowell, ainsi que le général Frémont, de la Virginie occidentale, furent envoyés au secours du général Banks, avec la tâche de couper la retraite à Jackson. Étant informé de ces faits, le général Mac Clellan observa que le mouvement de Jackson avait probablement pour but de prévenir l'envoi de renforts dans la péninsule. Le président répliqua par des renseignements détaillés sur les affaires de la Shenandoah, et terminait en disant :

« Si le corps de Mac Dowell était maintenant avec vous, nous serions réellement sans appui. Ce sont les appréhensions de quelque chose semblable à ce qui arrive et non le mauvais vouloir à vous soutenir qui m'ont toujours fait retenir le corps de Mac Dowell. Veuillez comprendre cela, et faire de votre mieux avec les forces que vous avez maintenant. »

Observation.— Nous croyons tout à fait à la sincérité du langage franc et honnête du président, mais un peu plus haut le rapport défigure complétement les faits relatifs à la campagne de Jackson et à la folle terreur qu'elle inspira à Washington, qui fut la véritable cause des revers de la péninsule. En quittant Washington, avant d'avoir été privé d'une partie de son commandement, le général Mac Clellan avait donné les instructions les plus sages et les plus précises pour la défense de la capitale. Il avait indiqué Manassas-Junction et Front-Royal comme des points constituant une bonne

première ligne, et avait ordonné à Banks de s'y établir en s'y retranchant. Il lui avait formellement défendu de s'avancer plus loin en Virginie. Mais aussitôt que le général Mac Clellan eut le dos tourné, on voulut lui créer un rival dans Banks, et, calculant que l'armée du Potomac attirerait toutes les forces de l'ennemi, on crut assurer à Banks de faciles lauriers en l'envoyant faire une pointe dans la haute vallée de la Shenandoah. Le conseil aulique de Washington croyait faire ainsi un coup de maître, et faire tomber Richmond avant que Mac Clellan eût le temps de paraître devant cette ville. Si les confédérés ne s'étaient pas tant pressés et s'ils eussent laissé Banks s'avancer plus profondément, le brave général aurait sans doute couru grand risque d'être capturé avec tout son corps. Banks ayant miraculeusement échappé, il suffisait de tenir fortement Harpers'-Ferry d'un côté et Centreville de l'autre pour couvrir Washington. Jackson aurait pu se promener entre Warrenton-Junction et Winchester ; il aurait pu pousser des partis de cavalerie dans le Maryland occidental, mais il n'aurait rien pu tenter de sérieux.

Au lieu de cela, on voulut jouer à Jackson ce qu'on croyait être un bon tour, et, pour employer l'expression américaine, le « mettre dans le sac ». Pour se faire une idée de ce plan de campagne, sorti de l'officine de Washington, et de la confusion qui présida à son exécution, il faut lire la série des télégrammes par lesquels le président informe le général Mac Clellan du progrès de cette savante manœuvre. Les généraux Mac Dowell, Banks, Sigel et Fremont, venant chacun de leur côté, et conservant tous leur commandement indépendant, arrivèrent les uns après les autres pour se faire battre en détail ou pour laisser passer Jackson sous leur nez sans combat. Mais le résultat le plus fâcheux fut que le corps de Mac Dowell, divisé, affaibli par des marches forcées, et transporté sur un autre théâtre de guerre, ne put plus prendre le rôle qui lui était réservé. Pour la seconde fois, et définitivement, il fut retenu loin de l'armée du général Mac Clellan à laquelle, pour la seconde fois aussi, il causa par là un grand préjudice, comme on va le comprendre par quelques brèves explications.

Après la destruction du *Merrimac* et la prise de Norfolk par les fédéraux, qui ouvrait à ceux-ci le James-River, le commodore Goldsborough avait proposé au général Mac Clellan de faire appuyer son armée à gauche et d'aller prendre pour base d'opérations le James-River. Le changement de base, effectué alors, eût rendu bien

bien plus facile l'attaque de Richmond, par le concours des canonnières. Le général Mac Clellan renonça à ces avantages évidents parce qu'il avait l'ordre de donner la main par sa droite au général Mac Dowell, qui, de Fredericksburg, devait venir rallier par terre l'armée de la péninsule aussitôt que celle-ci serait à hauteur de Richmond. Le général Mac Clellan attendait le général Mac Dowell par la route du chemin de fer Richmond-Fredericksburg et avait déjà envoyé des troupes dans cette direction à sa rencontre, lorsqu'il reçut, au lieu de ce renfort, l'ordre télégraphique de brûler les ponts de ce chemin de fer sur les branches du Pamunkey, et de rendre ainsi impossible toute communication avec Mac Dowell, dont les avant-postes n'étaient alors qu'à sept lieues de distance des avant-postes de Mac Clellan. Mais c'était au moment de la défaite de Banks, et telle était la frayeur de Washington qu'on croyait toute l'armée confédérée en marche vers le Nord, et qu'en coupant les ponts on sauverait la capitale. La frayeur alla même jusqu'à proposer au général Mac Clellan de rembarquer son armée pour la ramener dans les lignes d'Alexandrie ! (F. L.)

Le 31 mai et le 1er juin furent livrées les batailles des *Sept-Pins* et de *Fair-Oaks*. Comme on a beaucop controversé sur la conduite des troupes à cette occasion, votre comité s'en référera plus particulièrement au témoignage du général Casey, qui commandait la division en tête, sur laquelle fut faite la première attaque. Le général Casey rapporte que lorsque la campagne de la péninsule s'ouvrit, sa division était surtout composée de recrues inexpérimentées. Elles avaient beaucoup souffert des marches, ainsi que des travaux et des incidents du siége d'Yorktown. Quelques corps étaient depuis plusieurs semaines sans tentes, ayant été obligés de laisser

leurs équipages de campement en arrière lorsqu'on commença la poursuite de l'ennemi après l'évacuation d'Yorktown. Cette division franchit le Chickahominy, prit position aux Sept-Pins, où elle s'établit en construisant des retranchements et des abatis.

Quelques jours avant la bataille des Sept-Pins, contrairement aux opinions et aux avis des généraux Keyes et Casey, la division reçut l'ordre de se porter plus en avant sur le front à trois quarts de mille, se trouvant ainsi à six milles, les avant-postes à cinq milles, de Richmond. Elle n'était appuyée ni de droite ni de gauche, le reste du corps dont elle faisait partie (Keyes) étant en arrière. Elle se renforça immédiatement de fossés et d'abatis; à la nuit, les avant-postes furent attaqués par l'ennemi et le repoussèrent. Vers onze heures du matin, le 31, les éclaireurs annoncèrent l'approche de l'ennemi, et un aide de camp du général Johnson fut capturé avec d'importants papiers sur lui. Le général Casey, avec un aide de camp et l'officier supérieur de jour, se rendit vers le général Keyes pour lui faire rapport. Le général Keyes a témoigné que quelques jours avant l'attaque il avait fait rapport sur sa situation au général Mac Clellan, sur le voisinage immédiat de l'ennemi et son attitude menaçante,

et avait demandé que le général Sumner franchît le Chickahominy pour l'appuyer. Mais cela ne fut fait qu'au moment où l'attaque eut lieu. Les rapports continuèrent à annoncer l'approche de l'ennemi. La division fut rassemblée, les hommes de corvée rappelés, et tout fut préparé pour recevoir l'attaque. Deux lignes de bataille furent formées; une dans les fossés et retranchements, et l'autre, soit cinq à six régiments, avec quatre bouches à feu, à environ un tiers de mille plus en avant. Auparavant un régiment avait envoyé un renfort aux avant-postes. A environ une heure et vingt minutes, l'ennemi commença l'attaque en force, on croit qu'il se montait à environ 35,000 hommes; ils attaquèrent par le front et sur les deux flancs. Après quelques moments d'action, l'ennemi continuant à arriver en force, notre front se retira sur la position de la seconde ligne et combattit là jusqu'à ce qu'il fut complément entouré. Des renforts avaient été promis, et le général Casey avait choisi la position qui lui avait été assignée; mais les renforts tardèrent jusqu'au moment où il fut forcé d'évacuer sa seconde ligne; alors arriva un seul régiment. Après environ trois heures de combat, la division dut abandonner l'emplacement de la seconde ligne avec une perte de 1,433 hommes, tant tués, blessés que man-

quants. Une heure après que la division Casey eut été refoulée, le reste de nos troupes se replia d'un mille et demi à deux milles en arrière de la première ligne de Casey, où l'ennemi fut tenu en échec et où le combat cessa pour la journée.

Pendant la bataille, le général Sumner, dont le corps était sur la rive gauche du Chickahominy, reçut l'ordre du général Mac Clellan de se tenir prêt à franchir la rivière. Non-seulement le général Sumner fit cela, mais il concentra aussitôt tout son corps et le porta en avant jusqu'à ce que les têtes de colonne fussent vers les ponts, prêtes à traverser, gagnant ainsi une ou deux heures. Quand l'ordre de passer lui arriva, il put l'exécuter immédiatement; il dirigea ses troupes tout droit sur le champ de bataille, s'engagea avec l'ennemi en se plaçant à la droite des troupes déjà fortement pressées.

Le jour suivant, 1er juin, l'ennemi attaqua le général Sumner à Fair-Oaks. Le général Hooker, qui avait reçu, la veille, l'ordre du général Heintzelman de marcher en avant avec la moitié de sa division, entendant le feu du général Sumner, se porta aussitôt dans cette direction et attaqua l'ennemi. En peu de temps celui-ci fut refoulé et battit en retraite en désordre. Il n'y avait pas liaison entre les forces du général Sumner et

celles du général Heintzelman (Hooker), mais chacune d'elles combattit de son mieux suivant les circonstances. Le général Mac Clellan était avec le gros de l'armée sur la rive gauche du Chickahominy. Lorsque le combat fut fini, il passa sur la rive droite de la rivière.

Le lundi matin, le général Heintzelman ordonna au général Hooker de pousser une reconnaissance forcée vers Richmond, ce que le général Hooker fit en s'avançant jusqu'à quatre milles de la capitale ennemie, sans autre résistance que quelques escarmouches d'avant-postes. Informé de cela par le général Heintzelman, le général Mac Clellan ordonna que les troupes fussent rappelées et occupassent la position qui avait été tenue par la division Casey.

Les officiers engagés dans cette bataille, qui ont été interrogés, déclarent que l'armée aurait pu pousser par la droite sur Richmond avec peu de résistance; que l'ennemi était tout à fait débandé et démoralisé, jetant armes, équipement, etc., pour mieux s'enfuir. Le général Mac Clellan paraît avoir eu aussi l'idée d'un mouvement immédiat sur Richmond, car le lendemain de la bataille (2 juin), il écrivait au secrétaire de la guerre :

« Hier matin, l'ennemi nous a attaqués, en

force et avec grande vigueur, mais il a été repoussé sur toute la ligne avec grande perte. Nos troupes ont chargé fréquemment dans les deux jours, et ont régulièrement rompu l'ennemi. Il s'ensuit que notre gauche n'est qu'à quatre milles de Richmond. Je n'attends plus que de voir la rivière baisser pour la franchir avec le reste de nos troupes, et faire une attaque générale. S'il tient dans une très-forte position, je pourrai attendre les renforts qui m'arriveront de Fort-Monroe. Mais le moral de mon armée est maintenant tel que je puis tenter beaucoup. Je ne crains pas de revers. La victoire est complète, et toute gloire est due à la bravoure de nos officiers et de nos soldats. »

Toutefois le mouvement ne fut pas fait, par suite, a dit le général Mac Clellan, de la hauteur des eaux du Chickahominy et du mauvais état des routes.

Observation. — Nous reconnaîtrons que le rapport du comité, à propos des journées de Fair-Oaks et des Sept-Pins, renferme des remarques vraies; mais pour un récit qui prétend être complet dans ses appréciations et distribuer de haut l'éloge et le blâme, il a des omissions d'une flagrante injustice. Il n'y est pas question de la belle charge de feu le général Kearney, qui rétablit le combat sur la gauche. A droite, la division Sedgwick, du corps Sumner, livra un combat sanglant le premier jour, qui empêcha l'ennemi de couper entièrement le corps du général Keyes des ponts sur le Chickahominy. Enfin l'assertion que, le second jour, le général Mac

Clellan ne parut sur le champ de bataille qu'après la fin du combat a été démentie par de nombreux témoins oculaires et par un de ses aides de camp, entre autres, qui l'accompagna toute la journée. « Le général Mac Clellan, quoique gravement malade de la dyssenterie, dit cet officier, avait cependant passé la plus grande partie de la nuit à chercher ses généraux et à s'entendre avec eux. Vers sept heures et demie du matin, le général Mac Clellan quitta l'ancien quartier du général Sumner, et arriva entre huit et neuf heures à l'endroit où celui-ci était engagé. Le combat était alors des plus vifs ; nous étions dans une clairière, et l'on se battait sur la lisière du bois, à 200 mètres de l'endroit d'où le général dirigeait lui-même le combat. »

Le général Sumner a déposé que le général Mac Clellan ne vint vers lui à Fair-Oaks qu'à midi ; mais cette déposition montre trop d'ignorance sur d'autres faits assez importants de la journée pour qu'on puisse baser sur elle un récit complet et authentique des événements. Le général Mac Clellan peut bien être arrivé à huit heures sur ce champ de bataille boisé et accidenté, et n'avoir été vu qu'à midi par le général Sumner, qui ne vit pas non plus l'appui que lui prêtèrent les généraux Kearney et Hooker. Quant au général Heintzelman, tout à fait sur la gauche, à Seven-Pines, il put encore moins savoir ce qui se passa vers Fair-Oaks, et son témoignage sur ce point est de nulle valeur. Mais le fait est que pendant la nuit, entre les deux actions, il fut mandé par le général Mac Clellan, et qu'il reçut du commandant en chef lui-même, à la station du chemin de fer du Chickahominy, des instructions détaillées pour les dispositions du dimanche. Il est indubitable que si ce jour-là, après l'avantage de Sumner, secondé par Kearney et Hooker, on eût fait avancer le reste de l'armée pour pousser l'ennemi, on aurait obtenu un grand succès. Mais si les difficultés de cette opération n'étaient peut-être pas insurmontables, elles étaient très-grandes. Le pont de Bottom avait seul résisté à l'inondation, et pour l'atteindre il fallait aller dans l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture. C'est le viaduc du chemin de fer, que les confédérés croyaient encore coupé et qui n'avait été ouvert que la veille, de Fair-Oaks, qui empêcha l'aile gauche de mourir de faim. Par là on évacuait les blessés et on approvisionnait les six divisions de la gauche. Qu'on joigne à cela la fatigue de ces divisions, leurs pertes et la complète désorganisation de l'une d'entre elles, et l'on comprendra le temps d'arrêt qui suivit la bataille de Fair-Oaks. (F. L.)

Le 6 juin, le division Mac Call du corps Mac Dowell reçut l'ordre de rejoindre l'armée de la péninsule. Le 8 juin, le général Mac Clellan télégraphiait : « Je serai parfaitement prêt à aller de l'avant et à prendre Richmond quand Mac Call sera arrivé ici et que le terrain permettra le passage à l'artillerie. » Le 10 ou 11 juin, les troupes de Mac Call commençaient à arriver à White-House.

Les préparatifs continuèrent à Washington pour envoyer par terre, de Fredericksburg, le reste des troupes du général Mac Dowell, lui-même ayant des instructions pour agir complétement de concert avec le général Mac Clellan, mais en gardant un commandement indépendant. Cela ne paraît pas avoir été du goût du général Mac Clellan, car, le 16 juin, il télégraphia au secrétaire de la guerre :

« Il doit être clairement entendu que Mac Dowell et ses troupes seront complétement sous mon contrôle. J'ai reçu un télégramme de lui demandant que la division de Mac Call soit placée de manière à le rejoindre immédiatement après son arrivée. Cette demande ne respire pas l'esprit convenable. Les troupes qui m'arrivent, quelles qu'elles soient, doivent être disposées le mieux possible. Je ne comprendrais pas que dans

les circonstances actuelles le général Mac Dowell pût désirer que l'intérêt général fût sacrifié à l'avantage d'accroître son commandement particulier. Si je ne puis pas contrôler toutes ses troupes, je n'en ai pas besoin, et je préfère combattre avec ce que j'ai, laissant à d'autres la responsabilité des conséquences. »

Le 18 juin, le général Mac Clellan télégraphie au secrétaire de la guerre qu'il a reçu l'avis de déserteurs que des troupes ont quitté Richmond pour renforcer Jackson, que le mouvement a commencé le 8, et que si des renforts arrivent à Jackson, ce ne sera pas moins sans doute d'une dizaine de mille hommes; qu'il ne veut pas garantir la vérité de ce rapport, mais qu'il lui paraît assez certain qu'on le croit à Richmond et dans les troupes rebelles. A cela le président répliqua, le même jour, que l'information était corroborée par une dépêche du général Hing à Fredericksburg, et il remarque : « Si c'est vrai, c'est aussi bon pour vous qu'un renfort de même effectif. »

Le même jour le général Mac Clellan télégaphie au président :

« Un engagement général peut avoir lieu à toute heure. Une avance de notre part engagera une bataille plus ou moins décisive. Sur chaque

point l'ennemi paraît prêt à nous recevoir. Il est certainement en grand nombre et a des ouvrages considérables. Si 10 ou 15,000 hommes ont quitté Richmond pour renforcer Jackson, cela prouve leur force et leur confiance. Après demain nous combattrons l'armée rebelle si la Providence le permet. Nous n'attendons qu'une condition favorable du sol et du ciel, et l'achèvement de quelques préliminaires nécessaires. »

Les états du général Mac Clellan au bureau de l'adjudant général donnent l'effectif suivant de l'armée de la péninsule au 20 juin : présents sous les armes, 115,102 hommes; corvées, malades et aux arrêts, 12,255 hommes; manquants, 29,511. Total, 156,868 hommes.

A peu près à ce moment, le général rebelle Stuart fit, avec sa cavalerie, sa célèbre pointe tout autour de notre armée, sans aucune perte, et en découvrant la nature de nos communications avec le York-River.

Le 24 et le 25 juin, le général Mac Clellan télégraphie au secrétaire de la guerre qu'il est informé par des déserteurs et des nègres fugitifs que Jackson prépare une attaque sur sa droite et ses derrières. Comme cette dépêche du général Mac Clellan et une du président en réponse

précèdent immédiatement la bataille des Sept-Jours, nous les donnons ici dans toute leur teneur:

« Reçue à 8 h. 50 m. après midi.

« 25 juin, 6 h. 15 m. après midi.

« Rentrant à ce moment au quartier général, je trouve votre dépêche concernant Jackson. Quelques nègres viennent précisément de me donner des renseignements confirmant la prévision de l'avance de Jackson, qui serait maintenant à Hanover-Court-House ou environs, ainsi que de Beauregard, qui serait entré hier à Richmond avec d'importants renforts. La force rebelle est estimée à 200,000 hommes avec Jackson et Beauregard. Si ces rapports sont vrais, j'aurais donc à combattre en grand désavantage; mais l'armée fera tout ce qui est en pouvoir humain pour maintenir sa position et repousser toute attaque. Je regrette ma grande infériorité de nombre, mais je sens que je ne suis en aucune façon responsable à cet égard, vu que je n'ai pas manqué de représenter souvent la nécessité de m'envoyer des renforts, qu'ici était le point décisif, et que toutes les ressources efficaces du gouvernement auraient dû y être concentrées. Je ferai tout ce qu'un général peut faire avec la belle armée que j'ai l'honneur de commander, et si elle succombe sous

le nombre, je partagerai son sort et mourrai aussi avec elle. Mais, si de l'action qui se livrera après-demain ou dans un temps très-rapproché sort un désastre, on ne pourra pas m'en faire porter la responsabilité; elle doit rester à qui de droit.

« Depuis que j'ai commencé ces lignes j'ai reçu d'autres renseignements confirmant les suppositions sur les mouvements de Jackson et de Beauregard. Je serai probablement attaqué demain, et je vais de l'autre côté du Chickahominy pour y préparer la défense. Mes demandes de renfort sont maintenant hors de saison.

« (Signé) G. B. Mac Clellan,
major général.

« *A l'honorable E. M. Stanton, secrétaire de la guerre.* »

La réponse du président porte :

« Washington, 26 juin 1862.

« Vos trois dépêches d'hier se terminant par le rapport que vous avez complétement réussi dans votre pointe sont très-satisfaisantes.

« La dernière, de 6 h. 15 m. du soir, présumant que vous vous trouvez en face d'une force de 200,000 hommes, et en rejetant sur qui de droit la responsabilité, me peine beaucoup. Je vous ai donné ce que j'ai pu et j'agis dans la prévision que vous ferez de votre mieux avec ce que vous

avez, tandis que vous continuez, peu généreusement j'estime, à prétendre que j'aurais pu faire davantage. Je n'ai négligé et ne négligerai aucune occasion de vous envoyer tous les renforts possibles.

« (Signé) A. LINCOLN.

« *Au major général Mac Clellan.* »

Dans l'après-midi du 26 juin, entre deux et trois heures, l'ennemi, en force considérable, fit une attaque vigoureuse sur les troupes du général Mac Call stationnées à Mechanicsville et composées de deux brigades, Seymour et Reynolds. L'action dura jusqu'à la nuit, et l'ennemi fut repoussé. Des troupes furent lancées en avant par le général Porter à l'appui de celles engagées, mais elles ne prirent pas part à l'action, quoique quelques-unes d'elles eussent bien pu appuyer la droite de la ligne.

Vers minuit, les troupes reçurent l'ordre de se replier vers Gaines-Mill, ce qui fut exécuté sans perte.

Le 27, fut livrée la bataille de Gaines-Mill, principalement par le corps du général Porter. Nos forces engagées étaient de 27 à 30,000 hommes, celles de l'ennemi étant de deux à trois fois ce nombre. Celui-ci était en telle supériorité d'effectifs que nos troupes, malgré l'extrême bravoure

avec laquelle elles combattirent, furent refoulées en subissant une perte d'environ 9,000 hommes tués, blessés et manquants.

Le général Mac Clellan fut interrogé sur les motifs qui l'avaient porté à laisser ainsi son aile droite, comptant seulement une trentaine de mille hommes, exposée à recevoir l'attaque d'un ennemi supérieur en nombre, au lieu de l'avoir retirée sur la rive droite du Chickahominy avant la bataille de Gaines-Mill. Sur ce point son témoignage fut le suivant :

« *Question.* — Quelle qu'ait pu être l'intention de l'ennemi dans son attaque, n'aurait-il pas été meilleur pour nous de placer les deux ailes de notre armée du même côté du Chickahominy, avant la bataille de Gaines-Mill ?

« *Réponse.* — Je ne pense pas qu'on ait dû les porter sur le même côté de la rivière avant le moment où on le fit.

« *Question.* — Quel avantage y avait-il à laisser l'aile droite de notre armée exposée à l'attaque d'une force ennemie très-supérieure ?

« *Réponse.* — Elle empêchait que l'ennemi ne se jetât sur notre flanc et nos derrières, et elle facilita, à mon avis, la retraite de l'armée et de son matériel.

« *Question.* — Voulez-vous expliquer ce qui fut fait par notre aile droite au moment ou à peu près où la gauche était engagée, pour préserver notre flanc contre une attaque, et pour permettre à l'armée et à son matériel de se retirer?

« *Réponse.* — Par un combat désespéré, elle infligea de si rudes pertes à l'ennemi qu'elle l'arrêta sur la rive gauche de la rivière et nous donna le temps d'évacuer le matériel. »

Observation. — Lorsque le rapport fait un grave reproche au général Mac Clellan de n'avoir engagé que 30,000 hommes à Gaines-Mill, il se montre un peu sévère, car le général n'avait en tout que 80,000 combattants formant 11 divisions, et sa tâche était des plus complexes. Il fallait d'abord prévoir la retraite vers le James-River, ouvrir par conséquent la route inconnue dans cette direction, et protéger la marche de l'immense convoi qui se dirigeait déjà de ce côté; et s'il fallait empêcher l'ennemi de passer le Chickahominy, il fallait avant tout se couvrir contre Richmond, où le flanc droit de l'armée fédérale allait être fort exposé pendant la marche en retraite et par le flanc. Pour cela il fallait occuper l'immense ligne des ouvrages et y faire bonne contenance. Sur les 11 divisions, deux, moins une brigade, envoyées par Gaines-Mill, formaient l'extrême gauche, prêtes à ouvrir la marche vers le James-River; 4 divisions furent engagées toute la journée à Gaines-Mill, renforcées par deux brigades de Sumner arrivées à la fin. La division Smith eut un combat très-chaud sur la gauche du Chickahominy; il resta trois divisions et une brigade pour garnir la longue ligne des ouvrages. Cette disposition n'était peut-être pas la meilleure ni celle que le général Mac Clellan eût prise s'il eût eu tout le temps nécessaire pour ses préparatifs; mais aucun de ces corps ne fut inutile sur l'emplacement qui lui avait été assigné. Toutes les troupes furent *agissantes* dans cette journée; elles eurent toutes des combats partiels, et le soir il n'y avait plus un régiment en réserve, tant la supériorité de l'ennemi était grande. Quelques brigades de plus à Gaines-Mill n'auraient pas suffi à procurer une

victoire féconde, et eussent laissé sur d'autres points une lacune qui aurait pu gravement compromettre la retraite en perspective. (F. L.)

Dans la nuit qui suivit la bataille de Gaines-Mill, toutes nos forces furent concentrées sur la rive droite du Chickahominy, et le jour suivant le mouvement sur le James-River fut résolu. Le général Heintzelman rapporte que la nuit après la bataille, arrivé vers le général Mac Clellan, il trouva tout paqueté et prêt à partir; le général Mac Clellan lui dit qu'il n'y avait que deux choses à faire, ou concentrer toutes les forces et tout risquer dans une bataille, ou se replier sur le James-River; que s'il livrait bataille ici et qu'il fût battu, l'armée entière serait perdue. Le général Heintzelman fut d'avis de ne pas risquer la bataille dans de telles conditions, car si l'armée était perdue la cause le serait aussi; qu'il était préférable de se retirer vers le James-River, où l'on attendrait des renforts. Le général Mac Clellan dit qu'il était aussi lui-même de cette opinion, et l'exécution en fut arrêtée. Cette nuit, à minuit et 20 minutes, le général Mac Clellan télégraphia au secrétaire de la guerre que lui (général Mac Clellan) n'était pas responsable du résultat, mais que le gouvernement n'avait pas soutenu son armée.

A cela le président répliqua, le 28 : « Si vous avez une bataille indécise ou un échec, c'est le prix que nous payons pour que l'ennemi n'entre pas à Washington. Nous protégeons Washington, et l'ennemi se concentre sur vous. Si nous avions dégarni Washington l'ennemi aurait été sur nous avant que les troupes qu'on vous aurait envoyées vous eussent rejoint. En tout cas, sauvez votre armée. Je vous enverrai du renfort aussitôt que possible ; mais ne l'attendez ni aujourd'hui, ni demain, ni après-demain. »

Le 28 juin se passa sans combat sérieux.

Observation.— Ce qui procura ce répit avantageux aux fédéraux, ce fut précisément la disposition de la veille que le comité blâme dans son rapport. Étendues sur les deux rives du Chickahominy, les troupes de Mac Clellan donnèrent si bien le change au général sécessionniste Lee que celui-ci crut à la retraite de l'armée fédérale sur Williamsburg, et que pendant tout un jour il poussa Jackson dans cette direction, tandis que l'armée fédérale marchait vers le James-River. Rien ne fut plus caractéristiqne que cette journée du 28 qui, après une sanglante bataille, se passa sans un coup de fusil, les deux armées étant en marche au milieu des forêts, s'ignorant l'une et l'autre et semblant jouer à cache-cache. (F. L.)

Le colonel B. S. Alexander déclare que, dans l'après-midi du 28, il fut mandé par le général Mac Clellan, qu'il arriva au quartier général à Savage-Station à peu près à la nuit tombante. Il reçut l'instruction de se rendre avec une escorte au James-River, puis de renvoyer en arrière un

nombre suffisant d'hommes pour servir de guides aux diverses colonnes de l'armée; il communiquerait ensuite avec les canonnières et leur donnerait l'ordre d'amener des provisions en haut de la rivière; il reconnaîtrait les deux rives du James-River jusqu'à l'embouchure du Chickahominy, ainsi que les places propres au débarquement; puis il remonterait le Chickahominy pour déterminer les points où l'armée pourrait le traverser en cas de nécessité, et reviendrait au quartier général pour rapport. Le colonel Alexander quitta Savage-Station la nuit même, et atteignit le James-River dans l'après-midi suivant. Pendant qu'il complétait sa reconnaissance, l'armée arrivait sur le James-River, à Malvern.

Lorsqu'il était au quartier général, recevant ses instructions, il lui fut montré, a-t-il déclaré, un ordre du jour imprimé, mais pas encore distribué, ordonnant la destruction des bagages d'officiers et de soldats, tentes, équipages, etc., etc., et appelant l'armée à se soumettre à cette privation, qui ne serait que temporaire, « seulement pour quelques jours ». Il fit des observations au général Mac Clellan contre la distribution d'un tel ordre, qui serait d'un très-fâcheux effet, qui démoraliserait les troupes et leur ferait comprendre plus clairement que par tout autre moyen qu'elles

sont défaites et n'ont plus qu'à sauver leur peau. L'ordre ne fut pas distribué, et le général Mac Clellan déclare qu'il n'a aucun souvenir d'un tel ordre.

La retraite sur le James-River ayant été décidée, l'armée s'y achemina, toujours serrée par l'ennemi pendant le jour, mais réussissant à repousser ses attaques et évacuant ses positions pendant la nuit. Les actions de Savage-Station, Glendale et Malvern furent livrées pendant ce mouvement; l'ennemi fut repoussé dans chacune de ces journées, et notre armée se replia par ordre pendant la nuit.

Il paraîtrait, d'après les renseignements que votre comité a obtenus, que les batailles furent livrées, les troupes maniées, les dispositions prises puis changées entièrement par les commandants de corps, et sans direction du commandant en chef. Il plaçait les troupes le matin, puis partait pour chercher la position du jour suivant; pendant ce temps les troupes combattaient sans directions de sa part jusqu'à la fin de la journée où il leur ordonnait de se replier pendant la nuit sur la nouvelle position qu'il avait choisie.

Observation. — Il nous semble qu'en tout cela le général Mac Clellan avait réellement pris sur lui la tâche la plus importante et la plus utile, sinon la plus brillante. Pour une armée qui, vu le

terrain, ne pouvait pas se développer sur un front étendu, les chefs de corps, une fois les troupes placées, étaient bien aptes à diriger l'action. A quoi serviraient donc les généraux de division et de corps d'armée si, à chaque escarmouche ou à chaque action de quelques brigades, le commandant en chef devait être nécessairement là pour tout diriger? Quand il n'a rien de mieux à faire nous comprenons que, dans une sage mesure, il s'accorde cette satisfaction, qui plaît à la troupe et lui donne un bon exemple. Mais le chef d'une armée dans les circonstances de celle dont nous parlons avait bien d'autres soucis, et il aurait bien mal entendu sa mission s'il avait négligé les soins de la marche, qui était l'essentiel, pour aller faire le preux chevalier en arrière-garde. (F. L.)

C'est de cette façon que l'armée atteignit le James-River.

La bataille de Malvern-Hill, le 1er juillet, fut la plus vivement disputée de celles de la péninsule. Les troupes furent placées le matin sous la direction du général Mac Clellan, qui, après, quitta le terrain, pour y revenir dans l'après-midi. La première affaire de la journée commença à environ 10 heures du matin, mais ne dura pas longtemps. La principale affaire, lorsque l'ennemi attaqua très-vigoureusement et obstinément, commença tard dans l'après-midi, et continua jusqu'après la nuit tombante; l'ennemi fut repoussé et battu sur tous les points. Plusieurs des officiers interrogés par votre comité sont d'avis que l'ennemi avait tellement souffert dans cette journée que si notre armée avait pu le poursuivre vigoureusement elle serait entrée avec lui dans Richmond. (!!!)

Il est vrai aussi que notre armée avait été sévèrement éprouvée pendant la semaine écoulée, ayant dû combattre presque chaque jour et marcher en retraite presque chaque nuit. Les commandants de corps et leurs soldats combattirent de la manière la plus courageuse. On ne trouverait pas de meilleures troupes. Quoique affectées de cette retraite nocturne précipitée, elles combattirent constamment avec une persistante bravoure quand, le jour, elles étaient attaquées par un ennemi joyeux et victorieux.

Le commandant en chef décida de se replier de Malvern sur Harrison-Bar, malgré la victoire remportée par notre armée à Malvern. Il semble avoir considéré son armée comme complétement incapable de se mesurer avec l'ennemi, car le jour même de la bataille de Malvern, évidemment avant la bataille, il écrivait de Haxall-Plantation à l'adjudant général de l'armée :

« Mes hommes sont complétement épuisés, et je crains le résultat si nous sommes attaqués aujourd'hui par des troupes fraîches. Si c'est possible, je me replierai cette nuit sur Harrison-Bar, où les canonnières peuvent nous aider à couvrir notre position. Permettez-moi d'insister pour qu'on ne perde pas une heure à m'envoyer

des troupes fraîches. Il me faudrait aussi davantage de canonnières. »

Le 2 juillet, le président télégraphia au général Mac Clellan :

« Votre dépêche d'hier matin m'induit à penser que votre armée a quelque répit. Dans cette espérance, permettez-moi de raisonner avec vous un moment. Lorsque vous demandez qu'on vous envoie promptement 50,000 hommes, vous êtes sous l'influence de quelque grosse erreur de fait. Vous avez envoyé récemment des papiers montrant vos dispositions faites au printemps dernier pour la défense de Washington, et demandant qu'on revienne à ce plan. J'y trouve mentionné, à Washington et alentours, 75,000 hommes. Maintenant veuillez croire que je n'ai pas même assez de monde pour effectuer ce même plan par 15,000 hommes. Tout le général Fremont dans la vallée, tout le corps de Banks, tout Mac Dowell, qui n'est pas avec vous, et tout ce qui est à Washington monte au plus à 60,000 hommes. En y ajoutant les généraux Wool et Dix, je n'ai pas, votre armée non comprise, 75,000 hommes de ce côté-ci des montagnes.

Observation.— Et Burnside qu'on fit venir plus tard, trop tard ! et tant d'autres détachements et petites expéditions de droite et de

gauche, qu'on aurait pù faire rentrer depuis deux ou trois mois, Hunter, et Butler même en partie? (F. L.)

Donc l'idée de vous envoyer promptement 50,000 hommes ou quelque autre force considérable est tout simplement absurde. Dans vos fréquentes mentions de responsabilité vous paraissez croire que je vous blâme de ce que vous ne faites pas davantage ; veuillez vous dégager de cette impression. Je vous prie seulement de ne pas demander des impossibilités de moi.

« Si vous pensez n'être pas assez fort pour prendre Richmond à présent, je ne vous demande pas de le tenter. Sauvez l'armée, matériel et personnel, et je vous renforcerai pour une nouvelle offensive aussitôt que possible. »

Le 3 juillet, après que l'armée eut atteint Harrison-Bar, le général Mac Clellan écrivit au secrétaire de la guerre :

« J'espère que l'ennemi est aussi complétement épuisé que nous ; il fut certainement très-mal mené dans la dernière bataille... C'est naturellement impossible d'estimer maintenant nos pertes, mais je doute qu'il y ait aujourd'hui plus de 50,000 hommes sous les drapeaux.

« Pour accomplir la grande tâche de prendre Richmond et mettre fin à la rébellion, les renforts

à m'envoyer devraient monter au moins à une centaine de mille hommes. »

La retraite de l'armée de Malvern à Harrison-Bar fut très-précipitée. En arrivant, les troupes furent entassées en grande confusion, l'armée entière étant concentrée dans un espace d'environ trois milles le long de la rivière. Aucun ordre ne fut donné le premier jour pour occuper les hauteurs qui commandent la position, et les troupes ne furent point placées de manière à pouvoir résister à une attaque en force de l'ennemi; ce ne fut que grâce à la forte pluie qui empêcha les rebelles de faire avancer leur artillerie que notre armée échappa à la destruction. L'ennemi réussit à mettre en batterie quelques pièces et à jeter quelques projectiles dans le camp avant qu'aucun préparatif eût été fait pour la défense. Le 3 juillet, les hauteurs furent occupées par nos troupes et des retranchements commencés, et alors seulement, mais pas avant, notre armée se trouva assurée dans sa position.

En s'en référant à la déposition de M. Fucker, attaché au secrétaire de la guerre, on verra que, avant le 5 avril 1862, 121,500 hommes avaient été débarqués sur la péninsule. Peu après, la division Franklin d'environ 12,000 hommes, du corps Mac Dowell, y fut envoyée. Au commen-

cement de juin, la division Mac Call du même corps, environ 10,000 hommes, la suivit; puis environ 11,000 hommes de Baltimore et du Fort-Monroe, et à la fin de juin, environ 5,000 hommes de la division Shields. En tout 159,500 hommes.

Le 20 juillet 1862, suivant les états envoyés au bureau de l'adjudant général par le général Mac Clellan, l'armée du Potomac sous son commandement comptait : présents sous les armes, 101,691 hommes; corvées, malades, aux arrêts, 17,828 hommes; manquants, 38,795 hommes; total, 158,314 hommes. Cela en y comprenant le corps du général Dix, montant à 11,778 hommes, dont 9,997 présents sous les armes.

L'armée resta à Harrison-Bar pendant le mois de juillet et une partie du mois d'août. Elle ne fut engagée dans aucune opération active, et ne fut presque pas molestée par l'ennemi. La question des futures opérations était mûrement examinée par le gouvernement. Le général Mac Clellan estimait que la rivière James était la meilleure ligne d'approche sur Richmond, et demandait à être renforcé pour rouvrir la campagne contre cette place. Le président visita l'armée le 8 juillet, mais rien ne fut encore décidé.

Le 25 juillet, le général Halleck visita l'armée

à Harrison-Bar, accompagné par le général Burnside, qui arrivait de la Caroline du Nord à Fort-Monroe avec la plus grande portion de son corps. Les officiers généraux furent réunis, et la question de la retraite de l'armée fut soumise à leur examen. Ce conseil de guerre était surtout d'un caractère consultatif. La majorité des officiers se prononça en faveur d'une retraite de l'armée. Le général Burnside a rapporté que des officiers lui avaient dit que l'armée n'était pas dans une bonne condition à Harrison-Bar; les malades y augmentaient, plusieurs régiments étaient sans tentes, sans ustensiles de cuisine, et plusieurs hommes sans armes. L'opinion générale exprimée par les chefs de corps indiquait de l'abattement parmi la troupe. Un d'eux disait que ses hommes ne pourraient pas, à son avis, marcher trois milles et livrer bataille. Cette condition des troupes fut une des raisons qui motivèrent finalement la retraite de la péninsule.

Le général Mac Clellan demandait 50,000 hommes de renfort pour pouvoir recommencer les opérations actives. Le général Halleck, lorsqu'il visita l'armée, informa le général Mac Clellan que le gouvernement ne pourrait lui fournir que 20,000 hommes. Le général Mac Clellan consentit à rouvrir les opérations avec ce renfort, et le

général Halleck partit sur cette entente. Mais le même jour le général Mac Clellan lui écrivit pour demander 15 à 20,000 hommes de l'armée de l'Ouest en addition à ceux qui lui avaient été promis, insistant très-vivement pour qu'ils soient envoyés temporairement; ils seraient renvoyés dans l'Ouest après la prise de Richmond. Comme cela ne se pouvait pas, l'ordre fut donné de retirer l'armée aussitôt que possible, de manière à coopérer avec les troupes du général Pope, en présence à ce moment de forces supérieures de l'ennemi.

Observation. — Ce *non possumus* est fort commode pour clore une discussion désavantageuse. Nous croyons toutefois qu'il était possible et profitable de concentrer soit à l'armée du général Mac Clellan soit à Washington la foule des petits corps éparpillés sur des points relativement peu importants du théâtre de la guerre. En voulant tout faire à la fois et être fort partout en même temps, on risque souvent d'échouer sur les points les plus décisifs. Cet axiome reconnu a reçu une nouvelle sanction des procédés du conseil aulique de Washington dans ses opérations de 1862. (F. L.)

A l'égard du renforcement de l'armée à Harrison-Bar, le témoignage du général Mac Clellan fut comme suit :

« *Question.* — Combien de combattants estimiez-vous avoir à Harrison-Bar et combien vous en aurait-il fallu encore pour entreprendre avec succès un mouvement contre Richmond?

« *Réponse.* — Je pense que j'avais de 85 à

90,000 hommes à Harrison-Bar, et je me serais de nouveau avancé avec environ 20,000 hommes de renfort. Mon idée était que le gouvernement concentrât sur le James-River à peu près tout ce qu'il avait à sa disposition. Je ne pense pas que l'ennemi eût inquiété Washington aussi longtemps qu'il aurait eu une puissante armée fédérale dans le voisinage de Richmond, et je ne partageais pas les appréhensions sur la sécurité de la capitale que beaucoup d'autres avaient.

« Je demandai d'abord 50,000 hommes dans la pensée où j'étais que l'armée devait être aussi forte que possible, et qu'il fallait laisser le moins possible aux chances. Lorsque le général Halleck vint à Harrison-Bar, mon souvenir est qu'il me dit que 20,000 hommes, ou à peu près, étaient tout ce qu'il pouvait me donner, et je lui répondis que j'essaierais avec ce nombre. Je n'ai pas souvenir d'avoir demandé plus tard un plus grand nombre de troupes que 20,000 hommes, comme étant nécessaires pour commencer le mouvement.

« *Question.* — Combien d'hommes environ avez-vous perdu depuis le 25 juin jusqu'à ce que vous atteigniez Harrison-Bar, en tués, blessés et manquants ?

« *Réponse.* — Je crois que la perte fut d'en-

viron 14,000 hommes, mais je ne pourrais le dire positivement sans consulter les états.

« *Question.* — Veuillez dire en quoi vous estimez que vos chances de succès auraient été plus grandes par l'addition de 20,000 hommes à Harrison-Bar, que lorsque vous étiez en vue de Richmond, et avant que Jackson eût formé sa jonction avec l'ennemi ?

« *Réponse.* — Je comptais sur l'effet des batailles qui venaient d'être livrées. J'avais alors de fortes raisons de croire que les pertes de l'ennemi étaient beaucoup plus considérables que les nôtres, et que ses corps étaient très-démoralisés, surtout depuis la bataille de Malvern-Hill. »

En terminant son rapport sur la campagne de la péninsule, votre comité s'en référera au rapport du général John A. Barnard au général Mac Clellan. Le général Barnard était commandant du génie de l'armée du Potomac pendant cette campagne. La conclusion de son rapport, qu'il appelle : « Coup d'œil rétrospectif sur les fautes qui ont été faites et sur leurs véritables causes, » est la suivante :

« Une des principales causes des derniers échecs fut l'inaction de huit mois, d'août 1861

à avril 1862. Plus que toute autre, une guerre contre une rébellion demande de promptes mesures. En novembre 1861, l'armée du Potomac, quoique non encore munie de tout le matériel, était déjà aussi complète en nombre et aussi bien organisée et disciplinée qu'elle ne fut jamais. Pendant quatre mois, le grand débouché maritime de la capitale fut bloqué, et Washington resta comme assiégée par un ennemi très-inférieur, en face d'une armée de campagne de 150,000 hommes.

« Dans l'hiver de 1861-1862, Norfolk aurait pu et dû être pris. La marine le demandait, le pays le demandait, et les moyens à cet effet étaient nombreux. Par sa capture, la carrière du *Merrimac*, qui fut si fatale à nos opérations subséquentes, aurait été prévenue. La construction de ce bâtiment était connue, et le département de la marine n'avait pas été sans avertissements sur les craintes qu'il devait inspirer.

« Quoique les délais puissent servir à bien mûrir les plans et promettent de grands résultats, ce n'est pas la première fois qu'il a été prouvé qu'une guerre victorieuse demande quelque chose de plus que des principes militaires abstraits. Le problème réel était de savoir saisir le premier moment opportun de satisfaire un peu l'im-

patience de l'opinion publique, de justifier l'immense confiance de la nation, et de profiter des avantages d'un grand commandement et d'une liberté d'action illimitée pendant qu'on les possédait.

Observation. — Tout cela est très-sage, mais M. le général Barnard devrait bien en même temps donner une recette pour faire mouvoir une armée de cent et quelques mille hommes dans deux pieds de boue. Pendant presque tout l'hiver les routes de la Virginie furent complétement impraticables. (F. L.)

« Lorsque l'armée se mit en mouvement, le plan adopté était bien fait pour amener des contrariétés. Et lorsque l'armée était sur le point de partir pour Anapolis et la Chesapeake j'étais certain qu'une moitié serait à peine embarquée que l'autre recevrait l'ordre de retourner à Washington. L'ennemi était à Manassas, et de là une attaque feinte ou réelle sur Washington était si facile, si sûre d'y créer une panique à laquelle aucun gouvernement n'aurait pu résister, qu'un contre-ordre au reste de l'armée aurait été inévitable.

Observation. — Le critique oublie ici que tant que les ennemis étaient à Manassas et sur le Potomac il ne devait être porté, par ordre formel du président, que 50,000 hommes sur leurs derrières par Anapolis et la Chesapeake. Par conséquent il serait resté assez de monde à Washington pour mettre la capitale à l'abri de la panique prédite et de ses conséquences. Le fait que cette ridicule panique eût pu se produire ne suffirait d'ailleurs pas à justifier le gouvernement de jeter la perturbation dans de sérieux plans en voie d'exécution. (F. L.

« Lorsque l'ennemi se retira derrière le Rappahanock et détruisit les ponts des chemins de fer, les circonstances avaient grandement changé, et il y avait de forts arguments pour la ligne adoptée. Maintenant le résultat a prouvé qu'il y a de nombreuses raisons, à côté de celles purement militaires, qui devaient aussi être pesées, et qui s'opposaient à l'adoption de cette ligne.

« Les faits se rapportant au retrait du corps Mac Dowell ont été si complétement exposés devant la cour d'enquête sur Mac Dowell, que tous ceux qui le désirent peuvent former leur jugement en connaissance de cause. Que ce retrait ait été sage ou pas, c'était une des conséquences du choix d'une ligne d'opération ne couvrant plus Washington.

« Au moment où l'armée du Potomac débarquait sur la péninsule, la cause de la rébellion était au plus mal dans ses affaires. Ses armées étaient démoralisées par les défaites de Port-Royal, Mill-Spring, Fort-Henry, Fort-Donelson, Roanoke-Island et Pea-Ridge, et réduites par les maladies, les pertes, les expirations de service, etc., tandis que la loi de conscription n'avait pas encore passé. On pouvait croire qu'il ne suffirait plus que d'un vigoureux coup de collier pour en finir à tout jamais avec cette rébellion

si près déjà d'être étouffée. Comment se fit-il que le jour de l'entrée en campagne de la magnifique armée du Potomac fut aussi le jour de résurrection de la cause rebelle, et que celle-ci grandit en raison des lents progrès de nos opérations ?

« Quelque opinion contraire que j'aie pu émettre, je suis aujourd'hui d'avis qu'on aurait dû tenter l'assaut contre les lignes d'Yorktown. Il y a tout lieu de croire qu'elles n'étaient pas occupées en force lorsque notre armée apparut devant elles, et nous savons qu'elles étaient loin d'être complètes. Le prestige du pouvoir et du moral était de notre côté. Nous nous devions à nous-mêmes de le maintenir. Nous aurions probablement réussi. Mais, si nous avions échoué, il est douteux que l'échec d'un assaut infructueux eut été plus démoralisant que les lents travaux d'un siége.

Observation. — Nous sommes d'autant plus étonné de cette confiance rétrospective de M. le général Barnard que, sur les lieux, MM. les officiers du génie qui l'entouraient, ainsi que lui-même, croyons-nous, exprimèrent des avis tout différents à plusieurs reprises. (F. L.)

« Nos troupes travaillèrent un mois aux tranchées, ou grouillèrent dans les marais de Warwick. Nous perdîmes peu d'hommes par le siége,

mais les maladies s'accrurent, et les fatigues des travaux, sans l'excitation du combat, influèrent fâcheusement sur le moral de l'armée. Nous n'emmenâmes pas d'Yorktown une aussi bonne troupe que nous y avions amenée. Nous n'avons que trop senti les fruits amers de ce mois gagné par l'ennemi. Ils ne sont pas encore épuisés.

« Le siége ayant été entrepris, nous aurions dû ouvrir nos batteries aussitôt qu'elles étaient placées. L'effet sur la troupe eût été salutaire. On aurait facilité le siége et abrégé les travaux ; à côté de cela, nous aurions eu le renom d'avoir repoussé l'ennemi d'Yorktown par la force des armes, tandis que, comme les choses se sont passées, il parut n'évacuer que par mesure de prudence.

Observation. — Cela n'est pas prouvé ! Rien, au contraire, ne décourage une troupe et n'exalte ses adversaires comme un feu d'artillerie qui débute mesquinement, sans compter qu'on dévoile ainsi son calibre. Quant au *renom* d'avoir enlevé Yorktown de force, ce mince avantage pouvait aussi être douteux, puisque à moins de faire à l'ennemi de forts dégâts et de nombreux prisonniers au moment même de l'évacuation, ce qu'on pouvait difficilement espérer, il aurait toujours pu prétendre nous avoir repoussés, et n'avoir évacué que plus tard par prudence. (F. L.)

« Yorktown étant toutefois tombée, il était convenable de poursuivre l'ennemi avec toutes nos forces. Mais la bataille de Williamsburg, livrée comme elle le fut, sans reconnaître

la position, sans concert d'action entre les divers commandants de divisions et de corps et presque sans ordre, fut une faute qui n'aurait pas dû se produire. Nous connaissions cette position précédemment, et nous savions qu'elle était fortifiée. Nous pouvions être sûrs que si l'ennemi s'y arrêtait il y serait en force et y combattrait jusqu'à ce que ses trains eussent eu le temps de se mettre hors de notre atteinte. Nous combattîmes, nous perdîmes quelques milliers d'hommes, et nous ne gagnâmes rien. Si nous n'avions pas engagé le combat, une bataille n'aurait probablement pas été nécessaire le lendemain. Mais si elle avait été nécessaire nous aurions eu le temps de concentrer nos forces, de reconnaître la position et de disposer notre attaque de manière à ce qu'il en sorte quelque profit.

OBSERVATION. — On y gagna au moins ce renom d'avoir enlevé la position par les armes que M. le général Barnard regrette tant qu'on ait négligée devant Yorktown. Mais ce n'est pas la seule contradiction dans laquelle tombe l'honorable général. Il n'aurait pas craint, par exemple, des assauts même infructueux devant les lignes si fortes d'Yorktown-Warwick et à Williamsburg il est inconsolable des pertes causées par le succès. (F. L.)

« Nous avions tout avantage. La division Franklin débarquait à West-Point le jour suivant, et la division Sedgwick un jour après. Ces deux

divisions auraient coupé la retraite de l'ennemi s'il était resté un jour de plus à Williamsburg, et dans ce cas nous aurions eu en front des forces supérieures et deux divisions sur ses derrières. Une retraite précipitée de l'ennemi et peut-être sa capture en seraient résultées, sans compter qu'on aurait ainsi justifié le long embarquement de Franklin et son envoi final à West-Point.

« En quittant Williamsburg, nous aurions dû traverser le Chickahominy, et nous relier à la flottille du James-River. Nous aurions eu l'avantage d'avoir une armée réunie et la coopération de la marine, et en deux semaines nous aurions probablement été à Richmond. Le fait que nous ne connaissions pas le caractère du Chickahominy comme obstacle (à travers notre route directe sur Richmond), que nos transports se trouvaient sur le York-River, que là le chemin de fer nous fournissait une bonne ligne de ravitaillement, puis encore qu'on désirait se relier à Mac Dowell venant de Fredericksburg, etc., décida de notre route. En la prenant nous perdions l'essentiel, à savoir l'approche par le James-River et la coopération de la flotte.

Observation. — Nous avons montré précédemment à qui en revenait la faute, très-bien sentie par le général Barnard. Quant au fait de l'ignorance du pays, et du Chickahominy entre autres comme

obstacle, il retombe en premier lieu sur le critique lui-même, qui, comme commandant en chef du génie, aurait dû se procurer d'avance tous les renseignements possibles sur la topographie et l'hydrographie de la contrée. (F. L.)

« Une fois la route choisie, on n'aurait pas dû employer deux semaines à parcourir les quarante milles de Williamsburg à Bottombridge et à New-Bridge ; et le passage du Chickahominy n'étant pas gardé à Bottombridge, on aurait dû aussitôt en profiter pour tourner et saisir le passage de New-Bridge, ce qui aurait pu avoir lieu le 28 mai, et même plus tôt si les mesures avaient été bien préparées pour cela.

« L'échec des rebelles à Fair-Oaks aurait pu procurer des avantages. Ce fut une de ces occasions qu'il faut saisir au vol et qui ne se répètent pas. Nous connaissons aujourd'hui l'état de découragement et de désorganisation dans lequel l'armée rebelle opéra sa retraite. Nous savons qu'on aurait pu la suivre jusque dans Richmond. Si nous avions poursuivi, nous n'aurions pas rencontré de résistance à porter en avant notre aile droite. Quoique nous ne connussions pas alors tout ce que nous savons maintenant, il était évident que lorsque les rebelles frappèrent le coup à notre gauche, il ne négligèrent aucun moyen en leur pouvoir pour s'as-

surer le succès. Il était évident qu'ils agissaient avec toutes leurs forces, et nous les repoussâmes en désordre avec les trois cinquièmes des nôtres. Nous aurions dû les suivre en faisant avancer nos deux cinquièmes restant.

« Lorsqu'il fut connu que Mac Dowell était appelé à un autre champ d'opérations, il n'y avait plus d'espoir d'augmentation de force par la jonction de son corps. Il n'y avait d'autres renforts à attendre que ceux que nous reçûmes vers le milieu de juin. On savait ou l'on supposait que les forces rebelles s'augmentaient par la conscription, par l'appel de troupes d'autres localités, et par la dissolution de l'armée de Beauregard.

« Enfin, le moment vint où l'action était inévitable. L'ennemi prit l'initiative, et nous en étions avisés. Si Porter avait été retiré la nuit du 26 juin, notre armée aurait été concentrée sur la rive droite du Chickahominy, trandis que deux corps au moins de l'ennemi étaient sur la rive gauche. Quelque résolution que nous eussions alors prise, soit d'avancer contre Richmond et contre la fraction de l'ennemi sur la rive droite du Chickahominy, ou de nous diriger immédiatement vers le James-River, nous aurions eu une armée concentrée, et les chances d'un brillant succès dans la

première alternative ; et dans la seconde alternative, si nous n'accomplissions rien, nous aurions été, le matin du 27, dans la même situation où nous étions le matin du 28, moins une bataille perdue et une retraite forcée. Ou nous aurions pu occuper les retranchements construits à cet effet par 20,000 hommes et combattre de l'autre côté avec 80,000 au lieu de 27,000, ou bien finalement abandonner les lignes avec notre position de la rive droite du Chickahominy, et combattre et refouler l'ennemi sur la rive gauche, rouvrir nos communications et nous rabattre ensuite sur Richmond.

Observation. — Tous ces beaux projets tiennent si peu compte des réalités qu'ils tombent dans le domaine des rêveries. Contre une armée que M. le général Barnard reconnaît avoir été supérieure en nombre, et qui aurait été appuyée aux ouvrages de Richmond, il y a haute présomption à prétendre que le général Mac Clellan aurait pu emporter la place de la façon indiquée. (F. L.)

« Mais comme les choses se passèrent, l'ennemi combattit avec toute sa force, moins un léger rideau devant nos lignes, et nous avec 27,000 hommes seulement. Ainsi nous perdîmes la bataille et 9,000 hommes. Cette défaite nous refoula de notre position ; notre marche en avant pour l'offensive et la conquête se changea en retraite pour notre sécurité, et cela devant une

force qui n'était probablement pas de beaucoup supérieure à la nôtre.

« Vu le temps prolongé que prirent nos opérations devant Richmond, il est maintenant hors de doute que le dépôt de White-House aurait dû et pu être fortifié, de même qu'un ou deux points du chemin de fer en deçà du Chickahominy ; que la tête de pont de Bottombridge aurait dû être complétée, et que de même des têtes de ponts ou de forts retranchements auraient dû être construits pour couvrir les débouchés de nos ponts sur la rive gauche du Chickahominy. Avec cela l'armée aurait eu toute faculté de se concentrer d'un côté de la rivière, et la désastreuse bataille du 27 aurait probablement été évitée.

Observation.— L'honorable général ne dit pas combien de temps ces travaux auraient pris, ni de combien d'hommes leurs garnisons nécessaires auraient diminué les effectifs à mobiliser, déjà si minimes en comparaison de ceux de l'ennemi. Si le dépôt de White-House avait été converti en place forte, ainsi que les points indiqués du voisinage, on n'en aurait pas moins dû les abandonner finalement, en perdant le matériel et les garnisons. (F. L.)

« Lorsque l'armée atteignit le James-River, il n'y avait pas besoin d'être prophète pour prédire les désastres qui, depuis lors, assaillirent notre cause nationale. Si l'armée s'était à la vérité noblement soutenue elle-même, on ne pouvait

pourtant nier que tant de fatigues infructueuses et tant de désastres ne l'eussent privée de cet élan que donne le succès. On la vit de plus en plus diminuer tristement de nombre ; la même chose se produisit dans nos autres troupes, tandis que l'armée rebelle, si chétive au début, était devenue une armée vraiment formidable en nombre, excellente d'organisation, et animée par la victoire. Si son effectif toutefois eût approché de celui qu'on lui attribuait, 200,000 hommes, elle aurait sans doute, après notre retraite sur le James-River, aussitôt marché sur Washington.

« Par ces considérations, aussi bien que par celles résultant des opérations passées, je conseille le retrait immédiat de la position du James-River, pour réunir l'armée aux forces couvrant Washington. »

Le rapport du général Barnard est le seul rapport des officiers engagés dans la campagne de la péninsule que votre comité ait pu obtenir. Le rapport du commandant en chef n'a pas encore été remis, et les rapports de ses subordonnés n'ont pas été envoyés par lui au département.

Observation. — Depuis ce moment le rapport du général Mac Clellan doit avoir été remis avec de nombreuses annexes ; mais il ne paraît pas que le gouvernement soit pressé de le publier. (F. L.)

OPÉRATIONS DE CONCERT AVEC LE GÉNÉRAL POPE

Le général Burnside, avec son corps, fut le premier à quitter la péninsule. Il débarqua à Aquia-Creek et marcha sur Fredericksburg pour y relever le général King, qui rejoignit aussitôt son corps (Mac Dowell) alors avec le général Pope. Bientôt après, le général Burnside reçut l'ordre de donner toute l'assistance possible au général Pope, et il fit immédiatement remonter le Rappahanock à deux de ses trois divisions (Reno et Stevens). Aussitôt après, l'avant-garde de l'armée du Potomac, le corps de Fitz-John Porter, débarqua à Aquia et fut envoyée au général Pope par le général Burnside. Le reste de l'armée du Potomac, excepté le corps de Keyes laissé en garnison à Yorktown, débarqua à Alexandrie et rejoignit de là le général Pope. Le général Sumner s'arrêta à Aquia et y débarqua une portion de son corps, mais il reçut l'ordre de se réembarquer pour Alexandrie, ce qu'il fit.

Les troupes envoyées à l'appui du général Pope l'étaient par ordre du général Halleck ; pour celles envoyées d'Aquia, les ordres étaient donnés par l'intermédiaire du général Burnside ; pour celles

envoyées d'Alexandrie, les ordres furent donnés directement aux commandants de corps jusqu'à l'arrivée du général Mac Clellan, le 26 août, après quoi les ordres furent donnés par son intermédiaire.

Tout ce qui concerne la campagne de Virginie a été si complétement examiné par les cours militaires pour les cas des généraux Mac Dowell et Fitz-John Porter, dont les débats ont été publics, que votre comité n'a pas cru nécessaire de se livrer à une investigation détaillée de cette campagne ainsi que, sans cela, il l'aurait fait. Il s'en réfère donc principalement aux ordres et correspondances concernant les retards des corps Sumner et Franklin dans leur marche d'Alexandrie à l'appui de Pope.

Le 27 août, à 10 heures du matin, le général Halleck télégraphie au général Mac Clellan que « le corps Franklin doit marcher dans cette direction (Manassas) aussitôt que possible ». A 10 h. 40, le général Mac Clellan réplique : « J'ai donné ordre à Franklin de se préparer à marcher immédiatement avec son corps, et de venir lui-même ici (Alexandrie) pour se renseigner sur ses moyens de transport. Kearney était hier au Rappahanock, Porter à Bealton, Kellys, Burnetts, etc. ; Sumner commencera à atteindre Falmouth aujourd'hui. »

A midi, le même jour, le général Halleck télégraphie au général Mac Clellan : « Des télégrammes de Porter à Burnside qui viennent d'arriver disent que Banks est à Fayetteville. Mac Dowell, Sigel et Ricketts, près de Warrenton ; Reno sur sa droite. Porter marche sur Warrenton pour renforcer Pope. On ne dit rien de Heintzelman. Porter annonce une bataille générale comme imminente. Le corps de Franklin doit forcer de marche, porter trois ou quatre jours de provisions et être approvisionné par chemin de fer aussi loin que possible. »

Du général Mac Clellan au général Halleck, même jour, expédié à midi 5 ; reçu à 1 h. 40 : « Mon aide arrive du camp Franklin. Il rapporte que les généraux Franklin, Slocum et Smith sont tous à Washington. Il a donné ordre au premier en rang de préparer une marche immédiate des corps. »

Du même au même, expédié à 1 h. 15 après midi, reçu à 1 h. 50 : « L'artillerie de Franklin n'a pas de chevaux, sauf pour 4 canons sans caissons. Je ne puis point réunir de cavalerie. En suite de cela, ne serait-il pas mieux de faire arriver le corps de Sumner ici, par eau, aussi vite que possible, et de prendre immédiatement

des dispositions pour mettre en bon état de défense les ouvrages du front de Washington? Je ne puis savoir la force de l'ennemi entre Pope et nous-mêmes. Franklin peut-il effectuer quelque chose d'utile sur le front sans artillerie ni cavalerie? Burnside ne devrait-il pas se mettre promptement en mesure d'évacuer Aquia et Falmouth, couvrant en même temps la retraite des troupes de Pope qui pouraient être rejetées dans cette direction? Je ne crois pas que nous ayons assez de forces en mains pour nous relier à Pope, dont nous ne connaissons pas exactement la position. Êtes-vous en sécurité dans la direction de la vallée? »

A 1 h. 50, le général Halleck répliqua : « Oui, je pense que le corps de Sumner doit venir à Alexandrie. L'ennemi a paru à Leesburg, et l'officier qui commande à Edwards-Ferry demande de la cavalerie. En avez-vous à lui envoyer? L'ennemi paraît tenter de tourner la droite de Pope. N'avez-vous pas de voie de communication avec lui? »

Le matin du 28, le général Halleck télégraphie au général Franklin : « En quittant le général Mac Clellan ce matin, à environ deux heures, il a été entendu que vous mettriez en

marche votre corps aujourd'hui sur Manassas-Junction, afin de repousser l'ennemi du chemin de fer. Je viens d'apprendre que le général n'est pas de retour à Alexandrie. Si vous n'avez pas reçu cet ordre, agissez sur celui-ci. »

Le même jour, 28 août, à 1 h. 5 après midi, le général Mac Clellan télégraphie au général Halleck : « Reçu votre dépêche à Franklin. J'ai fait tout au monde pour ramasser de l'artillerie et de la cavalerie. Dès que Franklin pourra partir avec un effectif raisonnable d'artillerie il partira..... Veuillez voir Barnard, et vous assurer que les ouvrages du pont de chaînes sont en parfaite sécurité. Je considère ces ouvrages, spécialement les forts Ethan, Allen et Marcy, comme de la première importance. »

A 3 h. 30 après midi, le général Halleck télégraphie au général Mac Clellan : « Il n'y a pas un moment à perdre pour lancer une force aussi considérable que possible dans la direction de Manassas, et pour communiquer avec Pope avant que l'ennemi ne soit renforcé. »

A 4 h. 45 après midi, le général Mac Clellan réplique : « Reçu votre dépêche. Ni le corps de Franklin ni celui de Sumner ne sont à même de se mobiliser et de livrer bataille. Ce serait un

sacrifice que de les porter en avant maintenant. J'ai envoyé des aides de camp s'informer de la condition des troupes de Cox et de Tyler; je crois encore qu'un mouvement prématuré en faibles détachements n'amènera que la destruction des troupes lancées en avant. Je répète que je ne perdrai pas un moment pour préparer les troupes maintenant ici à marcher au feu, et que, quelque ordre que vous donniez, après avoir entendu ce que j'ai à dire, il sera exécuté. »

A 8 h. 40 après midi, le général Halleck télégraphie au général Mac Clellan : « Il ne doit plus y avoir de délai à mobiliser le corps de Franklin vers Manassas ; il doit partir demain matin, prêt ou non. Si vous tardez encore il n'y aura plus besoin du tout d'y aller, car Pope sera défait ou victorieux sans notre aide. Si les waggons manquent, les hommes porteront leurs provisions jusqu'à ce que les waggons puissent venir à leur aide. »

A 10 h. du soir, le général Mac Clellan télégraphie : « Reçu votre dépêche. Le corps de Franklin a reçu l'ordre de se mettre en marche demain matin à 6 heures. Sumner a environ quatorze mille hommes d'infanterie, sans artillerie ni cavalerie ici. »

Le 29, à 10 h. 30 du matin, le général Mac Clellan télégraphie au général Halleck : « Le corps de Franklin est en marche, parti à peu près à 6 heures du matin. Je n'ai pu lui donner que deux escadrons environ de cavalerie.... Si Sumner doit suivre Franklin, nous restons sans troupes disponibles pour Washington. D'autre part Franklin est trop isolé ! que faut-il faire? Je n'ai que trois escadrons appartenant à l'armée du Potomac. Franklin n'a que quarante cartouches par homme, et il n'y a plus de waggons à mettre en route. Je ne pense pas que Franklin soit en état de faire grand'chose s'il rencontre une forte résistance. Je ne l'aurais pas mobilisé sans vos pressants ordres de la nuit dernière. »

A midi, le général Mac Clellan télégraphie : « Désirez-vous que le mouvement du corps Franklin se continue ? Il est sans munitions de réserve et sans transports. »

Dans une autre dépêche de même date il télégraphie : « Franklin n'a que de 10 à 11,000 hommes présents sous les armes. Jusqu'où désirez-vous que cette force avance ? »

A 3 heures après-midi, le général Halleck télégraphie au général Mac Clellan : « Il faut

que le corps Franklin s'avance jusqu'à ce qu'il apprenne quelque chose de l'ennemi. Peut-être à Amandale pourra-t-il avoir quelques renseignements et n'avoir pas besoin d'aller plus loin. Autrement il poussera jusqu'à Fairfax. Tâchez de savoir quelque chose de la direction de Manassas, soit par télégrammes, soit par les éclaireurs de Franklin. Nos gens doivent marcher plus activement et découvrir où est l'ennemi. Je suis las de conjectures. »

A 2 h. 40 après midi, le président demande au général Mac Clellan : « Quelles nouvelles de la direction de Manassas-Junction ? Quoi, en général ? »

A 2 h. 45, reçu à 3 h. 30 après-midi, le général Mac Clellan répond : « Les dernières nouvelles que j'ai reçues de la direction de Manassas étaient de traînards, disant que l'ennemi évacuait Centreville dans la direction de Thoroughfare-Gap. Ce n'est pas authentique. Je pense que l'une de ces deux alternatives doit être suivie : 1° Concentrer toutes nos forces disponibles pour se relier à Pope ; 2° laisser Pope se sortir de sa nasse, et user immédiatement de tous les moyens pour mettre la capitale en parfaite sécurité. Aucun terme moyen n'est main-

tenant de saison. Dites-moi ce que vous désirez que je fasse, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour l'accomplir. Je désire savoir quels sont mes ordres et ma compétence. Je ne demande rien ; j'obéirai à tous les ordres que vous donnerez. Je demande seulement une prompte décision, afin que je puisse donner immédiatement les ordres nécessaires. Je ne tarderai pas longtemps. »

A 4 h. 10 après midi, le président réplique : « Je reçois votre dépêche d'aujourd'hui. Je pense que votre première alternative : concentrer toutes vos forces pour rouvrir les communications avec Pope, est la meilleure. Mais je désire ne pas vous l'ordonner. Je laisse cela maintenant au général Halleck, aidé de vos conseils. »

A 7 h. 50 du soir, le général Halleck télégraphie au général Mac Clellan : « Vous enverrez immédiatement un train de construction et de gardes pour réparer le chemin de fer de Manassas. Ne mettez pas de délai à cela. On vient de me dire que le corps Franklin s'arrête à Amandale, et qu'il était ce soir encore à Alexandrie. Cela est contraire à mes ordres. Examinez le fait de cette désobéissance et faites rapport. Ce corps *doit* pousser en avant, comme je l'ai ordonné,

pour protéger le chemin de fer et ouvrir nos communications avec Manassas. »

A cela le général Mac Clellan réplique, 8 h. du soir, reçu à 8 h. 50 : « Il n'était pas sûr pour Franklin de marcher au delà d'Amandale dans ces circonstances jusqu'à ce qu'on sût ce qui se passait à Vienna. Le général Franklin est resté ici jusqu'à environ 1 h. après midi, s'efforçant de réunir des approvisionnements pour sa troupe. Je suis responsable pour ces deux faits, et je ne crois pas qu'ils enfreignent vos ordres. Veuillez donner des ordres distincts en ce qui concerne les mouvements de Franklin pour demain..... Pour les mouvements de demain, je désire des instructions précises, car il ne m'est pas agréable d'être accusé de désobéissance, alors que j'ai simplement usé de la latitude que vous m'aviez laissée. »

A 10 h. du soir, le général Mac Clellan télégraphie : « N'ayant rien reçu de vous, j'ai envoyé l'ordre au général Franklin de se placer en communication avec le général Pope, en avançant autant que possible et en même temps en couvrant la ligne d'approvisionnements de Pope. »

A 10 h. du soir, le général Mac Clellan envoie encore au général Halleck une dépêche reçue du général Franklin, datée d'Amandale, 7 h. 15

du soir, dans laquelle le général Franklin mentionne des rumeurs de la bataille de cette journée, et termine comme suit : « On dit Pope fort à court de provisions, et le pays ne peut lui en fournir. »

Le 30 août, à 5 h. du matin, le général Pope expédia une dépêche au général Halleck, reçue à 3 h. 20 après midi, et datée du champ de bataille près Groveton, Virginie, contenant un récit de la bataille de la veille et se terminant comme suit : « Je pense que vous auriez mieux fait d'envoyer les régiments de Franklin, Cox et Sturgis à Centreville, avec des vivres et des fourrages. J'ai reçu ce matin une note du général Franklin, écrite par ordre du général Mac Clellan, disant que les waggons et les chars seraient chargés et dirigés sur Fairfax-Station aussitôt que j'enverrais une escorte de cavalerie à Alexandrie pour les conduire. Une telle demande, alors qu'Alexandrie regorge de troupes et que, nous, nous combattons l'ennemi, n'a pas besoin de commentaire. Voulez-vous bien m'envoyer sans délai ces subsistances à Centreville ? »

Le 30 août, à 9 h. 40 du soir, le général Halleck télégraphie au général Mac Clellan : « Je ne suis pas du tout satisfait de la marche d'hier du

général Franklin, vu les circonstances du cas. Il eut grand tort de s'arrêter à Amandale. En outre, j'ai appris la nuit passée que le département de l'intendance aurait pu lui donner beaucoup de transports, si on les avait demandés, en tout temps depuis son arrivée à Alexandrie. Il connaissait l'importance d'ouvrir les communications avec l'armée du général Pope, et devait agir plus promptement. »

A 11 h. du soir, le général Mac Clellan télégraphie : « J'ai ordonné à Sumner de laisser une brigade dans le voisinage du Pont-de-Chaînes et de mobiliser le reste par la route de Colombia, sur Amandale et Fairfax-Court-House, si c'est bien là la route que vous désirez qu'il prenne. Lui et Franklin ont des instructions pour rejoindre Pope aussi promptement que possible. Couch doit-il aussi être mis en route à son arrivée ? »

A midi 20, le général Halleck télégraphie : « Je pense que Couch doit débarquer à Alexandrie et être mis aussitôt en marche vers Pope. Envoyez les troupes où l'on combat. Faites-moi savoir quand Couch arrive, vu que je peux avoir d'autres renseignements à ce moment..... Envoyez des transports à Aquia pour amener les troupes de Burnside. Je lui ai télégraphié et attends sa réponse. »

A 2 h. 15 après midi, le général Halleck télégraphie : « Franklin et tout le corps de Sumner doivent être poussés en avant en toute hâte. Ils doivent user de leurs jambes et faire force de marches. Le temps est tout maintenant. »

A 5 h. après midi, le général Mac Clellan télégraphie au général Halleck : « Le major Hammerstein, de mon état-major, rapporte, de deux milles en deçà de Centreville, à 1 h. 30, que le corps de Franklin avançait rapidement. Le corps de Sumner s'est mis en marche à 1 h. 45 après midi. L'ordonnance qui apporte la dépêche de Hammerstein dit qu'il a appris que le combat a commencé cinq milles au delà de Centreville, et que nos gens ont repoussé l'ennemi toute la journée. Hammerstein dit que tout ce qu'il a appris était favorable. »

A 10 h. 10 du soir, le général Halleck télégraphie au général Mac Clellan : « Tout le corps de Sumner sur le côté sud du Potomac, sauf ce qui est nécessaire pour les forts, doit marcher à l'appui de Pope. Remplacez-le par de nouveaux régiments. Franklin doit aussi aller renforcer Pope en toute hâte. »

Le même jour, 30 août (sans indication d'heure), le général Mac Clellan envoie le télé-

gramme suivant au général Halleck : « Dès le moment où le général Franklin a reçu avis de partir d'Alexandrie, il a fait tous ses efforts pour réunir des transports pour ses munitions de réserve. Mais il lui a été uniformément répondu par tous les quartiers-maîtres, ici, qu'il n'y en avait point de disponibles, et que ses troupes marcheraient sans waggons. Après le départ de son corps, hier à 6 h. du matin, il se procura vingt waggons pour une partie de ses munitions, en déchargeant un train de vivres du général Banks.

« Le général Sumner fut tout un jour à s'efforcer de se procurer, par l'entremise des quartiers-maîtres et de toute façon, le nombre suffisant de waggons pour le transport de sa munition de réserve, mais sans succès, et il fut obligé de marcher sans ces transports.

« J'ai envoyé ce matin au parc tout le train du quartier-général qui venait de débarquer, pour être chargé de munitions pour Franklin et Sumner, mais c'est loin d'être suffisant.

« La nuit dernière, le quartier-maître réunit quatre-vingt-cinq waggons, et à 1 h. de la nuit il les fit partir chargés de vivres vers Alexandrie, avec une escorte.

« Tous les efforts ont été faits pour se conformer promptement à vos instructions. La difficulté semble consister en ce que la plus grande partie des transports à Alexandrie et Washington sont nécessaires à l'approvisionnement courant des garnisons. Tel est, en tous cas, l'état des choses qui m'est représenté par le quartier-maître, et qui me paraît fidèle. Je suppose qu'il ne vous a pas encore été convenablement expliqué. »

Le 31 août, à 10 h. 45 du matin, le général Pope envoie de Centreville la dépêche suivante au général Halleck : « Toutes nos troupes sont ici et en position, quoique fort épuisées et harassées. Je pense qu'il aurait été bien meilleur que Franklin et Sumner eussent été ici il y a trois ou quatre jours. Mais vous pouvez compter que nous livrerons à l'ennemi un combat aussi désespéré que les forces de nos hommes le permettront. J'aimerais à savoir si vous vous sentez en sûreté à Washington pour le cas où cette armée serait détruite. Je combattrai tant qu'un homme restera debout. Vous devez juger de ce qu'il y a à faire en regard de la sûreté de la capitale. L'ennemi pousse déjà une reconnaissance de cavalerie à Cub-Run ; est-ce l'avant-garde de l'attaque d'aujourd'hui ? C'est ce que je ne sais pas encore.

Je vous envoie cela afin que vous connaissiez notre situation et mes intentions. »

Le 2 septembre, le général Pope reçut l'ordre de se replier dans le voisinage de Washington, où son armée fut placée sous le commandement du général Mac Clellan.

Ce qui suit est extrait de la déposition du général Halleck :

« *Question.* — Si l'armée de la péninsule avait été amenée à coopérer avec l'armée de Virginie de toute l'énergie que les circonstances permettaient, ne pensez-vous pas, dans votre jugement comme militaire, que le résultat eût été une victoire pour nos armes au lieu d'une défaite ?

« *Réponse.* — Je le pensais à ce moment, et je le pense encore. »

Observation.— Si, dans la marche lente et difficile des généraux Franklin et Sumner au secours de Pope, le général Mac Clellan avait mis la mauvaise volonté qu'on lui reproche ne l'aurait-on pas appelé, dans l'indignation du premier moment, devant une cour martiale comme on le fit pour d'autres généraux ? Bien loin de là, il fut replacé par le président à la tête de toutes les forces de Washington, y compris celles de Pope. (F. L.)

En ce qui concerne le commandement du général Mac Clellan, le général Mac Clellan témoigne lui-même comme suit :

« *Question.* — Quelle position occupiez-vous

après votre arrivée à Alexandrie, lorsque vous eûtes porté en avant à l'appui de Pope les troupes qui avaient été sous votre commandement ?

« *Réponse.* — J'ai été pendant un peu de temps, deux à trois jours, trois à quatre jours peut-être, sans position ; tout simplement à mon camp et sans troupes. Le lundi 1er septembre, je reçus des instructions verbales du général Halleck pour prendre le commandement des défenses de Washington. Il m'avait été toutefois expressément interdit de prendre aucun contrôle sur les troupes du général Pope. Je crois que ce fut le lendemain que je reçus l'instruction verbale du président et du général Halleck de sortir à la rencontre de l'armée en retraite, d'en prendre le commandement à son approche de la position qu'elle devait, selon moi, occuper en défensive, et de la placer convenablement à cet effet. »

La déposition du général Halleck sur le même point est la suivante :

« *Question.* — Quelle était la situation du général Mac Clellan en regard des troupes de l'armée du Potomac lorsqu'elles débarquaient à Aquia-Creek et Alexandrie ? Étaient-elles sous son commandement, et, dans ce cas, combien de temps restèrent-elles sous son commandement ?

« *Réponse.* — Le général Mac Clellan garda le commandement de l'armée du Potomac débarquée à ces deux points, à l'exception des portions de cette armée envoyées sur le champ de bataille de Pope. Ces portions étaient considérées comme temporairement détachées du commandement du général Mac Clellan, mais appartenant encore à son armée, et il fut avisé que tous les ordres envoyés par lui à ces troupes, pendant qu'elles seraient détachées sous le commandement immédiat du général Pope, le seraient par l'intermédiaire du quartier général à Washington. Il garda le commandement de toutes les troupes de son armée débarquées à ces deux points jusqu'à ce qu'elles fussent envoyées au champ de bataille et pussent faire rapport au général Pope, et elles continuèrent à rester sous son commandement, à l'exception des détachements, jusqu'à ce que l'armée du général fût repliée sur Washington, où alors tout passa sous les ordres du général Mac Clellan. A son arrivée à Alexandrie, il fut avisé de prendre le commandement de toutes les troupes de Washington et environs, en surplus de celles qui faisaient proprement partie de l'armée du Potomac. Quelques jours après qu'il eut reçu l'ordre verbal de prendre ce commandement, il demanda d'en recevoir l'avis écrit, qui lui fut

remis par le bureau de l'adjudant général. Cet ordre fut émis après que l'armée du général Pope eût commencé sa retraite, et daté du 2 septembre; mais le général avait eu ce commandement depuis son arrivée à Alexandrie.

« *Question.* — Quand arriva-t-il à Alexandrie?

« *Réponse.* — Le 26 août, l'ordre formel fut émis qu'il n'ait aucune difficulté avec les forces du général Pope, et que son autorité ne fût pas mise en question. »

CAMPAGNE DU MARYLAND

Tout de suite après que le général Pope et son armée se furent repliés sur Washington, l'armée rebelle pénétra en Maryland. Des préparatifs pour l'y suivre furent immédiatement faits par les autorités à Washington.

En ce qui concerne le commandement de l'armée du Maryland, votre comité s'en réfèrera aux dispositions du général Mac Clellan et du général Halleck. Celle du général Mac Clellan, après l'explication donnée ci-dessus de sa situation personnelle à Alexandrie, porte ce qui suit :

« *Question.* — Combien de temps gardâtes-

vous le commandement des défenses de Washington ? Quels ordres reçûtes-vous, et de qui ?

« *Réponse.* — Je ne crois pas que l'ordre m'assignant la défense de Washington ait jamais été révoqué ou remplacé par un autre quelconque. J'ai eu seulement des communications verbales avec le général Halleck avant mon départ pour la campagne d'Antietam ; et il ne fut jamais précisément décidé, jusqu'au moment où je partis, si je devais partir ou non. Je posai deux ou trois fois au général Halleck la question de savoir si je devais commander les troupes en campagne ; il répondit que la chose n'avait pas été déterminée, et je ne crois pas qu'elle l'ait jamais été. Je crois, en effet, que c'est une de ces choses qui se décident par les circonstances. Quand le temps vint, je partis. »

Le témoignage du général Halleck sur ce point est le suivant :

« *Question.* — Par quels ordres le général Mac Clellan fut-il placé au commandement de l'armée qui partit de Washington pour opérer en Maryland ? Ces ordres étaient-ils écrits ou verbaux ?

« *Réponse.* — Comme je l'ai dit l'autre jour, l'ordre en fut donné verbalement au général Mac

Clellan par le président, à environ neuf heures du matin, chez le général Mac Clellan, avant que celui-ci partit pour Rockville.

« J'ajouterai que le général Mac Clellan, en vertu de son commandement sur les fortifications et sur les troupes de Washington, commandait en fait toutes les forces ici à ce moment. La question fut discutée deux à trois jours par le président qui commanderait les troupes à mobiliser. Il prit la décision lui-même et l'annonça au général Mac Clellan en ma présence. Je ne la connaissais pas jusqu'alors. »

Quant aux instructions données au général Mac Clellan, la déposition de celui-ci porte :

« *Question.* — Avez-vous eu quelque entrevue avec le président concernant le commandement des troupes pour la campagne du Maryland, ou pour recevoir de lui des instructions sur ce point?

« *Réponse.* — Je ne crois pas qu'il me fut donné d'instructions, depuis ce matin où l'on m'annonça que je prendrais le commandement de l'armée de Washington. Je ne crois pas qu'on me donna d'instructions quelconques concernant la campagne du Maryland.

« *Question.* — Après les mouvements com-

mencés, reçûtes-vous des instructions de quelqu'un ?

« *Réponse.* — Je reçus quelques télégrammes, pouvant être considérés comme des instructions du général Halleck et du président. La teneur uniforme des dépêches du général Halleck était que je commettais une erreur en allant aussi loin de Washington, que je marchais trop vite. Il pensait que la principale force de l'ennemi était du côté sud du Potomac, qu'il n'avait qu'un faible corps à m'opposer en front, et qu'il déboucherait sur Washington et sur mes derrières. Encore le 13 septembre, le général Halleck me télégraphiait dans ce sens et me répétait que j'avais tort d'aller aussi loin. »

La déposition du général Halleck sur ce point est la suivante :

« *Question.* — Quelles instructions, s'il y en eut, furent données au général Mac Clellan pour la campagne du Maryland ?

« *Réponse.* — Le jour où le président avisa le général Mac Clellan de prendre le commandement des forces en campagne, nous eûmes une longue conversation avec lui concernant la campagne du Maryland. Il fut entendu entre nous

que les troupes se mouvraient en remontant le Potomac, pour séparer, si possible, la portion de l'armée de Lee qui avait passé le Potomac de celle restée en Virginie. Il n'y eut pas d'autres instructions, sauf cette entente entre nous, comme plan général de la campagne.

« En ce qui concerne le général Mac Clellan allant trop loin ou trop près de Washington, il n'y a aucun télégramme de moi à lui dans ce sens. Il n'a pas compris le sens des télégrammes que je lui ai envoyés. Je lui ai télégraphié qu'il allait trop loin, non de Washington, mais du Potomac, laissant à Lee la faculté de descendre le Potomac et de se placer entre lui Mac Clellan et Washington. Je pensais que le général Mac Clellan devait se tenir plus près du Potomac, et pousser en avant sa gauche plutôt que sa droite, pour se rapprocher le plus promptement possible de Harpers-Ferry, le point le plus immédiatement en danger; je lui dis que sa droite allait trop vite proportionnellement à sa gauche, mais non que l'armée s'éloignait trop de Washington. »

La lettre du général Halleck, du 13 septembre, au général Mac Clellan, mentionnée ci-dessus, porte :

« *Expédiée à 10 h. 45 m. du matin.*

« DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

« Washington, D. C., 13 septembre 1862.

« Au major général Mac Clellan. Reçu votre dépêche d'hier à 5 h. 30 du matin. Le général Banks ne peut pas tirer huit nouveaux régiments d'ici. Vous devez vous rappeler qu'on a reçu très-peu de troupes du Nord, presque toutes ayant été retenues pour la garde du chemin de fer. Quatre régiments ont reçu l'ordre d'aller remplacer la division Peck sous le général Dix. Porter a emmené hier plus de 20,000 hommes. Jusqu'à ce que vous connaissiez mieux la force de l'ennemi au sud du Potomac, vous avez tort de ne pas couvrir la capitale. Je suis d'avis que l'ennemi enverra une faible colonne vers la Pensylvanie pour attirer vos forces sur cette direction, puis qu'il s'avancera subitement sur Washington avec les forces déjà au nord du Potomac et celles qui pourront encore traverser.

« Dans votre lettre du 11, vous attachez trop peu d'importance à la capitale, et vous avez tort, je vous assure. La prise de cette place nous ramènerait à six mois en arrière, si même elle ne nous détruisait pas. Préservez-vous des mauvaises

illusions qui vous menacent. Vous voyez le danger depuis ici, mais vous semblez l'oublier à distance. On ne peut envoyer davantage de troupes d'ici jusqu'à ce qu'il en soit arrivé de nouvelles du Nord. »

La lettre du général Mac Clellan du 11, dont parle celle du général Halleck, contient ce qui suit :

« Je crois que notre armée sent toute l'importance d'une victoire à cette heure, et qu'elle combattra bien ; mais le résultat d'une bataille générale peut, vu les avantages que l'ennemi paraît maintenant avoir sur nous, être au moins douteux, et si nous étions défaits les conséquences en seraient extrêmement désastreuses pour le pays. Dans ces circonstances, je recommanderai que un ou deux des trois corps d'armée maintenant sur le Potomac devant Washington soient immédiatement retirés et envoyés en renfort à notre armée. Je demanderais aussi que le corps du colonel Miles à Harpers-Ferry, où il ne peut rendre que peu de services, et se trouve constamment exposé à être coupé par l'ennemi, soit immédiatement dirigé ici. Cela nous augmenterait d'environ 25,000 hommes de vieilles troupes et nous renforcerait beaucoup.

« S'il est resté quelques troupes rebelles de l'autre côté du Potomac, elles doivent être en si petit nombre que les garnisons de nos forts, après le retrait des deux corps, seront suffisantes pour les tenir en échec. Avec la grande force de cavalerie maintenant de ce côté, bien disposée en avant du front pour donner avis à distance de l'approche de tout corps un peu considérable, une partie de cette armée peut être envoyée en arrière des retranchements pour aider à repousser une attaque. Même lorsque Washington serait pris pendant que les grandes masses se mesureraient l'une contre l'autre, ce ne serait pas, à mon avis, aussi désastreux qu'une simple défaite de notre armée. Si nous réussissions à battre la gigantesque armée rebelle devant nous, nous n'aurions pas de difficulté à recouvrer Washington. D'autre part, si la force ennemie était suffisante pour nous battre, les troupes maintenant autour de Washington pourraient-elles l'empêcher d'enlever les ouvrages de ce côté-ci du Potomac que notre armée ne couvrirait plus? Je ne le crois pas. »

Votre comité est tellement entré dans les détails de la campagne de la Péninsule qu'il ne lui semble pas nécessaire de donner autant de temps à celle

du Maryland. Le même esprit se montre dans les opérations de ces deux campagnes; les mêmes fautes générales qui ont caractérisé l'une caractérisent l'autre. Dans chacune d'elles on retrouve la même inaptitude à se mouvoir promptement et à agir vigoureusement; le même désir d'avoir davantage de troupes pour pouvoir avancer, et les mêmes rapports sur la grande supériorité de force de l'ennemi. Aussi votre comité se bornera à une brève mention des principales opérations de la campagne.

Sur ce qui concerne la reddition de Harpers-Ferry, votre comité n'a pas jugé nécessaire de recueillir beaucoup de témoignages. La commission militaire qui fut rassemblée dans cette ville en octobre dernier a examiné à fond le sujet, et son rapport a été livré à la publicité. Nous appellerons seulement l'attention sur deux télégrammes du 11 septembre, entre le général Mac Clellan et le général Halleck, portant ce qui suit :

« Rockville, 11 septembre, 9 h. 45 m. du matin.

« J'apprends que le colonel Miles est à Harpers-Ferry ou environs avec 9,000 hommes. Il ne peut rien faire où il est, mais il pourrait rendre de grands services s'il lui était ordonné de me rejoindre. Je demande s'il ne pourrait pas lui être

ordonné de me rejoindre par la route la plus praticable?

« (Signé) G. B. MAC CLELLAN, major général
commandant en chef.

« *Au major général H. W. Halleck, général en chef.* »

La réponse du général Halleck porte :

« DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

« Washington, D. C., 11 septembre 1862 (envoyé à 2 h. 20 m. après-midi).

« Le colonel Miles n'a aucune route pour vous rejoindre maintenant. Sa seule affaire est de défendre ses ouvrages jusqu'à ce que vous puissiez ouvrir les communications avec lui. Si vous le faites, il sera placé sous vos ordres.

« (Signé) H. W. HALLECK,
général en chef.

« *Au major général Mac Clellan, à Rockville.* »

Le 14 septembre fut livrée la bataille de South-Mountain, où le général Burnside commandait les troupes à Furners-Gap, et le général Franklin celles à Crampton-Gap, et d'où résulta la retraite de l'armée rebelle vers Sharpsburg.

Le 17 septembre fut livrée la bataille d'Antietam. Elle fut commencée à l'aurore par le général Hooker, sur la droite, dont les troupes refou-

lèrent l'ennemi et gagnèrent une importante position. Lorsque le général Hooker fut blessé et emporté du champ de bataille, le général Sumner prit le commandement de notre droite. Il lui avait été ordonné de tenir son corps prêt à marcher en avant une heure avant l'aurore; mais il ne reçut l'ordre d'avancer qu'à 7 heures 20 minutes du matin. Le général Mansfield, porté à l'appui du général Hooker, avait été tué. Nos troupes voyant tomber leurs chefs, et étant fortement pressées par l'ennemi, commencèrent à plier et furent rejetées à quelque distance de la position avancée que le général Hooker avait atteinte; mais finalement, avec l'assistance des troupes amenées par le général Sumner, elles arrêtèrent les progrès de l'ennemi et maintinrent leur position.

Sur la gauche, le général Burnside reçut l'ordre, à environ 10 heures, d'attaquer l'ennemi au pont sur son front à travers l'Antietam et de traverser la rivière. L'attaque du général Burnside rencontra la plus obstinée résistance de la part de l'ennemi, et ce ne fut que vers 1 heure et demie que le pont fut enlevé. A 3 heures, toutes les troupes du général Burnside avaient traversé et pris position sur une élévation de terrain au-dessus du pont. Il reçut ensuite l'ordre de s'emparer des hauteurs qui dominent la ville

de Sharpsburg, ce qui fut fait après un combat désespéré. Pendant ce temps l'ennemi s'était renforcé sur notre aile gauche par des troupes appelées de l'aile opposée, où notre attaque avait été arrêtée, et le général Burnside fut obligé de céder une partie du terrain qu'il avait occupé. Il avait envoyé demander des renforts au général Mac Clellan, mais on lui avait répondu qu'il n'y en avait point et qu'il devait à tous risques tenir le pont.

Le corps du général Porter, au centre, ne fut pas engagé du tout. Le général Hooker rapporte qu'il avait été entendu que notre armée attaquerait simultanément par la droite, le centre et la gauche. Il attaqua à la pointe du jour; mais le général Burnside, à la gauche, ne reçut l'ordre d'attaquer qu'à 10 heures, et au centre le général Porter ne reçut pas d'ordre d'attaque du tout.

Sur la manière de conduire l'attaque d'Antietam, le général Sumner a rapporté comme suit :

« J'ai toujours cru que si le général Mac Clellan m'avait autorisé, au lieu de morceler l'action comme elle le fut, à porter ses 40,000 hommes sur la gauche de l'ennemi nous l'aurions refoulé sur les troupes de Burnside, Franklin et Porter, à notre gauche. Comme cela se passa, nous donnâmes division par division, jusqu'à ce que l'une

même des miennes fût refoulée. Les deux autres repoussèrent alors l'ennemi et maintinrent leurs positions. Mon intention, à ce moment, était d'agir entièrement sur leur gauche pendant que Burnside, Franklin et Porter faisaient front à leur droite.

« *Question.* — Et il aurait été impossible à l'ennemi de s'échapper ?

« *Réponse.* — Je le crois. »

La bataille se termina à la nuit, notre armée ayant gagné quelques petits avantages, chèrement payés, mais rien de décisif. L'attaque ne fut pas renouvelée le lendemain; chaque armée resta dans les positions occupées à la fin de la bataille.

Observation. — Il est vrai que la bataille d'Antietam présenta un peu de décousu, surtout au début; mais ce sont des accidents qui se rencontrent souvent à la guerre, et qui, dans cette circonstance en particulier, furent complétement indépendants de la volonté du général en chef. Les instructions les plus convenables avaient été données par lui, mais toutes ne furent pas aussi ponctuellement suivies qu'elles auraient dû l'être. Néanmoins, et malgré la supériorité de l'ennemi, il remporta l'avantage et força celui-ci à repasser le Potomac deux jours après. Avec quelques troupes de plus à sa disposition, et il y en avait à Washington de parfaitement inactives, il aurait pu facilement s'étendre davantage sur la droite, selon les vues du général Sumner, et obtenir un plus grand succès. (F. L.)

Sur la convenance plus ou moins grande de renouveler l'attaque le lendemain de la bataille, le général Mac Clellan s'exprima comme suit :

« Le matin suivant, le 18, je trouvai que notre perte avait été si grande et qu'il y avait tant de désorganisation dans quelques-uns des corps que je ne jugeai pas convenable de renouveler l'attaque ce jour-là, d'autant plus que j'étais sûr de l'arrivée, dans la journée, de deux divisions fraîches, montant à environ 15,000 hommes. Comme exemple de la condition de quelques-uns des corps dans cette matinée, je citerai le premier corps, général Hooker : le 18 au matin ses états portaient 3,500 hommes présents sous les armes; quatre jours après, 13,500.

« J'avais toutefois pris mes dispositions pour recommencer l'attaque au point du jour, le 19, mais j'appris pendant la nuit ou près du matin que l'ennemi évacuait la position. Il fut prouvé ensuite qu'il marcha très-rapidement, et, n'étant pas encombré de waggons, il put passer la rivière avant que nous ayons pu l'entamer sérieusement. Si l'on considère ce que les troupes ont effectué, je pense qu'on reconnaîtra que nous avons tiré d'elles tout ce qu'il était humainement possible d'en tirer. »

Sur le sujet du renouvellement de l'attaque le lendemain de la bataille, le témoignage du général Burnside est le suivant :

« *Question.* — Avez-vous exprimé quelque opinion au général Mac Clellan ou à quelqu'un du quartier général concernant le renouvellement de l'attaque le jour suivant, et, dans ce cas, quelle opinion avez-vous émise ?

« *Réponse.* — Je donnai mon opinion sur ce sujet au général Mac Clellan. Lorsque mes troupes furent toutes en position, c'est-à-dire à 8 h. et demie du soir, je me rendis au quartier du général Mac Clellan, à Keedysville, et exprimai l'avis au général Marcy, son chef d'état-major, que l'attaque devait être reprise le lendemain matin à 5 heures. Je dis la même chose aux autres officiers de l'état-major du général Mac Clellan. Le général Marcy me dit que je devais voir le général Mac Clellan, et lui dire ce que je pensais à cet égard. J'entrai dans la tente du général Mac Clellan, et, dans le cours de la conversation, je lui exprimai mon opinion, lui disant que si j'avais 5,000 hommes de troupes fraîches à mettre en tête des miennes je recommencerais volontiers l'attaque le lendemain matin. Il me dit qu'il avait déjà pensé à la chose, qu'il y réfléchirait pendant la nuit, qu'il me fallait envoyer un officier d'état-major au quartier général pour y rester pendant la nuit et me porter

les ordres de grand matin, et que s'il se décidait à renouveler l'attaque il m'enverrait les hommes nécessaires. J'envoyai bien l'officier d'état-major, mais le général Mac Clellan décida de ne pas recommencer l'attaque le lendemain.

« *Question.* — Y aurait-il eu quelque difficulté à vous fournir les 5,000 hommes de troupes fraîches que vous désiriez, le corps de Porter, de 15 à 20,000 hommes, n'ayant pas donné ?

« *Réponse.* — Il n'y aurait eu aucune difficulté à me fournir les 5,000 hommes. En fait, le général Mac Clellan m'envoya la division Morell, à peu près de cet effectif, mais sans l'ordre de reprendre l'attaque. »

Le général Franklin dépose comme suit :

« *Question.* — Fûtes-vous consulté sur la question de renouveler l'attaque le lendemain ?

« *Réponse.* — Quand le général visita la droite, dans l'après-midi, je lui montrai une position sur la droite de ce bois, que j'ai déjà mentionnée, et d'où, si elle pouvait être prise, nous forcerions l'ennemi à se retirer du bois. J'exprimai l'avis que le lendemain matin nous devions diriger l'attaque sur ce point, en partant de la position du général Sumner. Je croyais

notre succès à peu près assuré. Nous avions beaucoup d'artillerie battant à point. Nous chasserions l'ennemi de là cette après-midi ; nous occuperions la position le lendemain matin, et ainsi toute la gauche ennemie serait à découvert.

« *Question.* — Si cela eût été fait et que ce point eût été enlevé, quel effet cela aurait-il eu sur l'ennemi ?

« *Réponse.* — Un effet vraiment désastreux.

« *Question.* — Quelles raisons furent données pour renoncer à l'attaque du lendemain matin?

« *Réponse.* — Je n'ai pas entendu les raisons données directement par le commandant en chef ; mais j'ai compris que la raison était qu'il attendait une quinzaine de mille hommes de troupes fraîches — ce qui nous aurait complétement garanti le succès — et qu'il préféra attendre l'arrivée de ces troupes avant de recommencer l'attaque.

« *Question.* — Et ce délai donna le temps à l'ennemi d'échapper ?

« *Réponse.* — Je le crois. »

Dans la nuit du 18 septembre, l'ennemi évacua ses positions et se retira au delà du Potomac, en Virginie, sans être molesté. Notre armée le

suivit lentement et prit position le long du Potomac, sur la rive marylandaise, occupant les Maryland-Heigths le 20 septembre, et Harpers-Ferry le 23.

Le 29 septembre, le général Mac Clellan fit rapport sur les pertes de la bataille de South-Mountain, montant à 2,325 hommes, et d'Antietam, à 12,469 hommes : total 14,794 dans les deux affaires. Quant aux pertes de l'ennemi à ces deux journées, en tués, blessés, prisonniers et déserteurs, le général Mac Clellan dit :

« On peut donc conclure avec certitude que l'armée rebelle perdit au moins 30,000 hommes de ses meilleures troupes dans la courte campagne du Maryland. »

Après la bataille d'Antietam, le général Mac Clellan demanda des renforts et annonça son intention de fortifier les Maryland-Heigths, et de requérir du général Wadsworth, alors à Washington, 2,000 nègres à cet effet. Le 27 septembre, il écrivit au général Halleck :

« Mon projet actuel est de tenir l'ennemi à peu près où il se trouve maintenant, mettre Harpers-Ferry en sécurité et garder de près la rivière pour attaquer l'ennemi au moment où il tenterait de la traverser. Notre possession de Harpers-

Ferry nous donne le grand avantage d'un débouché sûr, mais nous ne pourrons nous en servir que quand le pont du chemin de fer sera fini, car sans cela nous ne pouvons pas approvisionner un plus grand nombre de troupes que nous en avons maintenant en Virginie sur ce point. Si la rivière enfle de manière à ce que l'ennemi ne puisse passer en force, je compte concentrer l'armée aux environs de Harpers-Ferry, pour de là agir selon les circonstances, par exemple marcher sur Winchester, si, par la position et l'attitude de l'ennemi, nous pouvons en tirer un grand avantage, ou, en consacrant un temps raisonnable à l'organisation de l'armée et à l'instruction des nouvelles troupes, préparer un mouvement en avant sur une ligne quelconque à déterminer. En tout cas, il est absolument nécessaire d'envoyer aussitôt les nouveaux régiments aux anciens pour les faire instruire, et de combler aussitôt les vides des anciens régiments......
Le plus convenable est de laisser à Washington seulement les troupes nécessaires à y former garnison, et d'envoyer tout ce qui reste disponible ensuite en renfort à notre armée. Les chemins de fer nous fournissent le moyen de renforcer promptement Washington si c'est nécessaire. Si je suis renforcé comme je le demande et que je

puisse agir à ma guise, je me rends responsable pour la sécurité de Washington. »

Le 7 octobre, le général Halleck répliqua. Après avoir parlé de la levée attendue dans quelques États du Nord, il dit :

« Mais vous ne pouvez pas ajourner les opérations jusqu'à ces levées. Il faut agir, et les anciens régiments resteront tels quels. Les convalescents les referont déjà un peu. Le pays devient impatient du manque d'activité de votre armée, et nous devons la mettre en mouvement.

Observation. — Nous ne savons pas voir ce qui forçait d'agir avant les levées, sinon cette fièvre d'une foule ignorante et passionnée à laquelle des hommes d'État et des généraux dignes de ce nom devraient savoir résister dans l'occasion. Puisqu'on allait recevoir des renforts considérables et dont on avait urgemment besoin, ce n'était pas retarder les progrès de la campagne que d'attendre ces renforts ainsi que le réarmement et le rééquipement des troupes, mais au contraire prévenir de nouveaux retards causés par de nouvelles déceptions. (F. L.)

« Je suis content que l'ennemi se soit replié vers Richmond. Nous devons le suivre et chercher à le punir. Les jambes manquent décidément dans notre armée. Il y a trop d'immobilité, et nous devons nous efforcer de remédier à ce défaut. Une réduction des bagages et des trains de bagage fera quelque chose ; mais la difficulté réelle est que nos gens ne sont pas assez exercés

à la marche ; ils restent trop longtemps dans les camps.

« Après une forte marche, un jour de repos est assez. Rester plus longtemps ne repose pas les hommes. Si nous comparons les distances moyennes parcourues en un mois par nos troupes avec celles parcourues par les troupes rebelles ou par les armées européennes en campagne, nous verrons pourquoi nos troupes ne marchent pas mieux. On ne les exerce pas suffisamment à devenir de bons et utiles soldats. »

Le 1er octobre, le général Mac Clellan demanda l'autorisation de faire construire un pont suspendu à double voie et un pont de chevalet à travers le Potomac, à Harpers-Ferry, autorisation que le général Halleck refusa. A peu près à ce moment, le président visita l'armée. A son retour à Washington, l'ordre suivant fut expédié au général Mac Clellan par le général Halleck :

« DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

« Washington, D. C., 6 octobre 1862.

« Je suis chargé de vous télégraphier ce qui suit : le président vous donne l'ordre de franchir le Potomac pour livrer bataille à l'ennemi ou le refouler au sud. Votre armée doit marcher en

avant maintenant, pendant que les routes sont bonnes.

« Si vous passez la rivière entre l'ennemi et Washington, et couvrez celle-ci par votre ligne d'opération, vous pourrez être renforcé par 30,000 hommes. Si vous remontez la vallée de la Shenandoah, on ne peut vous donner que 12 à 15,000 hommes. Le président conseille la ligne intérieure, entre Washington et l'ennemi, mais il ne l'ordonne pas. Il désire beaucoup que votre armée se mette en mouvement aussitôt que possible. Vous ferez immédiatement savoir la ligne que vous adoptez et où vous entendez passer la rivière; indiquez aussi sur quel point vous voulez qu'on vous envoie vos renforts. Il est nécessaire que votre plan d'opérations soit positivement déterminé avant qu'on ne donne les ordres pour la construction des ponts et la réparation des chemins de fer.

« Je dois ajouter que le secrétaire de la guerre et le général en chef sont complétement d'accord avec le président sur les présentes instructions.

« (Signé) H. W. Halleck, général en chef.

« *Au major général Mac Clellan.* »

A cela, le général Mac Clellan réplique le même jour :

« Il est important, pour me décider sur la route à prendre, que je connaisse en premier lieu la nature des troupes qui me renforceront, soit dans la Shenandoah, soit sur la ligne entre Washington et l'ennemi ; seront-elles des anciennes ou des nouvelles troupes, ou quelles proportions de chaque ? Si possible, je désirerais la division Peck, si elle peut être rendue ici dans un laps de temps raisonnable.

« Secondement. Voulez-vous bien m'informer de la condition actuelle du chemin de fer Alexandrie-Leesburg, ainsi que du chemin de fer Manassas-Gap, et combien de temps il faudrait pour les mettre en bon état ? On croit que le chemin de fer Harpers-Ferry-Winchester n'est pas matériellement endommagé. »

A cela, le général Halleck répond le 7 : « Le chemin Manassas-Gap peut être réparé en peu de jours. Celui de Leesburg est beaucoup plus endommagé. Vous pouvez atteindre le premier en moins de temps qu'il n'en faudra pour réparer le second. Les troupes qui vous seront envoyées seront en partie des anciennes, en partie des nouvelles, la plupart des nouvelles. »

Le même jour, le général Mac Clellan télégraphie : « Après mûre consultation avec les commandants de corps de mon voisinage, j'ai décidé d'adopter la ligne de la Shenandoah pour opérer immédiatement contre l'ennemi, près de Winchester en ce moment. Sur aucune autre ligne, au nord de Washington, l'armée ne peut être ravitaillée, de même qu'aucune autre ne peut couvrir le Maryland et la Pensylvanie. Si nous passions la rivière en dessous du confluent de la Shenandoah, nous laisserions à l'ennemi la faculté de repasser en Maryland et d'arrêter ainsi nos mouvements. Dans le même cas nous lui abandonnerions volontairement l'avantage de la forte ligne de la Shenandoah, sur aucun point de laquelle nous ne pourrions prévenir l'ennemi. Je ne vois aucun point objectif de quelque valeur stratégique à gagner ou à chercher par un mouvement entre la Shenandoah et Washington.

« Je désire faire bien comprendre que je ne considère pas la ligne de la vallée de la Shenandoah comme importante pour des opérations ultérieures. Elle n'est importante qu'aussi longtemps que l'ennemi reste près de Winchester. Nous ne pourrions pas suivre cette ligne plus loin que Winchester, vu que la contrée est dénuée de ressources, et que nous n'avons des moyens de

transport que pour avancer de 30 à 35 milles au delà d'un rayon de chemin de fer ou de canal. Si l'ennemi abandonne Winchester pour se replier sur Staunton, il nous sera impossible de le poursuivre par cette route, et nous devrons prendre une nouvelle ligne d'opérations basée sur des communications par eau ou chemin de fer.

« La seule chose à gagner par un mouvement en avant dans ce voisinage est de combattre l'ennemi près de Winchester. S'il se retire, nous n'avons rien à gagner à le poursuivre, et nous ne le pourrions pas, en fait, sur un bien long parcours. Le but que je me propose, c'est de combattre l'ennemi s'il reste près de Winchester ; ou, à ce défaut, de le forcer d'abandonner la vallée de la Shenandoah, et de là adopter une nouvelle et décisive ligne d'opérations qui aille frapper au cœur de la rébellion.

« J'ai fait tout ce qui était possible pour assurer le plus prompt équipement des troupes. Mais de tout ce que j'apprends, il faudra au moins trois jours avant que les 1er, 5e et 6e corps soient prêts à pouvoir sortir de leurs camps actuels. Ils ont besoin de souliers et d'autres articles d'équipement indispensables, aussi bien que de tentes-abris, etc. Soyez certain que je ne perdrai pas une heure à mettre à exécution vos instructions.

« Veuillez m'envoyer les renforts à Harpers-Ferry. Il sera préférable que les nouveaux régiments me soient envoyés non embrigadés, à moins qu'ils ne le soient déjà avec d'anciennes troupes. Je demanderai de nouveau la division Peck et, si possible, le corps de Heintzelman. Si l'ennemi livre bataille près de Winchester, ce sera une affaire désespérée requérant toutes nos ressources. J'espère qu'on ne perdra pas de temps pour nous envoyer ces renforts, afin que je les aie à disposition aussitôt que possible. »

Le 10 octobre, le général rebelle Stuart fit sa pointe en Pensylvanie et rentra en Virginie, après avoir fait tout le tour de notre armée. Le général Mac Clellan en fit rapport, le 13, au général Halleck, attribuant ce succès de l'ennemi au manque de cavalerie de notre part, et insistant sur « la nécessité impérieuse de fournir immédiatement à l'armée, y compris le corps de Banks, un nombre suffisant de chevaux pour remonter dans le plus bref délai les cavaliers démontés ; sans cela, dit-il, nous serons sans cesse exposés aux courses de la cavalerie rebelle. »

A cela le général Halleck répliqua : « Je viens de recevoir votre télégramme d'hier matin à 7 h. Comme je vous en ai déjà informé, le gouverne-

ment a fait et fait encore tous les efforts possibles pour augmenter l'effectif de la cavalerie. Les remontes vous sont envoyées aussi promptement qu'on se les procure. Le président a lu votre télégramme, et me charge de vous dire que si l'ennemi avait plus d'occupation au sud de la rivière, sa cavalerie ne pourrait pas si facilement faire des pointes au nord. »

Le 13 octobre, le président écrivit au général Mac Clellan au sujet des opérations. Le 17 octobre, le général Mac Clellan transmit sa réponse. La lettre du président et la réponse du général sont de la teneur suivante :

« RÉSIDENCE EXÉCUTIVE.

« Washington, 13 octobre 1862.

« Mon cher monsieur, vous vous rappelez notre conversation dans laquelle je parlais de votre ultra-prudence. N'êtes-vous pas ultra-prudent quand vous assurez que vous ne pouvez pas faire ce que l'ennemi fait cependant constamment? Ne pourriez-vous prétendre au moins à être son égal en hardiesse, et agir d'après cette prétention ?

« Vous avez télégraphié au général Halleck que vous ne pourriez faire subsister votre armée à Winchester que si le chemin de fer de Harpers-

Ferry à ce point était remis en bon état. Mais l'ennemi se ravitaille maintenant à Winchester, à une distance à peu près double de son chemin de fer que celle que vous auriez eue sans l'aide du chemin de fer susnommé. Ses charrois lui arrivent maintenant de Culpepper-Court-House, c'est-à-dire d'une distance à peu près double de celle de Winchester à Harpers-Ferry. Il n'est certainement pas la moitié si bien pourvu de waggons que vous l'êtes. Je serais sans doute charmé que vous ayez l'avantage du chemin de fer Harpers-Ferry-Winchester ; mais il faudrait perdre pour cela le reste de l'automne, et vous ne pouvez ignorer que le *temps* presse.

« Ensuite : une des premières règles de la guerre est, comme vous savez, « d'opérer autant que possible sur les communications de l'ennemi, sans perdre les siennes. » Vous semblez agir comme si cette règle devait toujours s'appliquer contre vous, et jamais en votre faveur. Supposez avoir changé de positions avec l'ennemi ; ne pensez-vous pas qu'il couperait vos communications sur Richmond avant vingt-quatre heures ? Vous craignez qu'il n'aille en Pensylvanie. Mais s'il le fait avec toutes ses forces il vous livre complétement ses communications, et vous n'avez qu'à le suivre et à le ruiner ; s'il ne le fait qu'avec une fraction

de ses forces, vous tombez sur celle laissée en arrière et la battez tout à votre aise.

« Sans parler de la ligne par eau, vous êtes maintenant plus près de Richmond que l'ennemi par la route que vous *pouvez* et lui *doit* prendre. Pourquoi ne vous y porteriez-vous pas avant lui, à moins que vous n'admettiez qu'il vous surpasse de beaucoup pour la marche ? Il parcourrait l'arc de cercle dont vous suivriez la corde.

« Vous savez que je désire, mais que je n'ordonne pas que vous passiez le Potomac en dessous plutôt qu'en dessus de la Shenandoah et des Montagnes-Bleues. Mon idée serait de menacer ainsi les communications de l'ennemi, et de m'en emparer s'il le permettait. S'il se porte au nord, je le suivrais de près tout en tenant toujours ses communications avec Richmond. S'il nous prévient, s'il reprend ses communications et se replie sur Richmond, je le talonnerais, je livrerais bataille à la première occasion favorable, et enfin j'essayerais de le battre à Richmond sur la ligne intérieure. Je dis *j'essayerais*, parce que si nous n'essayons jamais nous ne réussirons jamais. Si l'ennemi reste à Winchester, ne se portant ni au sud ni au nord, je l'y combattrais, dans l'idée que si nous ne pouvons pas le battre quand il vient dans nos parages, nous le battrons bien moins

encore dans les siens. Cela est une vérité qu'il ne faut pas perdre de vue. En venant à nous il nous offre un avantage qui n'est pas à dédaigner. Nous ne devons pas opérer simplement pour le repousser. Comme nous devons livrer quelque part une affaire décisive, il vaut mieux la livrer près de nos centres que loin. Si nous ne pouvons battre l'ennemi quand il est ici, nous ne le pourrons jamais quand il sera rentré dans ses forts de Richmond.

« Revenant à l'idée de marcher sur Richmond par la ligne intérieure, la facilité d'approvisionner l'armée par le côté extérieur à l'ennemi est remarquable. On a une série de lignes de communications du centre à la circonférence, comme les rayons d'une roue, soit que vous marchiez directement par la corde, soit que vous marchiez par l'arc de cercle intérieur embrassant de plus près les Montagnes-Bleues. La route-corde vous conduit, comme vous voyez, par Aldie, Haymarket et Fredericksburg, et vous voyez aussi combien de routes, de chemins de fer, et enfin le Potomac par Aquia-Creek, iraient de Washington vous rencontrer sur un grand nombre de points. La même chose a encore lieu, avec des distances un peu plus allongées, si vous marchez par la route qui serre de plus près les Montagnes-Bleues.

Les divers cols sont à peu près aux distances suivantes de Harpers-Ferry, à savoir : Vestal, 5 milles; Gregory, 13; Snicker, 18; Ashby, 28; Manassas, 38; Chester, 45; Thornton, 53. Je croirais préférable de prendre la route la plus près de l'ennemi, le désorientant ainsi par un mouvement important fait à son insu, et le forçant à tenir, par crainte de vous, ses forces concentrées. Les divers cols vous permettraient de l'attaquer à loisir. Pendant la plus grande partie du chemin, vous seriez entre l'ennemi et Richmond d'un côté, et Washington de l'autre, ce qui nous permettrait de disposer à votre profit de la plus grande partie des troupes d'ici. Si enfin, en courant en avant de l'ennemi sur Richmond, il voulait reprendre sa route, retournez-vous et attaquez-le à revers. Mais je pense qu'il serait engagé longtemps avant d'atteindre ce point. C'est fort aisé si nos troupes marchent aussi bien que l'ennemi, et il serait honteux de dire qu'elles ne le peuvent pas. Cette lettre ne doit pas avoir le sens d'un ordre.

« Votre dévoué.

« (Signé) A. Lincoln.

« *Au major général Mac Clellan.* »

La réponse du général porte :

« QUARTIER GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DU POTOMAC.

« Camp de Pleasant-Valley, 17 octobre 1862.

« Monsieur, votre lettre du 13 m'est parvenue hier matin par le colonel Perkins.

« J'ai envoyé de fortes reconnaissances, de bonne heure dans la matinée, vers Charleston, Leetown, etc., et comme on entendait un feu vif d'artillerie, je crus devoir me porter dans cette direction. Je n'ai quitté Charleston qu'à la nuit, de sorte que je n'ai pu donner à la lettre de Votre Excellence toute la respectueuse attention qu'elle mérite de ma part.

« Je désire ne pas retenir le colonel Perkins au delà du train de ce matin ; c'est pourquoi je crois que le mieux est de le laisser partir avec le simple accusé de réception de la lettre de Votre Excellence. Je ne suis encore fixé à aucun plan spécial d'opérations. J'espère avoir aujourd'hui de sûres informations sur la position de l'ennemi, que je crois toujours entre Bunker-Hill et Winchester. Je vous promets de donner à vos vues la considération la plus complète et la plus sincère, et que mon intention est de hâter le moment où mes hommes seront chaussés et ma cavalerie remontée pour être utiles.

« Votre Excellence peut être assurée que je n'adopterai pas un plan différent de ses vues sans lui donner pleine explication de mes motifs, ainsi que le temps de m'envoyer telles instructions qui pourraient vous paraître les meilleures.

« Je suis, monsieur, très-respectueusement, votre obéissant serviteur.

« (Signé) G. B. Mac Clellan, major général de l'armée des États-Unis.

« *A Son Excellence le président.* »

Le général Mac Clellan continua à demander des renforts de chevaux, disant qu'on ne lui en envoyait que 150 par semaine, et des renforts d'habillement, disant que son armée manquait de souliers et d'autres articles d'habillement, qu'elle « en souffrait depuis quelque temps », et qu'il était porté à croire que cela provenait de négligences de la part du département du quartier-maître. Ces plaintes furent renvoyées au quartier-maître général pour rapport. Il y eut une grande correspondance à ce sujet entre les généraux Halleck, Mac Clellan et Meigs. Le tout est complétement rapporté dans les lettres suivantes du département de la guerre et du général Halleck :

« DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

« Washington, 27 octobre 1862.

« Général, il a été publiquement mentionné que l'armée du général Mac Clellan n'avait pu se mobiliser pendant les beaux jours de cet automne, par manque de souliers et d'effets d'habillement et d'équipement. Veuillez faire rapport au département sur les points suivants :

« 1° A qui, et de quelle façon ont été faites les réquisitions pour l'armée du général Mac Clellan depuis que vous avez pris le commandement en chef ? Des réquisitions quelconques ou autres communications ont-elles été faites depuis ce temps au secrétaire de la guerre autrement que par votre intermédiaire ?

« 2° Si vous, comme général en chef, avez pris peine de vous assurer de la condition de l'armée en regard des approvisionnements de chaussure, habillement, armement et autres choses nécessaires ; et s'il y a eu négligence ou retard de la part de quelque département ou bureau à satisfaire aux réquisitions, et quelle a été et quelle est la condition de cette armée, sous le rapport des approvisionnements, en comparaison des autres armées ?

« 3° A quelle date, après la bataille d'Antietam, les ordres d'avancer contre l'ennemi ont-ils été donnés au général Mac Clellan, et combien de fois ont-ils été répétés ?

« 4° Si, dans votre opinion, l'armée du général Mac Clellan a réellement manqué de chaussure et d'effets d'armement, d'habillement et d'équipement de manière à empêcher sa marche contre l'ennemi lorsque l'ordre en fut donné ?

« 5° Combien de temps après que les ordres furent donnés au général Mac Clellan de se porter en avant vous informa-t-il du manque de chaussure et d'habillement dans son armée, et quels sont les moyens de faire promptement savoir ces lacunes de l'armée à vous ou au bureau du département de la guerre que cela concerne ?

« (Signé) Edwin M. STANTON, secrétaire de la guerre.

« *Au major général Halleck, général en chef.* »

« Washington, 28 octobre 1862.

« Monsieur, en réponse aux diverses questions contenues dans votre lettre d'hier, j'ai l'honneur de vous faire rapport comme suit :

« 1° Les réquisitions pour approvisionnements à l'armée du général Mac-Clellan sont faites par

ses officiers d'état-major sur les chefs de bureaux d'ici ; c'est-à-dire pour objets de quartier-maître, par son quartier-maître en chef sur le quartier-maître général ; pour objets de commissariat, par son commissaire en chef sur le commissaire général, etc. Aucune réquisition, à ma connaissance, n'a été faite sur le secrétaire de la guerre, ni aucune sur le général en chef.

« 2° A diverses reprises, le général Mac Clellan m'a télégraphié que son armée manquait de divers objets d'approvisionnement. Tous ces télégrammes furent immédiatement renvoyés aux chefs de bureau pour rapport. Il fut reconnu que dans chaque cas il avait été immédiatement satisfait aux réquisitions, à l'exception d'une, pour laquelle le quartier-maître général avait dû faire envoyer de Philadelphie divers articles d'habillement, des tentes, etc., dont on n'avait pas une assez grande provision ici. Il n'y a eu ni retard ni négligence dans aucun département ou bureau à expédier toutes les réquisitions faites par le général Mac Clellan ou par les officiers de son état-major. Des retards ont quelquefois eu lieu dans la marche des trains, par suite des encombrements des dépôts ou du manque de waggons ; mais chaque fois qu'on en a été averti, des agents ont été délégués pour parer aux difficultés. Sous l'excellente surveil-

lance supérieure du général Haupt, je pense que ces retards ont été moins fréquents que dans les trains ordinaires. Une armée de la grandeur de celle du général Mac Clellan peut être fréquemment exposée à manquer de provisions pendant quelques jours, par suite soit de négligences à faire les réquisitions en temps utile, soit des retards inévitables dans les transports, soit des lenteurs de distributions aux brigades et aux régiments.

« Par les observations que j'ai pu obtenir, je suis d'avis que les réquisitions de cette armée ont été exécutées plus promptement, et que les hommes en général ont été mieux approvisionnés que cela n'a eu lieu pour les armées de l'Ouest. Celles-ci ont opéré à de beaucoup plus grandes distances des sources d'approvisionnement, et ont eu bien moins de facilités de transports. En résumé, je crois qu'il n'y a pas d'armée au monde qui ait été aussi bien approvisionnée en campagne que les nôtres.

« 3° Aussitôt après la bataille d'Antietam, le général Mac Clellan fut invité à me fournir des renseignements sur ses projets, afin que, s'il se mouvait entre l'ennemi et Washington, des renforts pussent lui être expédiés de cette place. Le 1er octobre, apprenant qu'il se proposait d'opérer

de Harpers-Ferry, je le pressai de franchir la rivière immédiatement pour livrer bataille à l'ennemi, lui représentant les inconvénients de retarder jusqu'à ce que les pluies d'automne aient enflé le Potomac et détrempé les chemins. Le 6 octobre, il reçut l'ordre péremptoire de « franchir le Potomac pour attaquer l'ennemi ou le refouler vers le sud. Votre armée, disait l'ordre, doit agir maintenant que les routes sont bonnes. » On observera que trois semaines se sont écoulées depuis que cet ordre a été donné.

« 4° Il n'y a pas eu, à mon avis, un tel manque d'approvisionnements dans l'armée du général Mac Clellan qu'elle en ait été empêchée d'exécuter les ordres de mouvement contre l'ennemi. Si elle avait marché de l'autre côté du Potomac, elle aurait pu recevoir ses approvisionnements presque aussi vite qu'en restant inactive de ce côté-ci.

« 5° Dans un télégramme du 7 octobre, à l'occasion de ses mouvements projetés, le général Mac Clellan dit qu'au moins trois jours seraient nécessaires pour approvisionner les 1er, 5e et 6e corps; qu'ils ont besoin de chaussure et d'autres articles d'habillement indispensables, ainsi que de tentes-abris. Aucune plainte ne fut faite que des réquisitions n'aient pas été exécutées, et l'on pouvait inférer de son langage qu'il n'atten-

dait que la distribution de ses approvisionnements.

« Le 11, il télégraphia qu'une portion de ses approvisionnements, envoyée par chemin de fer, est en retard. Des agents furent aussitôt expédiés d'ici pour enquête, et ils rapportèrent que tout avait été envoyé en avant. A la même date, le 11, il parle de plusieurs de ses chevaux tombés de fatigue. Le 12, il se plaint qu'on ne lui envoie que 150 chevaux par semaine pour toute l'armée, y compris les corps de Washington. Je chargeai immédiatement le quartier-maître général de faire enquête sur ce point et de faire rapport sur ce qui empêchait qu'un plus grand nombre fût fourni. Le général Meigs fit rapport, le 14, que la fourniture des chevaux à l'armée du général Mac Clellan, tant en campagne qu'à Washington, avait été, pendant les six semaines précédentes, de 1,450 en moyenne par semaine, ou 8,754 en tout; qu'en outre, bon nombre de mules avaient été fournies, et que le nombre des animaux avec le général Mac Clellan sur le haut Potomac dépassait 31,000. Il rapporte qu'il envoie toujours à l'armée tous les chevaux qu'il peut se procurer.

« Le 18, le général Mac Clellan, à l'occasion de ce rapport du général Meigs, observe que « le général Meigs peut bien avoir ordonné que les

divers articles d'approvisionnement soient envoyés, mais qu'ils n'ont pas atteint nos dépôts, et à moins de grands efforts pour s'assurer qu'une prompte expédition est faite par le département du général Meigs, ces articles peuvent bien rester à New-York ou à Philadelphie ». J'appelai immédiatement l'attention du général Meigs sur cette négligence apparente de son département. Le 25, il fit rapport, comme résultat de ses investigations, que 48,000 paires de bottes et de souliers avaient été reçues par le quartier-maître de l'armée du général Mac Clellan, à Harpers-Ferry, Frederick et Hagerstown ; que 20,000 paires étaient, le 21, au dépôt de Harpers-Ferry ; que 10,000 autres étaient en route, et 15,000 de plus commandées. Le colonel Ingalls, quartier-maître en chef et aide de camp du général Mac Clellan, télégraphia, le 25 : « Je pense que le manque d'équipements est exagéré, et il aurait été évité certainement par des réquisitions des quartiers-maîtres de brigades et de régiments faites à temps. » Le 24, il télégraphia au quartier-maître général que : « les équipements n'étaient pas retenus dans des chars aux dépôts, que de telles plaintes sont sans fondement. Le fait est que le fourniment arrive et est distribué ; mais il en faut encore davantage. J'en ai commandé au delà du nécessaire, d'après

les notes à moi fournies. Vous avez toujours promptement satisfait à toutes mes réquisitions d'habillement. Notre département n'est pas en faute. Il a pourvu à tout ce dont il a eu avis. Une armée de plus de 100,000 hommes aura en tout temps à réclamer pour habillement ou autres articles. »

« En ce qui concerne les moyens du général Mac Clellan pour communiquer promptement les besoins de son armée soit à moi, soit aux divers bureaux du département de la guerre que cela concerne, je répète qu'outre les courriers ordinaires, il a été en communication constante avec Washington par le télégraphe.

« Je dois au général Meigs de vous soumettre ci-joint la copie d'un télégramme reçu par lui du général Mac Clellan.

« Très-respectueusement votre obéissant serviteur.

« (Signé) H. W. Halleck,
général en chef.

« *A l'honorable E. M. Stanton, secrétaire de la guerre.* »

Le 21 octobre, le général Mac Clellan informe le général Halleck qu'il est près d'avoir accompli l'approvisionnement de son armée en ce qui concerne l'équipement absolument nécessaire pour la

marche. Il se plaint cependant du manque de cavalerie, et conclut :

« Sans un plus grand nombre de chevaux de cavalerie, nos communications seront à la merci de l'ennemi dès que nous nous mettrons en marche. Il a beaucoup de cavalerie, et il ne nous sera possible ni de couvrir nos flancs convenablement ni d'obtenir des renseignements sur la position et les mouvements de l'ennemi de manière à nous assurer le succès. J'ai reconnu par expérience la nécessité d'une nombreuse cavalerie. Dans ces conditions, veuillez me faire savoir si le président désire que je me mette en marche immédiatement, ou que j'attende l'arrivée des nouveaux chevaux, qu'on doit hâter le plus possible ? »

A cela le général Halleck réplique le même jour, à 3 h. 30 après midi :

« Votre télégramme de midi a été soumis au président. Il me charge de vous dire qu'il n'a aucun changement à faire à son ordre du 6 courant. Si vous n'avez pas été et n'êtes pas encore en condition de lui obéir, vous devrez l'être à vous justifier d'une telle incapacité. Le président n'attend pas des impossibilités ; mais il est très-cha-

griné de ce que toute cette belle saison se passe en inaction. »

Le 22 octobre, le général Mac Clellan télégraphie :

« Après mûre consultation, j'ai décidé de me mettre en marche sur la ligne indiquée par la lettre du président du 13 courant, et pris mes mesures pour l'exécution du mouvement. Je vous informerai de temps à autre de l'occupation de Leesburg, Hillsborough, Snickersville, etc. J'aurai besoin de toute la cavalerie et autres renforts que vous pourrez m'envoyer de Washington. »

Le 23, le général Halleck réplique :

« Comme vous vous proposez de marcher par votre télégramme d'hier, je puis vous envoyer de Washington environ 20,000 hommes de renfort. »

Le 25 octobre, le général Mac Clellan transmit au général Halleck un rapport du colonel Robert Williams, commandant un détachement de cavalerie, portant que près de la moitié de ses chevaux sont malades, et que ceux qui ne le sont pas tombent de fatigue et de maigreur.

A cela le président réplique le même jour :

« Je viens de recevoir votre dépêche concer-

nant les chevaux malades et fatigués. Pardonnez-moi de vous demander ce que vos chevaux peuvent avoir fait depuis la bataille d'Antietam qui leur ait causé tant de fatigue ? »

Le général Mac Clellan réplique le même jour :

« J'ai l'honneur de vous rapporter, en réponse à votre télégramme d'aujourd'hui, que depuis que l'armée a quitté Washington, le 7 septembre, ma cavalerie a été constamment employée à des reconnaissances, à des pointes et au service de sûreté. Depuis la bataille d'Antietam, six régiments ont fait un tour de 200 milles, dont 55 milles en un jour, lorsqu'ils s'efforçaient d'atteindre la cavalerie Stuart. Le général Pleasanton, dans son rapport officiel, dit que le reste de la cavalerie disponible marcha 78 milles en vingt-quatre heures sur les traces de Stuart. A côté de ces deux remarquables expéditions, notre cavalerie a fait le service de sûreté le long de la rivière sur une distance de 150 milles, et a effectué plusieurs reconnaissances dans lesquelles elle s'est à chaque occasion engagée avec l'ennemi ; en vérité elle a fait un service plus pénible depuis la bataille qu'avant. Je vous prie de vouloir aussi considérer que la même cavalerie fut ame-

née de la péninsule, où elle fut fort éprouvée, et que, depuis le commencement de cette campagne, elle n'a pas eu le temps jusqu'à présent de se recruter. Je ne crois pas qu'on trouve d'exemple où une cavalerie déjà surchargée ait autant travaillé que la mienne depuis la bataille d'Antietam. »

La réponse du président fut la suivante :

« Reçu votre dépêche répondant à la mienne sur les chevaux. Sans doute vous connaissez les faits mieux que moi. Mais deux considérations restent : La cavalerie Stuart a dépassé la nôtre et a certainement rendu plus de services, soit dans la péninsule soit ailleurs. Secondement, un mouvement de votre armée ne viendra-t-il pas en aide à votre cavalerie, en forçant l'ennemi à se concentrer au lieu de fourrager à droite et à gauche ? »

Le 27 octobre, le général Mac Clellan télégraphie au président :

« Votre Excellence sait les grandes réductions de chiffres que les anciens régiments de cette armée ont subies, et combien il serait nécessaire de remplir ces cadres avant de les remettre en action. J'ai donc l'honneur de vous demander que l'ordre de compléter les anciens régiments

avec des hommes de nouvelle levée soit immédiatement émis. »

A cela le président répliqua le même jour comme suit :

« Reçu votre dépêche d'aujourd'hui, 3 h. après midi, concernant les anciens régiments à compléter par les hommes de la conscription ; il sera donné satisfaction à votre requête aussi promptement que possible.

« Et maintenant veuillez répondre catégoriquement à cette question : Avez-vous l'intention de ne pas agir jusqu'à ce que les hommes maintenant levés par les États soient incorporés dans les anciens régiments ? »

Le général Mac Clellan, après s'en être référé aux communications antérieures sur les vides des anciens régiments, réplique en disant :

« Dans la hâte, j'ai appelé un aide de camp, et, lui disant que j'avais conféré avec vous sur le sujet, je l'ai chargé d'écrire pour moi une dépêche demandant à Votre Excellence de donner les ordres nécessaires. Je regrette de devoir dire que cet officier, après avoir écrit la dépêche et me trouvant occupé, l'envoya au télégraphe sans me l'avoir soumise, croyant avoir communiqué mes vues. Malheureusement, il y avait ajouté ces

mots : « *Before taking them into action again* » (avant de les remettre en action) ; je n'ai ni entendu ni autorisé cette phrase. Elle aura donné une impression fausse de mes plans et de mes intentions. A la question de Votre Excellence, je réponds catégoriquement que je n'ai aucune idée d'ajourner la marche en avant jusqu'à ce que les anciens régiments soient complétés par les nouvelles levées. J'ai commencé hier le passage du Potomac, et pousserai en avant le plus promptement possible pour tâcher de rencontrer l'ennemi. »

Votre comité dira qu'à son avis un officier d'état-major qui peut, par négligence ou par autre cause, ajouter à une dépêche d'un commandant en chef au président « ce qui n'a été ni entendu ni autorisé » devrait être, au moins, changé d'emploi.

Le passage de la rivière, commencé le 26 octobre, se continua lentement jusqu'au 3 novembre et, le 5, le général Mac Clellan annonça que toute son armée se trouvait en Virginie, c'est-à-dire juste quatre semaines après que l'ordre du passage avait été donné.

Dans sa lettre au président, du 17 octobre, le général Mac Clellan avait écrit :

« Votre Excellence peut être assurée que je n'adopterai pas un plan qui diffère de vos vues sans vous en avoir expliqué complétement les motifs, et sans vous laisser le temps de m'adresser telles instructions qui vous paraîtraient les meilleures. »

Le général Mac Clellan fut relevé de son commandement de l'armée du Potomac par l'ordre suivant :

« QUARTIER GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

« Washington, D. C., 5 novembre 1862.

« Général, à la réception de l'ordre ci-joint du président, vous remettrez immédiatement votre commandement au major général Burnside, et vous vous retirerez à Trenton, New-Jersey, faisant rapport par télégraphe, pour ordres ultérieurs, dès votre arrivée à cette ville.

« Très-respectueusement votre obéissant serviteur,

« (Signé) H. W. HALLECK,
général en chef.

« *Au major général Mac Clellan, commandant, etc., etc.* »

« DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

« Office de l'adjudant général, Washington, 5 novembre 1862.

« ORDRE GÉNÉRAL Nº 182.

« Par ordre du président des États-Unis, il est ordonné que le major général Mac Clellan soit relevé du commandement de l'armée du Potomac, et que le major général Burnside prenne ce commandement à sa place.

« Par ordre du secrétaire de la guerre,

« (Signé) E. D. TOWNSEND, aide-adjudant général. »

OBSERVATION. — De nouveau l'on n'attendit, semblerait-il, que le moment où le général Mac Clellan aurait mis le fleuve entre lui et Washington pour le frapper et lui ôter, sans indication de motifs, son commandement. Avait-il déjà en Maryland le pressentiment de cette disgrâce imméritée ? Son armée souffrait-elle réellement du manque d'approvisionnements au point de ne pouvoir marcher ? Estimait-il qu'on commettait une faute si grave en reprenant la campagne avant le renfort des nouvelles levées qu'il devait tout faire pour l'éviter ? Et tout cela fut-il un peu cause de la désobéissance qu'on lui a reprochée ? C'est ce que nous ne saurions dire. Mais ce qui paraît certain, c'est que depuis longtemps à Washington on désirait se débarrasser de ce général, qui, par ses allures essentiellement militaires, par son indépendance d'opinions et par sa popularité toujours croissante, avait déplu à quelques personnages haut placés dont il ne satisfaisait pas suffisamment la curiosité. Nous avouons que, dans nos traditions militaires européennes, et au point de vue purement hiérarchique, nous ne pouvons que nous incliner devant l'ordre de révocation qui le frappa. Peut-être même, dans maintes armées de notre continent, une discussion des ordres du gouver-

nement telle que s'en permit le général Mac Clellan, au lieu d'une simple et prompte exécution, serait-elle passible de mesures plus sévères. Mais dans les habitudes de l'Amérique, et avec les antécédents de cette guerre, il nous semble qu'en cette occasion on manqua de générosité et de justice envers le général Mac Clellan. Ou bien l'on n'aurait pas dû lui donner le haut commandement et les pleins pouvoirs qu'on lui confia dans l'hiver 1861-1862, et qu'on lui rendit en partie après la leçon des revers de Pope ; ou, après l'avoir chargé d'une telle mission et d'une telle responsabilité, on devait, pour le moment de l'action, avoir plus de confiance dans ses mesures et lui laisser plus de latitude. Notre conviction profonde est que, si le général Mac Clellan avait été secondé dans l'exécution autant qu'il fut contrecarré, il aurait mené à bien la campagne de la péninsule, et serait entré à Richmond au commencement de l'été. (F. L.)

OPÉRATIONS DU GÉNÉRAL BURNSIDE

En prenant le commandement de l'armée du Potomac, le général Burnside se décida aussitôt à suivre la ligne d'opérations précédemment suggérée par le président au général Mac Clellan, c'est-à-dire de faire de Fredericksburg sa base d'opérations. Le 12 novembre, le général Halleck se rendit à Warrenton avec le général Meigs, et il y eut conférence avec le général Burnside sur les futurs mouvements de l'armée.

Le général Burnside indiqua que son plan était « de concentrer l'armée dans le voisinage de Warrenton, de faire de là un petit mouvement

à travers le Rappahanock comme feinte, pour détourner l'attention de l'ennemi et lui laisser croire que nous marchions sur Gordonsville, puis de faire un rapide mouvement de toute l'armée sur Fredericksburg, » par la raison que « nous serions tout le temps aussi près de Washington qu'en serait l'ennemi, et arrivés à Fredericksburg, nous serions plus près de Richmond que nous n'en serions même en prenant Gordonsville ».

Le général Burnside désirait d'avoir des vivres et fourrages, ainsi que des pontons, pour être en mesure de passer le Rappahanock. Le général Meigs déclare que, pendant qu'il était à Warrenton, il écrivit un ordre au général Woodbury, à Washington, pour demander au quartier-maître, à Washington, le transport des pontons à Aquia-Creek, lequel ordre fut signé par le général Halleck, et envoyé au télégraphe.

Le général Woodbury rapporte qu'il reçut cet ordre le 13 novembre au matin. Il déclare :

« L'ordre du général Halleck du 13, à moi adressé, rendait évident que l'armée se préparait à marcher sur Fredericksburg. Quant au temps où le mouvement serait fait, je ne reçus jamais aucune information. Craignant cependant que l'opération ne fût précipitée, j'allai au bureau du

général Halleck, et le sollicitai d'ajourner le mouvement de quelques jours, afin que les préparatifs nécessaires pussent être faits. A cela il répliqua qu'il ne retarderait pas d'un instant la marche en avant de l'armée sur Richmond. J'objectai que je n'entendais pas non plus causer des retards, mais au contraire les prévenir. En cela je pensais non-seulement au train de pontons, mais encore aux embarquements à organiser par les départements du quartier-maître et du commissariat. »

Le général Halleck a déposé comme suit :

« Je dirai que toutes les troupes de Washington et environs étaient sous le commandement du général Mac Clellan lorsqu'il fut révoqué, et il donnait tous les ordres aux officiers à Washington, à une seule restriction, c'est qu'aucune troupe ne quitterait Washington sans que j'en fusse prévenu par le général Mac Clellan ou par le commandant de la place. Pour le reste, tout était sous sa direction. Lorsque le général Burnside le remplaça, il fut avisé que tout restait comme précédemment. Lors de ma visite au général Burnside, le 12 novembre, à Warrenton, nous parlâmes des bateaux et d'autres choses qu'il demandait, et je lui dis que tout cela était sous ses ordres, avec la seule restriction mentionnée

plus haut. Pour abréger, l'ordre fut immédiatement écrit directement au général Woodbury, et signé par moi, le 12 au soir, je crois. A mon retour, je vis le général Woodbury qui me dit qu'il avait reçu l'ordre ; je lui dis qu'en tout cela il était sous la direction du général Burnside, que je n'avais rien d'autre à lui dire sinon de lui communiquer cet ordre. Dans une conversation avec lui et le général Meigs, il fut proposé que le train de pontons fût envoyé par terre, que de cette façon il pourrait arriver plus vite, sans être encombré par les approvisionnements envoyés à Aquia-Creek. Je ne donnai aucun autre ordre ou direction sur cet objet; tout le reste fut sous la direction du général Burnside. Il m'informa aussi, à Warrenton, que le capitaine Duane, chef des ingénieurs, avait envoyé un ordre à Harpers-Ferry pour en faire venir le train de pontons. L'ordre avait été envoyé. Cela étant sous le commandement immédiat et direct du général Burnside, je ne m'en inquiétai pas du tout.

« *Question.* — Savez-vous s'il y a eu quelque retard à faire partir le train de pontons ou dans sa marche ?

« *Réponse.* — J'ai entendu dire qu'il y avait eu des retards de la part des bateaux qui devaient

prendre les pontons, puis aussi des trains par terre, par suite de la difficulté des routes et de l'inexpérience peut-être des officiers qui les commandaient. D'après les rapports reçus, j'ai considéré ces retards comme résultant des éléments et d'accidents qu'il était difficile de prévoir. Le général Burnside me télégraphia que le général Woodbury n'avait pas mis de la diligence à la chose ; mais plus tard il me dit qu'il était parfaitement satisfait du général Woodbury, et qu'il ne pouvait que reconnaître aussi que le commandant des trains avait fait son devoir, qu'il n'était pas dans son intention d'examiner la chose plus en détail, et qu'il était passablement content.

« *Question.* — Y eut-il une demande de votre part pour retarder la marche des hommes jusqu'à l'arrivée des bateaux, ou quelque chose de ce genre ?

« *Réponse.* — Non, monsieur. Je me rappelle que le général Woodbury, en causant avec moi, me dit que le général Burnside ne pouvait descendre que quelques jours après que je le lui eus dit, et qu'il ne pouvait avoir les bateaux avant l'arrivée du général Burnside. Je crois lui avoir fait observer que je ne savais pas exactement le jour où le général Burnside se mettrait en mouve-

ment, que je ne pouvais le lui dire, et que le général ne le savait pas lui-même. Pendant que j'étais à Warrenton, il proposa son mouvement, et il fut autorisé à faire tous les préparatifs dans ce but, mais pas à le commencer avant que le président n'eût été consulté. Je revins l'après-midi du 13, et le 14 au matin, je crois, j'eus une entrevue avec le président, dans laquelle il approuva le plan du général Burnside. Je lui donnai immédiatement avis par le télégraphe d'aller de l'avant comme il l'entendait. J'ai su qu'il y avait eu des retards considérables en faisant passer les bateaux d'Aquia-Creek au Rappahanock en raison des mauvaises routes, des difficultés du transport, etc., mais il n'y en eut pas d'autres. Il y eut des retards, et même considérables, en plaçant les ponts supérieurs par suite de l'inexpérience des pontonniers. Nous ne pûmes commencer la réparation du chemin de fer que quand le général Burnside en eut pris possession; auparavant il était tout en la possession de l'ennemi. Cela fut entendu, en ma présence, entre le général Haupt et lui. Le général Haupt s'en vint avec moi pour prendre les mesures nécessaires à la réparation des routes aussi promptement que possible. Je me rappelle la conversation; il ne pourrait rien débarquer, mais tiendrait tout prêt

de manière à commencer aussitôt que le général Burnside serait en possession. »

Le général Burnside, quant à la marche en avant des pontons, a déclaré :

« Je compris que le général Halleck aurait à donner les ordres nécessaires, et que les officiers qui recevraient ces ordres seraient les seuls responsables pour l'arrivée des pontons ici (Falmouth). J'aurais bien pu exécuter cette portion de mon plan par l'intermédiaire de mes propres officiers. Mais, venant de prendre le commandement d'une armée que je ne connaissais que très-peu, il y avait déjà une forte tâche pour mes officiers de procéder au changement de position de Warrenton à Fredericksburg. J'avais entendu que toutes les parties du plan qui seraient exécutées à Washington le seraient par les officiers de cette place, sous la direction des divers départements de qui ces portions du plan relevaient.

« *Question.* — Ne comprîtes-vous pas que vous étiez vous-même responsable pour l'exécution de ces ordres ?

« *Réponse.* — Non. Je ne pensai pas un moment que je dusse veiller à l'exécution de ce qui, d'après les demandes, devait être fait à Washington. »

Le 16 novembre, le général Burnside fit partir ses colonnes de Warrenton pour Fredericksburg, n'ayant rien entendu des retards des pontons de Washington. Le télégramme annonçant le retard n'atteignit le général Burnside que le 19 novembre. Le corps du général Sumner était en avant; il devait passer la rivière au-dessus de Fredericksburg, et prendre possession de la place. Mais la non-arrivée des pontons en temps opportun déjoua ce projet et nécessita l'adoption d'autres mesures.

BATAILLE DE FREDERICKSBURG

Le général Burnside commença alors à préparer un autre mouvement, tout en faisant avancer les pontons aussi vite que possible pour permettre à ses troupes de franchir la rivière.

Le plan résolu fut de passer le Rappahanock sur deux points, l'aile droite en face de Fredericksburg, l'aile gauche 3 à 4 milles au-dessous. L'aile gauche était composée de la grande division de gauche avec un corps de la grande division du centre, faisant une force totale de 50 à 60,000 hommes, sous les ordres du major général Franklin. Le passage s'effectua heureusement sur

les deux points, avec une forte opposition toutefois sur la droite de la part des carabiniers ennemis.

Le général Burnside a déposé comme suit à l'égard de son plan d'attaque :

« L'ennemi avait tracé une route tout le long et en arrière de la ligne des hauteurs sur lesquelles nous dirigions notre attaque, et, au moyen de cette route, ses deux ailes étaient en prompte et directe communication. J'obtins d'un nègre des informations sur cette nouvelle route que la suite prouva être correctes. J'avais besoin de prendre possession de cette route, et c'est ce qui me décida à une attaque sur l'extrême gauche. Je n'entendais pas faire d'attaque sur la droite jusqu'à ce que cette position eût été emportée, ce qui eût ébranlé l'ennemi et coupé sa ligne en deux. Alors je me proposais de l'assaillir directement de front et de le rejeter hors de ses ouvrages. »

Voici l'ordre au général Franklin, qui commandait la gauche :

« QUARTIER GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DU POTOMAC.

« 13 décembre, 5 h. du matin.

« Le général Hardie vous portera cette dépêche et restera avec vous aujourd'hui. Le commandant

en chef vous ordonne de préparer toutes vos troupes pour un rapide mouvement en descendant la vieille route de Richmond, et vous enverrez immédiatement une division au moins pour passer sous Smithfield, et s'emparer si possible des hauteurs près Captain-Hamiltons, de ce côté du Massaponas, en prenant soin d'être bien appuyée et de garder sa ligne de retraite ouverte. L'ordre a été envoyé au général Sumner de faire avancer aussi une colonne, d'une division au moins, par la route en planches jusqu'à son intersection avec la route du télégraphe, en vue de saisir les hauteurs qui dominent ces deux routes. En les tenant ainsi que celles près de Captain-Hamiltons, on forcerait l'ennemi à évacuer toute la zone de crêtes entre ces points. Sumner marchera en colonnes, à bonne distance, pour éviter toute collision de nos troupes qui pourrait se produire pendant le brouillard dans un mouvement général. Deux divisions du général Hooker sont derrière vous vers les ponts, et y resteront pour vous appuyer. Des copies des instructions aux généraux Sumner et Hooker vous seront bientôt envoyées par une ordonnance. Tenez toutes vos troupes prêtes à marcher aussitôt que le brouillard s'éclaircira. Le mot d'ordre, qui doit être donné, si possible, à toutes les compagnies, sera *Scott*.

« J'ai l'honneur d'être, général, très-respectueusement, votre obéissant serviteur.

« (Signé) John G. Parke, chef d'état-major.

« Au major général Franklin, commandant de département et de grande division de l'armée du Potomac. »

Le général Franklin a rapporté, quand dernièrement il fut interrogé, qu'il reçut le susdit ordre à environ 7 h. et demie du matin, et qu'il prît immédiatement ses mesures pour exécuter ce qu'il estimait être l'esprit de l'ordre, c'est-à-dire « une observation armée pour s'assurer où était l'ennemi ». Dans sa déposition, donnée quand votre comité se rendit à Falmouth, il dit : « J'engageai toutes les troupes que je pensai convenable et prudent d'engager. Je fis combattre toutes celles que je pus, tout en tenant mes communications avec la rivière. »

Il ressort des témoignages que l'attaque fut faite en réalité par l'une des plus petites divisions du général Franklin, la division Meade, ne comptant qu'environ 4,500 hommes. Cette division était appuyée sur sa droite par la division Gibbon, d'environ 5,000 hommes. A sa gauche se trouvait la division Doubleday, formant l'extrême

gauche de notre ligne, presque à angle droit avec la division du général Meade, et s'étendant jusqu'à la rivière. Au moment où la division Meade s'avança pour l'attaque, la division Birney, du corps Stoneman, d'environ 7,000 hommes, arriva et prit position immédiatement derrière le général Meade. La division Meade réussit à percer la première ligne de l'ennemi et à gagner la crête des hauteurs. Le général Gibbon, voyant le général Hill se porter en avant, ordonna aussi à sa division d'avancer. Au moment où sa dernière brigade s'avançait en repoussant l'ennemi à la bayonnette, et où il préparait le feu de ses batteries sur un régiment rebelle apparaissant à gauche, le général Gibbon fut blessé et dut être emporté du champ de bataille. La division Meade, une fois sur la crête, se trouva en présence des réserves de l'ennemi, qui ouvrirent sur elle un feu de front pendant qu'on lui tirait aussi dessus en flanc. La supériorité de l'ennemi était si écrasante que les divisions Meade et Gibbon furent forcées à la retraite. L'ennemi les poursuivit jusqu'à ce qu'il fut arrêté par la division Birney. Nos forces continuèrent à tenir leurs positions sans renouveler l'attaque, jusqu'à ce qu'elles reçurent l'ordre de se retirer au delà de la rivière.

Les pertes subies dans cette attaque, en tués, blessés et manquants, furent les suivantes : division Meade, 1,760 hommes; division Gibbon, 1,249; division Birney, 961.

Le général Burnside, lorsqu'il eut appris avec quel faible effectif l'attaque avait été ordonnée, envoya l'ordre au général Franklin de faire une nouvelle et vigoureuse reprise avec toute sa troupe. Plusieurs témoins déclarent que si cette attaque avait été renouvelée avec toutes les forces disponibles de Franklin elle aurait été couronnée de succès. Le général Franklin déclare que ce ne fut pas un ordre, mais une invitation, que lorsqu'il la reçut c'était trop tard pour renouveler l'action, et que par conséquent il ne le fit pas.

Le général Franklin déposa comme suit :

« L'ordre en vertu duquel j'agissais portait que je devais garder ma communication ouverte. Il me prescrivait aussi de tenir mes troupes en position pour une rapide marche par la route de Richmond. Je n'ai jamais songé que j'eusse à faire une attaque sérieuse jusqu'à ce que la bataille fût finie. Pendant l'affaire, je n'avais aucune idée que ce fût l'attaque principale, mais je supposais que c'était une observation armée pour reconnaître où était l'ennemi..... Je fus ren-

forcé dans cette supposition par l'officier d'état-major qui m'apporta l'ordre.....

« *Question.* — Ne comprîtes-vous pas, d'après cet ordre, que vous deviez employer toutes les troupes nécessaires pour saisir et occuper les hauteurs près de Captain-Hamiltons, et que le commandant en chef considérait cela comme indispensable pour assurer le succès ?

« *Réponse.* — Non, je ne le pensai pas. Je n'aurais pas supposé alors que l'ordre eût été limité à « une division au moins » si telle eût été son intention ; et en outre il m'ordonnait de tenir toute ma troupe en position de se mouvoir par la vieille route de Richmond. S'il avait entendu employer toute ma force, en cas de besoin, à tenir la colline, il ne m'aurait pas dit de l'avoir prête en même temps pour l'autre mouvement.

« *Question.* — L'autre mouvement n'était-il faisable qu'après la possession des hauteurs par nos troupes ?

« *Réponse.* — Je pense que ce mouvement, s'il avait été ordonné avec toutes mes forces, eût nécessairement compris la possession des hauteurs. Si j'avais reçu l'ordre de me porter en masse sur la route de Richmond, j'aurais dû en-

lever tout ce qui se trouvait sur la route, par conséquent les hauteurs en question.

« *Question.* — Puisqu'il était indispensable que vous prissiez possession de ces hauteurs pour vous avancer par la vieille route de Richmond, et puisqu'il vous avait été prescrit d'envoyer au moins une division pour passer sous Smithfield, et se saisir si c'était possible des hauteurs, ne deviez-vous pas penser que cet ordre exigeait de vous une seconde attaque en cas d'insuccès de la première ?

« *Réponse.* — Oui. Mais lorsque les rebelles étaient refoulés dans les bois par les divisions Birney et Sickel, il était passé trois heures. Vers cinq heures, il faisait déjà nuit, et il était trop tard pour tenter une nouvelle attaque avec quelque succès. »

Toutes les dépositions devant votre comité prouvent d'une manière concluante que si l'attaque de gauche avait été faite avec toute la force dont le général Franklin pouvait disposer à cet effet, le plan du général Burnside aurait complétement réussi, et notre armée aurait remporté une brillante victoire.

Après l'attaque du samedi, notre armée resta

en position jusqu'au lundi soir; elle se retira alors au delà de la rivière sans autre perte.

Votre comité n'a pas envisagé comme un devoir essentiel de faire rapport sur les opérations de l'aile droite de notre armée dans cette bataille, par la raison que le succès du mouvement dépendait évidemment en majeure part de l'opération de la gauche. Quoique nos troupes combattissent très-courageusement à la droite, faisant des attaques répétées, la force de la position ennemie était telle que nous dûmes nous retirer.

Observation.— Par tout cela, on peut voir que les lenteurs dans l'exécution des ordres, les retards dans les marches, les hésitations dans l'action, les conflits et les croisements dans les instructions et les dépêches, et finalement les déceptions dans les opérations décisives, ne firent qu'augmenter et atteignirent leur apogée après la révocation du général Mac Clellan.

Dans le chapitre qui va suivre, on verra que cet état de choses s'aggrava encore d'insubordination jusque dans les rangs supérieurs de l'armée et d'indiscrétions inqualifiables dans les plus hauts parages de l'administration. Par ce triste spectacle seulement, les amis du général Mac Clellan se seraient sentis bien vengés s'ils n'avaient dû en même temps souffrir dans leurs sentiments les plus patriotiques d'une réhabilitation qui se produisait par des événements aussi douloureux pour tout le pays, et aussi fâcheux pour l'avancement de la cause nationale. (F. L.)

LE GÉNÉRAL BURNSIDE CONTRECARRÉ DANS SES PLANS

Le 26 janvier 1863, la résolution suivante fut adoptée par le sénat, et renvoyée à votre comité :

« *Résolu* que le comité sur la conduite de la guerre soit chargé d'examiner si le major général A.-E. Burnside a élaboré quelque plan pour les opérations de l'armée du Potomac, depuis la bataille de Fredericksburg; et si, dans ce cas, des généraux subordonnés de ladite armée ont envoyé des lettres ou fait des visites à Washington pour empêcher ou contrecarrer l'exécution de ces mouvements; si, par cela, les mouvements ont été arrêtés ou troublés, et, si oui, par quelle autorité? »

En suite de cette résolution, votre comité recueillit les témoignages des majors généraux A.-E. Burnside, W.-B. Franklin, et John-G. Parke, et des brigadiers généraux John Newton, John Cochrane, et William-W. Averill. Ces témoignages mettent en lumière les faits suivants:

Aussitôt après la bataille de Fredericksburg, le général Burnside élabora un plan pour attaquer l'ennemi de front. L'armée principale franchirait

la rivière six à sept milles en dessous de Fredericksburg. Les positions d'où l'artillerie protégerait le passage étaient toutes choisies, les routes reconnues, et tous les préparatifs faits pour réparer les routes. En même temps, une tentative de passage serait faite au-dessus de Falmouth comme feinte, qui se transformerait en attaque réelle, si l'ennemi découvrait le mouvement d'en bas, sans cela l'attaque principale se ferait en bas.

En connexion avec ce mouvement de l'armée principale, une expédition de cavalerie était organisée, comptant 2,500 hommes de la meilleure cavalerie de l'armée du Potomac, dont 1,000 lanciers. Le plan de cette expédition était le suivant: Elle s'avancerait vers Kelly's-Ford, accompagnée d'une brigade d'infanterie destinée à protéger le passage du Rappahanock. Là, les 1,000 lanciers passeraient, s'avanceraient vers le Rapidan, franchiraient cette rivière au Raccoon-Ford, continueraient en avant, croiseraient le chemin de fer Central-Virginie, à Louisa-Court-House; le James-River, à Goochland ou Carter's, en y détruisant le canal; croiseraient le chemin de fer Richmond-Lynchburg un peu au sud de ce point, en détruisant le pont de fer au passage; croiseraient le chemin de fer Richmond-Petersburg-Weldon, à son intersection avec la rivière Hotto-

way, en y détruisant le pont du chemin de fer, puis s'avanceraient vers le commandement du général Pryor, et effectueraient leur jonction avec le général Peck, à Suffolk, où des steamers les attendraient pour les ramener à Aquia-Creek.

Pour détourner l'attention de l'ennemi et le tromper à l'égard du corps de cavalerie qui ferait la véritable attaque, au moment où les 1,000 lanciers croiseraient le Rappahanock, une portion des 1,500 restant se dirigerait vers Warrenton, une autre vers Culpepper-Court-House, le reste accompagnerait les 1,000 lanciers jusqu'au Raccoon-Ford, puis reviendrait sur leurs pas. Pendant que cette cavalerie s'avancerait, le mouvement général s'effectuerait à travers la rivière.

Observation. — On croirait lire, dans ces lignes, un plan d'opération du capitaine *Tranche-Montagne* et digne des *Mille et une Nuits*. Mais rien n'est impossible à la brave cavalerie américaine; elle ne connaît ni dangers ni fatigues. Où les hommes ne peuvent aller à pied on va à cheval, et pour des expéditions aventureuses de fourrageurs, nulle autre cavalerie du monde ne saurait la surpasser ou même l'égaler. Le fait est que le projet du général Burnside, si fantastique qu'il puisse paraître, fut repris, à peu de chose près, par son successeur le général Hooker. Pendant la bataille de Chancellorsville, au commencement de mai 1863, la cavalerie du général Stoneman, partie du haut Rappahanock, fourragea pendant cinq jours sur les derrières de l'armée sécessionniste, parcourut une soixantaine de lieues de pays ennemi en brûlant les ponts et faisant des razzias, et alla capturer des confédérés jusque dans les ouvrages de Richmond. Une portion de cette cavalerie revint par sa même

route, traversant les cours d'eau à gué ou à la nage avec son artillerie, tandis qu'une autre portion alla rejoindre la garnison d'Yorktown. La cavalerie du Sud ne le cède en rien à celle du Nord, et a fait deux fois, entre autres, tout le tour de l'armée du Potomac. (F. L.)

Le 26 décembre, l'ordre fut donné que toutes les troupes préparassent trois jours de rations cuites, que les waggons fussent chargés de dix jours de petites rations, si possible; d'avoir avec soi dix à douze jours de rations en bétail sur pied, de se munir de fourrage pour les attelages et les chevaux d'artillerie et de cavalerie, et de l'effectif normal des munitions, de manière à pouvoir se mobiliser douze heures après avis.

Aussitôt après l'émission de cet ordre, les généraux John Newton et Cochrane, l'un divisionnaire, l'autre brigadier dans la grande division de gauche du général Franklin, se rendirent à Washington en permission. Avant d'obtenir leur permission du général Franklin, ils l'informèrent, ainsi que le général W.-F. Smith, qu'en allant à Washington ils rechercheraient l'occasion de représenter à quelque autorité, ici, la triste condition de l'armée et le danger qu'il y avait à tenter, de nouveau, un mouvement contre l'ennemi à ce moment.

Arrivés à Washington, le général Cochrane,

ainsi qu'il l'a rapporté, s'efforça de trouver quelques membres du congrès à qui il pût faire la communication désirée. N'en ayant pas rencontré, il se détermina à demander une entrevue au président pour la lui faire directement. En se rendant chez le président, il rencontra le secrétaire Seward, à qui il expliqua le but de sa présence et donna quelques indications générales sur son projet, le priant de lui procurer une audience du président. M. Seward le promit et tint sa promesse.

L'entrevue eut lieu, et le général Newton, après quelques pourparlers préalables, fit savoir au président que son but était de l'informer de la mauvaise condition de l'armée, dans l'espérance qu'il ferait une enquête et apprendrait la vérité par lui-même. Ils réussirent, paraît-il, à faire impression sur le président, qui, en les quittant, leur dit qu'il était charmé qu'ils se soient adressés à lui, et qu'il pensait que quelque bien résulterait de cette entrevue.

Quant au général Burnside, son expédition de cavalerie était partie ; la brigade d'infanterie chargée de l'accompagner avait traversé le Rappahanock, à Richard's-Ford, et revenait par Ellis-Ford, laissant ainsi bon chemin à la cavalerie pour passer à Kelly's-Ford. Le jour même

où celle-ci allait passer, le général Burnside reçut du président le télégramme suivant :

« J'ai de bonnes raisons de vous dire que vous ne devez pas entreprendre un mouvement général sans me le faire connaître. »

Le général Burnside a rapporté qu'il ne put pas s'imaginer, à ce moment, quel motif avait le président de lui envoyer un télégramme pareil. Ses officiers, sauf un ou deux de son état-major qui étaient restés au camp, ne connaissaient pas ses plans, ou n'en connaissaient que le simple fait, qu'un mouvement aurait lieu. Il supposa donc que la dépêche se rapportait à quelque opération sur d'autres points du pays, avec laquelle il fallait marcher d'accord.

A la réception de ce télégramme, l'expédition de la cavalerie fut immédiatement arrêtée (à Kelly's-Ford), jusqu'à nouvel ordre. Bientôt une partie d'entre elle fut envoyée sur les derrières de Stuart, qui venait de faire une apparition vers Dumfries et dans le voisinage de Fairfax-Court-House.

Le général Burnside se rendit à Washington pour s'informer, auprès du président, du réel état des choses. Le président lui apprit que quelques généraux de l'armée du Potomac, dont il ne vou-

lait pas donner les noms, s'étaient adressés à lui et lui avaient annoncé que le général Burnside préparait un prochain mouvement, que l'armée était si abattue et si démoralisée que toute tentative de mouvement à ce moment-ci aurait amené un désastre; qu'aucun des officiers éminents de l'armée du Potomac n'était partisan d'un mouvement à présent.

Le général Burnside fit observer au président qu'aucun de ses officiers n'avait connaissance de ses plans, et il les expliqua en détail au président. Il demanda ensuite au président la permission de procéder à l'exécution, mais le président s'y refusa.

Le général Halleck et le secrétaire Stanton furent invités à venir, et là ils apprirent, pour la première fois, que le président avait suspendu le mouvement. Le général Halleck et le général Burnside estimèrent que les officiers qui avaient fait ces représentations au président devaient être révoqués immédiatement. Le général Burnside resta ici deux jours, mais aucune conclusion ne fut prise sur ce point.

Lorsqu'il retourna au camp, il apprit que bon nombre de détails du mouvement général, ainsi que de l'expédition de cavalerie, étaient parvenus à la connaissance des partisans des rebelles, à

Washington, ce qui rendait maintenant le plan impraticable. Lorsqu'il lui fut demandé à qui il avait exposé ses plans, il rapporta qu'il n'en avait parlé, à Washington, qu'au président, au secrétaire Stanton et au général Halleck, et qu'à l'armée personne ne les connaissait, sauf un ou deux de ses officiers d'état-major, qui étaient toujours restés au camp. Il ne comprend pas comment ses plans sont arrivés à la connaissance de l'ennemi.

Observation. — Ces lignes constatent, on le voit, un fait de la plus haute gravité. Il se trouve donc qu'un plan, dont le général Burnside ne donna connaissance qu'à ses supérieurs immédiats, fut révélé à l'ennemi. Plusieurs journaux ont dit que des dames avaient été les principaux agents de cette indiscrétion, devenue peu à peu une trahison, et la chose serait possible, les dames américaines se mêlant beaucoup de politique. Ce cas n'a d'ailleurs rien d'étonnant pour ceux qui connaissent déja un cas antérieur, non moins grave, et rapporté par la *Revue des deux mondes* dans son intéressante esquisse de la *Campagne du Potomac*. Le conseil de guerre des douze généraux, tenu à Washington en février et qui résolut le grand mouvement par la gauche, fut si peu secret que, le lendemain déjà, ses décisions étaient connues de l'ennemi. « Informé sans doute, dit la *Revue des deux mondes*, par ces mille agents féminins qui font pour lui l'espionnage jusque dans les réduits les plus intimes, le chef de l'armée confédérée évacua aussitôt Manassas. » On comprend que, placé dans un milieu pareil, un commandant en chef ait dû marquer de la plus grande réserve ses relations avec l'administration, avec les comités du congrès, avec tout le monde en un mot, et loin de l'en blâmer on devrait l'en louer ! On comprend aussi qu'il ait pu être tenté souvent d'agir un peu à sa guise, qu'il ait répugné à rendre compte de tous ses actes et projets, ou qu'il ait dû parfois les masquer sous des prétextes; qu'en somme les notions d'obéissance hiérarchique et de discipline ne pouvaient pas être les mêmes que dans une armée où il y a confiance mutuelle parfaite entre le gouvernement et le général en chef. (F. L.)

Une correspondance fut alors échangée entre le président, le général Halleck et le général Burnside. Celui-ci désirait l'autorisation du général Halleck, ou de quelqu'un compétent, de franchir le Rappahanock. Tout en représentant l'importance et la nécessité de ce mouvement, il avouait franchement qu'il n'était pas approuvé par les généraux de son armée. Il voulait bien en prendre toute la responsabilité sur lui et tenir compte des recommandations de prudence du président, mais il désirait avoir au moins la permission ou la sanction du général Halleck. Le général Halleck répondit que, quoiqu'il ait toujours été pour qu'on marchât en avant, il ne pouvait pas prendre sur lui de donner des directions sur le mode et le temps du mouvement.

Le général Burnside se décida à agir sans autre correspondance à ce sujet. Malgré maintes difficultés, il élabora un nouveau plan et le mettait déjà en voie d'exécution, lorsque le grand orage, comme on se le rappelle, vint le faire suspendre.

Le général Burnside a rapporté qu'à côté de la fureur des éléments il y avait encore une autre raison pour abandonner l'opération, à savoir l'opposition presque unanime qu'elle rencontrait parmi les généraux. Plusieurs de ces officiers se

permirent même de donner cours à leurs sentiments en présence de leurs inférieurs.

En suite de cela et aussi de ce qui s'était produit pendant la bataille de Fredericksburg, le général Burnside fit élaborer un ordre, qu'il étiqueta ordre général n° 8.

Cet ordre révoquait plusieurs officiers moyennant l'approbation du président, relevait d'autres de leur service à l'armée du Potomac, et prononçait une sentence de mort contre quelques déserteurs.

Le général Burnside a rapporté qu'il lui avait paru absolument nécessaire de faire quelques exemples pour rétablir l'esprit de discipline convenable dans l'armée. L'ordre était complétement terminé et signé, mais non encore publié.

Deux ou trois officiers d'état-major de confiance représentèrent au général Burnside qu'en publiant maintenant cet ordre il forcerait la main au président pour l'approbation, ou, en cas de non-approbation, qu'il en ressortirait une apparence d'hostilité du président envers le général Burnside. En suite de ces observations, la publication de l'ordre fut ajournée.

Le général Burnside se rendit à Washington et soumit l'ordre au président, en l'assurant que

ce n'était que par ce moyen qu'il pourrait maintenir une autorité convenable sur l'armée. Il demanda au président de vouloir bien sanctionner cet ordre ou accepter sa démission comme major général. Le président reconnut la justesse des vues du général Burnside, mais refusa sa décision sans s'être préalablement consulté avec quelques-uns de ses conseillers. A cela le général Burnside répliqua que si le président prenait du temps pour cette consultation, il ne permettrait pas la publication de l'ordre, et par conséquent il demandait que sa démission fût acceptée immédiatement. Le président s'y refusa.

Le général Burnside retourna au camp, puis revint la nuit suivante à Washington à la demande du président et alla, dès le matin, chez le président savoir sa décision. Il fut informé que le président refusait d'approuver son ordre n° 8, mais qu'il le relevait du commandement de l'armée du Potomac et nommait le général Hooker à sa place. Là-dessus le général Burnside insista de nouveau pour avoir sa démission comme major général, que le président refusa d'accepter. Après quelques instances, le général Burnside consentit à prendre une permission de trente jours avec la réserve qu'après ce temps il serait remis en activité, vu qu'il ne lui semblait pas convenable de

conserver sa commission de major général et sa solde sans faire de service. Le général Burnside fit quelques observations sur le texte de l'ordre qui le relevait de son commandement, et qui portait que c'était *à sa propre requête*, ces quatre derniers mots étant mal fondés en fait et injustes à son égard; mais après l'objection que tout autre ordre serait nuisible à la cause, il consentit à le laisser subsister tel quel.

Cette exposition des faits, corroborée par les dépositions, paraît satisfaire si complétement et si directement aux vues qui ont dicté la résolution du sénat que notre comité ne croit pas nécessaire d'y ajouter d'autre commentaire.

CONCLUSION

Votre comité a pensé préférable de vous soumettre les dépositions recueillies sur la conduite de la guerre, sans autre critique des plans et mouvements militaires, laissant chaque lecteur se former ses propres conclusions d'après les opinions des militaires compétents exprimées devant le comité.

En jetant un coup d'œil en arrière sur les événements des deux dernières années, on sent que,

quoique nous n'ayons pas obtenu tout ce que nous espérions et attendions dans le temps, nous avons cependant fait assez de progrès pour avoir la pleine assurance d'un succès final.

Lorsque le gouvernement prit ses premières mesures contre la rébellion, celle-ci travaillait ouvertement et activement depuis cinq mois à se mettre en défense. Elle avait usurpé le contrôle administratif d'un État après l'autre, et surpris le peuple loyal de divers États. Elle s'était même emparée du gouvernement fédéral de manière à s'en faire un complice. Elle s'était mise en possession des armes et des munitions de guerre du gouvernement. Elle avait dispersé et démoralisé l'armée, et éparpillé la marine à tous les coins du mȏnde. On voyait la trahison dans la résidence exécutive, trahison dans le cabinet, trahison dans le sénat et dans la chambre des représentants, trahison dans l'armée et dans la marine, trahison dans chaque département, dans chaque bureau, dans chaque office dépendant du gouvernement. Lorsque la nouvelle administration arriva au pouvoir, elle fut forcée de prendre toutes ses mesures avec la plus grande prudence, connaissant à peine ses amis de ses ennemis. Elle eut à créer une armée et une marine. Il y avait à peine un bataillon de troupes nationales pour protéger la capi-

tale, et le premier sentiment de sécurité qu'on éprouva à Washington c'est lorsqu'on y vit arriver les volontaires. En même temps, le peuple loyal ne croyait qu'avec difficulté à la possibilité d'une résistance sérieuse contre le gouvernement. Il ne manquait pas de gens sérieux qui estimaient que cette excitation des rebelles plierait devant un déploiement de forces et la ferme résolution des États loyaux de maintenir l'Union. Au lieu de cette facile conclusion, nons avons déjà eu deux ans de guerre. Nous avons mis en campagne un million d'hommes. Nous avons prodigué nos ressources comme de l'eau, et nous nous trouvons toujours engagés dans un terrible débat.

Mais la cause nationale n'est pas la seule pour laquelle de faux calculs aient été faits, pour laquelle la condition actuelle des choses présente un frappant contraste avec les prévisions de ses partisans. Ceux qui ont entendu dans le congrès et ailleurs les extravagances des conspirateurs sauront quelles étaient leurs espérances et leurs visées.

Une marche rapide sur la capitale, le renversement subit du gouvernement légal, la prompte soumission d'un peuple trop pusillanime pour défendre ses droits, la soumission de tout le pays aux prétentions du Sud : tel était leur programme.

Les conspirateurs cherchaient à faire croire à leurs gens que la guerre, si elle éclatait, ne se ferait pas sur leur territoire. Jusqu'à présent le sol des États libres a été à peine foulé par un pied hostile, tandis que celui des États rebelles a porté presque tout le poids de la lutte.

Les rebelles se trouvèrent presque sans résistance en possession de tous les forts et ports de la côte des États révoltés, excepté le fort Pickens (port de Pensacola) et les fortifications isolées et les ports de Torturas et de Key-West. Ils furent, à ce moment, maîtres du territoire de tous les États révoltés, des dépôts, des arsenaux, des fortifications du gouvernement, et ils avaient grande espérance de voir tous les États frontières à esclaves s'unir bientôt à eux. Le fait qu'un si grand nombre de ces États garde aujourd'hui une position fidèle et loyale envers le gouvernement démontre que le patriotisme et la loyauté ne sont pas confinés dans une portion quelconque du pays, et donne pleine assurance que le gouvernement sera maintenu, que sa juridiction sera rétablie sur chaque pied de notre sol, et notre nationalité préservée de ruine.

Les événements des deux dernières années sont trop présents à toutes les mémoires pour avoir besoin de récapitulation.

Votre comité, toutefois, appellera brièvement l'attention sur ce fait que, depuis le commencement des opérations actives sur terre et sur mer dans l'hiver et au printemps de 1862, nous fûmes favorisés d'une suite non interrompue de succès pendant huit mois, d'où résultèrent de vastes conquêtes. Les triomphes de la marine à Hatteras, à Port-Royal et à Fort-Henry furent suivis par les victoires de l'armée à Mill-Spring, à Fort-Donelson et à Roanoke. Le Missouri fut arraché aux rebelles, et ceux-ci, rejetés derrière l'Arkansas, furent battus à Pea-Ridge.

Par la prise du fort Donelson, le Kentucky fut délivré ; la capitale d'un des plus grands États révoltés fut prise, ses grands cours d'eau ouverts à nos bâtiments, et la guerre portée dans les États du golfe. Les positions ennemies du Mississipi, Columbus, l'île n° 10, le fort Pillow, Memphis tombèrent entre nos mains.

L'automne de 1861 nous avait donné l'importante capture de Hatteras et de Port-Royal par la flotte. Ces succès furent poursuivis par l'action combinée de la flotte et de l'armée dans l'hiver et au printemps de 1862, par la capture de Roanoke-Island et de Newbern, de Beaufort et de Fort-Macon ; par la capitulation de l'important fort Pulaski, dominant l'entrée de la rivière

Savannah; par la prise du fort Clinch à l'entrée du port et dépôt du chemin de fer de Fernandina et du fort Marion à Sainte-Augustine. Par la première de ces opérations nous dominâmes les eaux intérieures de la Caroline du Nord (baies d'Albermale et de Pemlico) et un de ses ports importants, Beaufort. Par la dernière de ces opérations nous nous rendîmes maîtres de l'importante côte s'étendant de Charleston à Saint-John, ne laissant en possession des rebelles sur la côte atlantique que les deux ports de Charleston et Wilmington.

Mais les brillants triomphes de notre armée et de notre marine furent encore surpassés par la capture de la grande ville du golfe, du dépôt de la grande vallée du Mississipi, la Nouvelle-Orléans. Par cette importante conquête nous reprîmes une bonne portion de la Louisiane, et fîmes un grand pas vers la possession du cours entier du Mississipi, tout en amenant la reddition du port de Pensacola avec les forts y attenant.

De cette brève esquisse des opérations navales et militaires ressort que nous avons fait de grandes et réelles conquêtes. Nous avons été par terre, à travers le Missouri, le Tennessee et le Kentucky, jusqu'aux frontières mêmes des États du golfe; nous avons repris tout le cours du Mis-

sissipi, sauf 200 milles ; occupé les côtes de la Caroline du Nord, de la Caroline du Sud, de la Georgie et d'une grande portion de la Louisiane, capturé tous les ports fortifiés importants du territoire rebelle sauf trois (Wilmington, Charleston et Mobile), réduisant à cette tâche restreinte le service de l'escadre de blocus ; capturé quatorze forts permanents sur les côtes, parmi lesquels les plus considérables de la côte du Sud, tels que les forts Pulaski, Barrancas, Mac Rae, Jackson et Saint-Philippe. Vinrent ensuite la réduction de Yorktown et l'évacuation de Norfolk, qui ouvrirent à nos bâtiments les eaux des rivières York et James, privèrent les rebelles d'un grand chantier et les forcèrent à détruire leur fameux *Merrimac*.

Observation.— Depuis lors les progrès du Nord se sont continués, quoique à pas lents et avec des péripéties très-diverses. Les positions de Wicksburg et de Port-Hudson ont été finalement rendues aux fédéraux, avec des garnisons montant à une quarantaine de mille hommes et un nombreux matériel. Tout le cours du Mississipi se trouve ainsi reconquis par l'Union.

Sur les côtes et sur mer, rien de changé ; le blocus se continue ; Charleston est sérieusement attaqué par terre et par mer, tandis que les corsaires du Sud poursuivent le cours de leurs déprédations.

Sur le Potomac, les choses en sont à peu près au même point. Une seconde bataille de Fredericksburg, dite de Chancellorsville, fut perdue le 5 mai par les fédéraux sous les ordres du général Hooker. Le général confédéré Lee, poursuivant ses succès, envahit pour la seconde fois le Maryland et la Pensylvanie, invasion qui devait coïncider avec une levée de boucliers dans le Nord des

partisans du Sud. Mais Lee fut battu à Gettysburg et repoussé au commencement de juillet par les fédéraux sous le commandement en chef du général Meade.

Une insurrection éclata bien à New-York, mais trop tard pour servir les plans du Sud, et elle fut d'ailleurs bientôt réprimée.

Encore quelques succès, et la cause de l'Union triomphera de la rébellion d'une manière définitive. (F. L.)

Si les succès de l'armée du Potomac pendant cette période avaient correspondu à ceux-là, il y avait toute raison de croire que la fin de la campagne de 1862 aurait aussi marqué, ou à peu de chose près, la fin de la rébellion.

Si Norfolk avait été pris et le *Merrimac* détruit pendant l'hiver de 1861-1862, la route de Richmond par la rivière James aurait été ouverte, et les regrettables retards de la péninsule évités. Ou si l'ennemi, lorsqu'il était à Manassas, en automne et en hiver 1861-1862, avait été forcé de quitter ses retranchements pour nous livrer bataille, comme cela eût été possible en menaçant sa longue et difficile ligne de communications entre Manassas et Richmond, nous aurions pu l'accabler de forces très-supérieures et nous ouvrir le chemin sur sa capitale.

. . . .

. . . .

Pour conclure, votre comité dira que tous les hommes qui occupent de hautes positions dans

l'armée et dans la marine, ainsi que tous autres, doivent s'unir dans ce seul sentiment que ce n'est qu'en combattant qu'on en finira avec cette rébellion ; que tout rebelle doit être amené à l'obéissance absolue de la constitution et des lois, et que votre comité croit que ce sentiment est celui de tous dans le pays, sauf des traîtres et des lâches.

6 avril 1863.

(Signé) B. F. Wade, président.
Z. Chandler.
D. W. Gooch.
John Covode.
G. W. Jullian.
M. F. Odell.

Observation. — Le rapport qu'on vient de lire est suivi d'un volumineux dossier de documents de toute espèce, comprenant, entre autres, le journal des séances du comité et les procès-verbaux des enquêtes. Ces derniers constatent l'audition et donnent les dépositions détaillées de cinquante-neuf témoins, officiers généraux et de divers grades, fonctionnaires, correspondants de journaux, etc.

Si l'intérêt le plus vif s'attache aux dépositions de quelques témoins en haute charge de responsabilité, des généraux Halleck par exemple, Mac Clellan, Hitchcock, Mac Dowell, Porter, Hooker, Franklin, Heintzelman, Barnard, et de plusieurs encore, en revanche, on comprend moins l'importance attachée à bon nombre d'autres, à des officiers subalternes, à des touristes civils même.

Un témoignage que nous avons vainement cherché, et dont l'absence marque une lacune importante, est celui du général Stone-

man, le brillant commandant en chef de la cavalerie de l'armée du Potomac, qui fut un des officiers les plus actifs pendant toute la campagne. (F. L.)

OBSERVATIONS SUPPLÉMENTAIRES

Pendant l'impression des feuilles qui précèdent, nous avons reçu des renseignements dont il est juste de tenir compte. Dans notre *Rapport sur la guerre d'Amérique*, publié au printemps dernier, nous avions déjà (pages 101 et 102) produit la remarque qui fait le fond de notre *Observation* des pages 5 et 6 du présent volume ; c'est-à-dire que les armées fédérales de l'ouest, en laissant Beauregard s'éclipser de Corinthe, avaient contribué à l'échec de l'armée du Potomac devant Richmond. Le traducteur de notre *Rapport*, M. le colonel Nager, adjudant général *ad interim* du général Halleck, a relevé cette remarque dans les termes suivants : « L'auteur « est naturellement tombé dans cette erreur par l'opinion généra- « lement répandue à ce moment. Il est aujourd'hui reconnu que « très-peu de renforts (*that no reinforcement except a few fragments*) « furent envoyés à Richmond par cette armée (Beauregard) après « son évacuation de Corinthe, ce que la nature boisée et maréca- « geuse de la contrée rendit impossible de prévenir. Corinthe fut « occupée par les fédéraux immédiatement sur les talons de l'en- « nemi, qui fut poursuivi aussi vivement que les routes et les ponts « de bois le permirent. »

Nous dirons à notre tour que les explications de M. Nager sont loin de détruire notre observation, et qu'elles ne font tout au plus que l'atténuer dans une mesure que chacun appréciera. Notre annotateur reconnaît lui-même que des troupes de Beauregard rejoignirent Richmond, et l'on sait qu'il s'en trouvait aux batailles des Sept-Jours, sur le Chickahominy ; mais il ajoute qu'il n'y en eut que *très-peu* (*a few fragments*). Reste à savoir en quoi consista ce *très-peu*, dans lequel se trouvait le général Beauregard lui-même. Les uns ont dit une vingtaine de mille, les autres deux à trois mille hommes. Si peu qu'il y en eut, du moment que l'armée du Potomac ne reçut pas de renforts correspondants des armées de l'ouest,

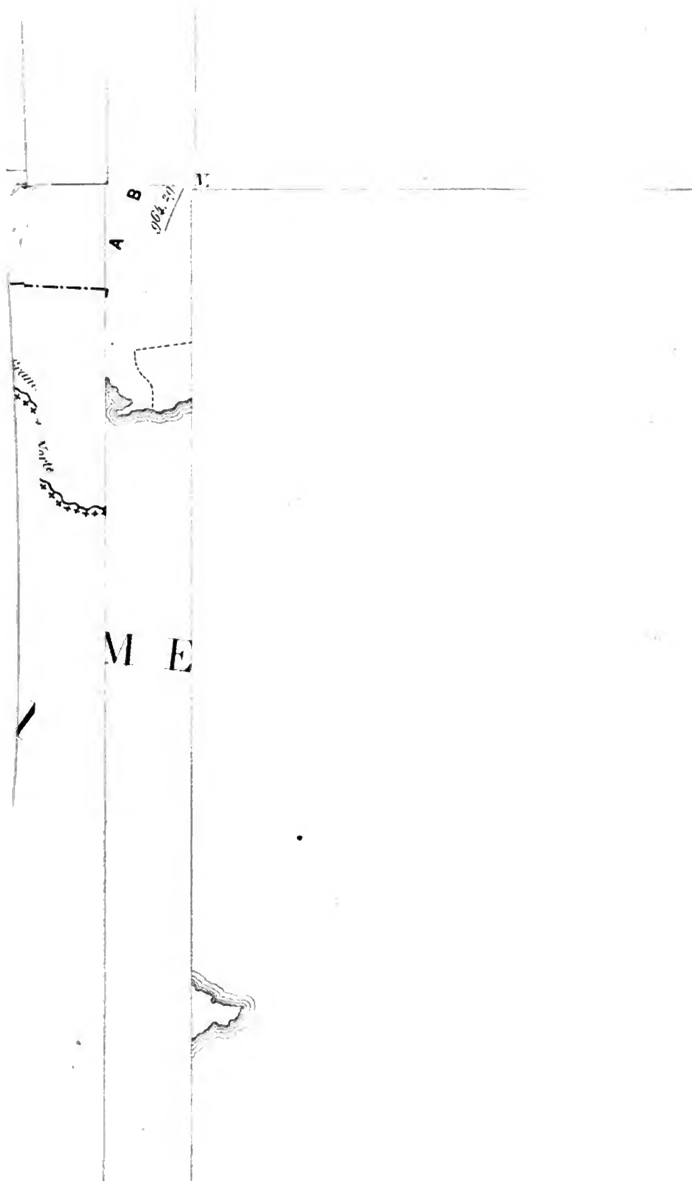
n'est-on pas en droit de dire que celles-ci n'aidèrent pas à la tâche de la première autant qu'elles l'auraient dû ? (F. L.)

En complément de ce que nous avons dit aux pages 15, 16 et 17 du présent volume sur les positions et les effectifs des sécessionnistes en avant du Potomac, nous ajouterons qu'un rapport remis au général Mac Clellan par le comte de Paris, le 21 février 1862, les indiquait comme suit :

Division Holmes, sur le Potomac, de Fredericksburg à Dumfries	12,000	hommes.
Division Withing, de Dumfries à l'Ocoquan.	6,000	—
Une division sur l'Ocoquan	10,000	—
Une brigade autour de Manassas	3,000	—
Division Smith entre Manassas et Union-Mills. .	17,000	—
Une brigade de cavalerie au pont de Bull-Run. .	3,000	—
Une division (Longstreet?) à Centreville	14,000	—
Brigade Hill à Leesburg.	6,000	—
Total, en nombre rond	70,000	hommes.
De plus, *division Jackson* à Winchester.	12 à 18,000	—

Cela donne, y compris ce dernier, 80 à 90,000 hommes à l'armée confédérée; ce qui a été reconnu depuis a confirmé à peu près ce chiffre. (F. L.)

FIN


A
B
M E

ERRATA

Page 32. . . 6e ligne, au lieu de : ***déclaration***, lisez : ***délibération.***

— 15e ligne, au lieu de : ***avancé***, lisez : ***évacué.***

Page 43. . . 2e ligne, au lieu de : ***du***, lisez : ***de.***

Page 54. . . 16e ligne, au lieu de : ***n'aient***, lisez : ***n'ont.***

— 2e ligne en remontant, lisez : ***sans qu'on en ait fait....***

Evreux, A. Hérissey, imp — 1163.